

LES ANCETRES ET LA SOCIETE à MADAGASCAR

2 mai - 15 Juin 1985

Cette exposition a été réalisée par le Musée d'Ethnographie de l'Université de Bordeaux II et le Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar.

Direction et conception :

Christian MERIOT, Professeur d'Ethnologie, conservateur du Musée d'Ethnographie de l'Université de Bordeaux II  
Jean-Aimé RAKOTOARISOA, Directeur du Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar.

en collaboration avec :

BERREST Catherine  
BERRY Marianne  
ELLUL Jean  
LE MERDY Dominique  
MANGALAZA Eugène  
PEAUCELLE Denis  
PICQUET Pascale  
RADIMILAHY Marie de Chantal  
RAMILISONINA  
RAMILISAHARISON Jeannot  
SARTHOU Dominique

Réalisation :

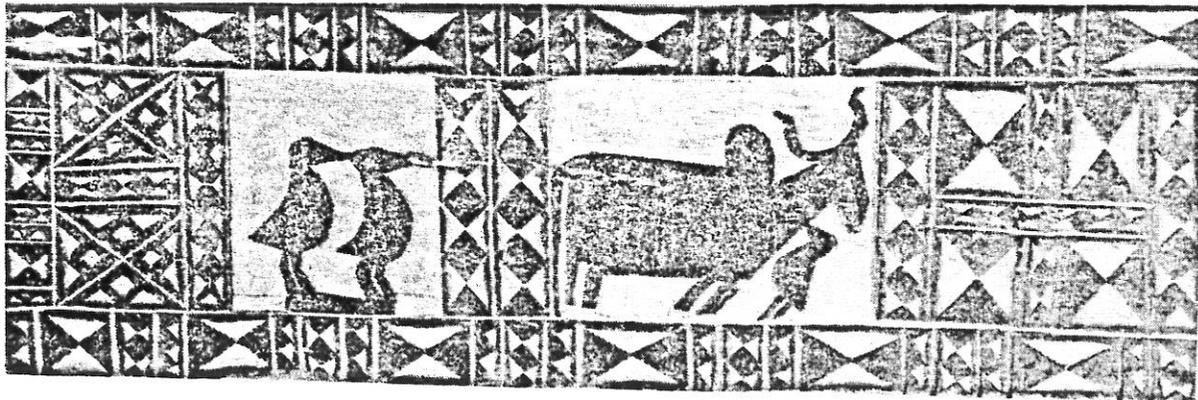
- Centre d'études sur l'océan Indien Occidental
- Dactylographie : Melle Nathalie DUPONT, Université de Bordeaux II
- PERALS Alain
- Service Audio-visuel de l'Université de Bordeaux II
- Services techniques de la ville de Bordeaux

Concours extérieurs :

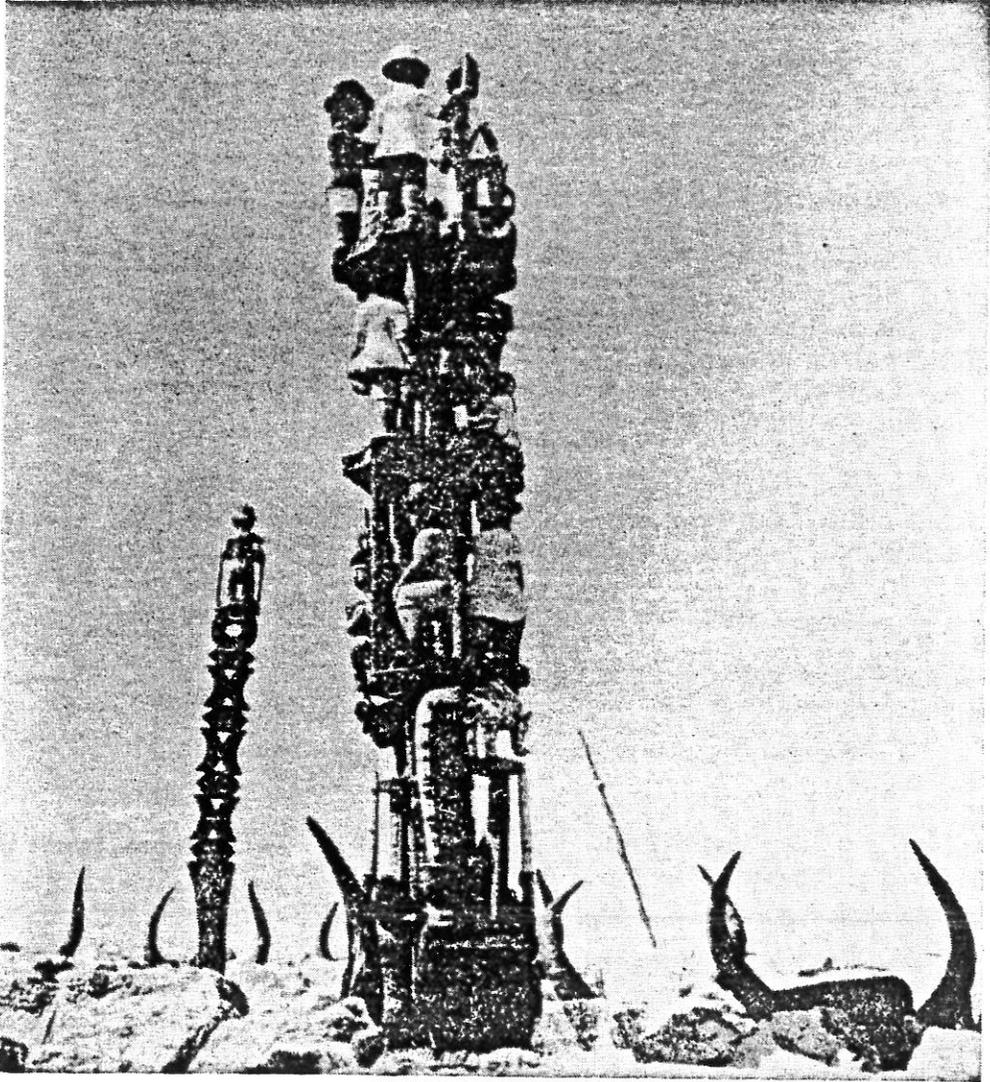
- AIR INTER
- AIR MADAGASCAR
- TEDELEC
- Direction Régionale des Affaires Culturelles
- Aquitaine Tourisme Accueil
- Direction Régionale des douanes

Nous adressons nos remerciements à :

Monsieur Jacques HANNEBICQUE pour sa mise à disposition gracieuse de clichés photographiques, ainsi qu'à nos quatre collègues, docteur d'état et docteurs en ethnologie qui, bien que non "spécialistes" ont accepté par amitié de prêter leur force physique pour le transport de caisses suppléant ainsi nos faiblesses en la matière, et à Monsieur Pierre VERIN pour ses précieux conseils et sa collaboration amicale personnalisée.



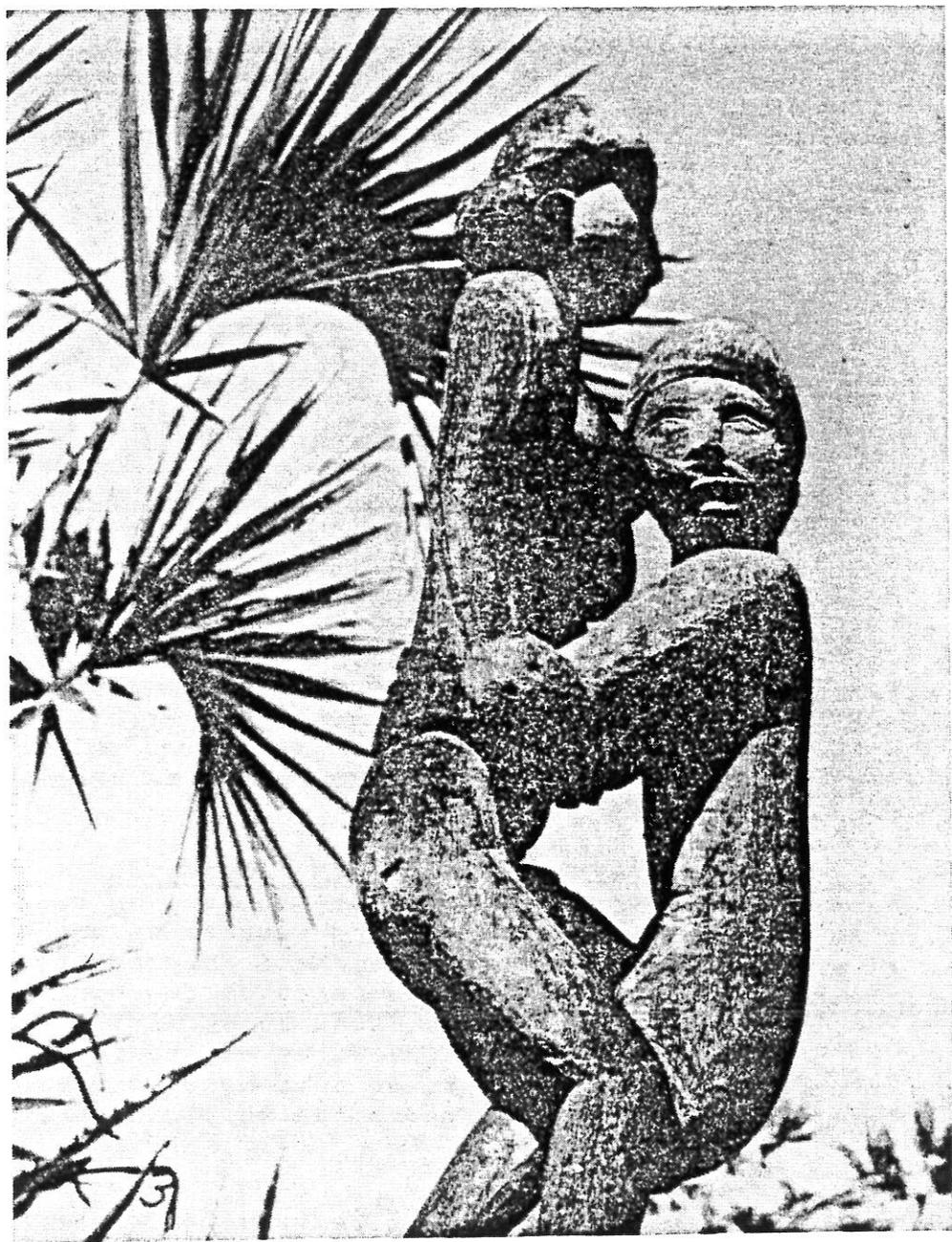
n° 185 : Planche décorée



Mâts funéraires (Aloalo) représentant les scènes de la vie du défunt au premier plan, les croissants de lune et le coucher du soleil au second plan (ph. HANNEBICQUE)

Sommaire

Christian MERIOT : Avant- propos .....	p 6
J. FAUBLEE, N. RAJAONARIMANANA : L'origine de la mort. Ny niboahany ny hafateza ..	p 14
Michel RAZAFIARIVONY : Le Savatsy chez les Masikoro d'aujourd'hui .....	p 16
Pierre VERIN : la mort et l'ancêtre à Madagascar	p 24
Eugène MANGALAZA : Les vivants à l'écoute de leur mort : l'exemple des Betsimisaraka-Antavaratra	p 33
Jacques LOMBARD : le Fitampoha .....	p 51
Chantal RADIMILAHY et A. RAFOLO : Sur les traces des ancêtres dans les villages désertés en Imerina ancien .....	p 59
RAMILISONINA : De quelques croyances malagasy	p 74
Narivelo RAJAONARIMANANA : Le Teza .....	p 85
Ny Hazomanga (le Bois bleu) .....	p 89
Georges HEURTEBIZE : Les cérémonies de l'Androy .....	p 95
Jean-Aimé RAKOTOARISOA : Les ancêtres et le monde contemporain .....	p I
Catalogue des objets exposés .....	pl19



Statue funéraire sakalava (côte ouest)  
(ph. HANNEBICQUE)

## AVANT-PROPOS

Christian MERIOT

Trois numéros de notre revue, centrés sur la mort (1), un musée-fantôme, une exposition sur les ancêtres et la société malgache, voilà de quoi affirmer paradoxalement une vitalité, tant il est vrai que la vie et la mort ne se laissent pas réduire aux schémas planificateurs, rationnels ou administratifs. Vivants et morts participent du même jaillissement et sont du "même bois". Comme l'écrivait E. Mangalaza (2), *"ils sont comme les eaux d'un même fleuve, les lianes d'un même arbre et les arbres d'une même forêt"*.

### Les Ancêtres et la Société malgache ?

D'abord une occasion d'exprimer des amitiés éprouvées sur le terrain à propos de recherches communes et l'estime réciproque de chercheurs d'origine et de formation diverses, occasion aussi de rappeler une volonté de coopération, sans autre arrière plan que celui d'un projet scientifique et anthropologique s'appuyant sur un certain humanisme et visant à activer des conventions entre nos universités et nos pays.

---

(1) Cahiers du C.E.R.E. de l'Université de Bordeaux II, n°4, 5-6, ancienne série, 1976, 1977-1978, et Cahiers Ethnologiques de l'Université de Bordeaux II, n°1, nouvelle série, 1980.

(2) Cf. E. MANGALAZA.- "Ngatra et razanã chez les Betsimisaraka". in : Cahiers Ethnologiques, op. cit., n°1, 1980, p.64.

Occasion surtout d'une réflexion sur la mort, thème humain par excellence, même si dans nos sociétés dites avancées, on vise souvent à la fuir, ce qui n'est qu'une autre façon - détournée - d'en parler encore et à travers elle, de définir la façon dont les groupes humains conçoivent la vie.

Le séjour que fit Van Gennep à Madagascar ne fut sans doute pas étranger à sa conception des rites de passage qui jalonnent l'existence de tout un chacun, à l'intérieur des ensembles sociaux dont il participe. Rites de séparation, de marge, d'intégration, situent et distinguent des états, des statuts, des changements qui sont le lot de tous, à quelque moment que ce soit de leur existence, fut-ce *post-mortem*. Maintenant que ses vues sont devenues classiques, il est facile de montrer combien elles sont opérationnelles à l'endroit des rites funéraires malgaches.

La théologie, la cosmologie, la politique, l'économie, la parenté, la vie sociale, les procédés thérapeutiques, l'ordre juridique, sont concernés au premier chef par nos croyances relatives à la mort et aux ports. Chez la plupart des populations traditionnelles, le mort est quelqu'un qui, bien qu'ayant cessé de vivre en ce monde, continue à vivre. De même, il importe par les rituels d'excision et de circoncision d'achever socialement l'œuvre de la nature et de faire d'une fille une femme complète, et d'un garçon un homme achevé, de même il importe qu'on sache bien différencier socialement un vivant d'un mort, en accentuant les caractères de chacun par une série de rites : ainsi, les vivants seront-ils bien agrégés à leur monde, et les morts au leur. Le flou, l'indistinction, la non-catégorisation, ne sauraient être tolérés : chacun à sa place, et tout ira pour le mieux. Le passage d'un état à l'autre, inévitable sur le plan matériel, se fera toujours sous contrôle social.

Dans cette optique, les vivants et les morts sont en rapport, direct ou indirect, selon les voies de communication que chaque culture propose

en fonction de son équipement idéologique et de ses modes de production généraux. Un mort qui s'est bien installé dans sa nouvelle vie - car les vivants l'ont bien pourvu et honoré - ne viendra pas hanter ses proches. Mieux, après un certain temps, débarrassé des souillures de sa métamorphose, il deviendra l'objet d'une certaine apothéose. Le culte des ancêtres est peut-être le fonds originel des religions animistes. Les morts représentent un état, ni matériel, ni spirituel, avec une valeur, une organisation sociale qui prolonge celle des vivants, avec cette nuance - toutefois essentielle - que les morts ajoutent à la force et au savoir des vivants celle des êtres de l'au-delà. La vie et la mort, l'âme et le corps, ne sont pas des contraires, mais des appréhensions dénominatrices d'une même essence, d'un même flux "ontologique". Leibniz aurait parlé ici de points de vue différents que portent les monades sur Dieu et sur l'univers, et Spinoza des modes de la substance unique.

*"Le Malgache"*, comme le dit J.M. Estrade (1), *"croit aux morts et non à la mort elle-même"*. On a pu déceler chez lui une sorte de nécromancie, qui n'est que la conviction enracinée de la vivifiante idée de la mort et des morts. Les morts sont nécessaires à l'organisation harmonieuse de la cité des vivants. Pêche, mariage, choix politique, justifient leurs interventions : rêve, possession, série de malheurs, divination. Pour que cette intervention se passe bien, il existe un code de bons usages des vivants entre eux, comme entre les morts et les vivants. Gloire à l'ancêtre régulateur et revigorant ! On ne saurait se dispenser de l'évoquer et de l'invoquer partout et toujours.

Le sujet est immense et les travaux antérieurs innombrables par leurs traitements et leurs approches. Notre exposition et les auteurs de ce catalogue n'ont point l'ambition démesurée d'être exhaustif ou définitif, mais simplement, à l'occasion du dépaysement offert, de traiter un thème qui

---

(1) Un culte de possession à Madagascar : le tromba.  
Paris : Anthropos, 1977, p.72.

leur est familier et qui puisse peut-être nous ramener à nous-mêmes. Car l'Ancêtre malgache peut être tout aussi exemplaire en anthropologie que l'est en génétique l'étude de la drosophile. Evoquons-en, pour les rappeler à notre mémoire, certains de ses aspects les plus frappants :

1) Ainsi, par exemple, chez les Betsimarakka de la côte Nord-Est, l'*angatra* est un revenant, un double malfaisant ; ce n'est pas un *razana*, un ancêtre bienfaisant. Il importera, tout au long du traitement qu'un mort subira, de ne jamais mélanger le monde des vivants à celui des morts, et pour cela, on suivra des pratiques et des comportements redondants. L'enterrement, c'est le "rejet du cadavre" (*fanariam-paty*) qu'il faut éloigner du village des vivants par un rituel approprié (*manito rafia, manito falafa*). Entre le moment de ce rejet du monde des vivants, et le moment où il devient un ancêtre vivant à qui on pourra dédier des invocations sacrées (*jôro*), le défunt n'est qu'un *angatra* qui, n'obéissant ni aux règles des vivants, ni à celles des morts, est un malheureux errant et marginalisé. Les secondes funéraillées (*fampidinana*) marquent l'intégration du mort à son nouveau monde, intégration qui le rend bénéfique, tandis que les âmes (*lôlo*) qui n'y pourront parvenir, sont couées à une errance perpétuelle, qui les rend plus dangereuses encore que les *angatra*. La même idée préside, chez la même ethnie, à la séparation physique et à l'opposition rituelle et conceptuelle du village, zone des vivants aux maisons réchauffées par le feu d'avec le tombeau (1) dans la brousse ou la forêt, conçu comme une maison froide (*tranomanara*) ou un lieu tabou (*fady*). Ou encore, à l'opposition qu'on retrouve à l'intérieur de la mort elle-même, entre le mort "sauvage", humide (*faty leny*) et les ossements secs et blanchis (*faty mainy*) : les premiers ne peuvent être invoqués, sauf peut-être par les sorciers. S'ils sont dans la même grotte que les seconds, il resteront à leur

---

(1) Cette opposition est cependant bien moins marquée chez les Merina des Hautes-Tettes, où les tombeaux ne peuvent être proches des maisons.

périphérie, sous des pierres, contrairement aux autres placés au centre de l'ossuaire.

Le mort, dans son premier état, est encore "dehors" (*tsambola nampidiriny*), caché dans la brousse (*mbola nasitri ky anatiala*), asocial ; dans son second état, il a intégré son "village" : le tombeau collectif ou individuel (*hazo*).

Le passage de l'un à l'autre s'effectuera par le *fampidirana* ou le *famadihana* (improprement appelé retournement des morts). Le défunt, l'ancien vivant, est devenu cet idéal de perfection et d'existence qu'on appelle l'Ancêtre. Expression de la perfection et de l'accomplissement humains, on comprend que ses paroles - les traditions - aient tant de force pour régenter le monde social. Ses décisions plongeant dans les ressources des connaissances du monde spirituel, invisibles peuvent être mauvaises, d'autant qu'il reste lié à sa parenté. L'unité de la famille (*fihavananà*) se maintient par-delà la mort, puisque le même flux vital parcourt les vivants et les morts. De là, le souci premier de se retrouver après la mort, de retrouver les siens, de retrouver l'unité familiale qu'on a connue de son vivant : "vivants, on habite le même village, morts, le même tombeau" (*veloña iray tanaña, maty iray fasoña*).

2) Le *famadihana* est bien connu, au point qu'à tort, on a voulu voir dans cette coutume merina une expression générale de la culture funéraire malgache, ce qui n'est peut-être qu'un reste de l'ancien impérialisme de cette population...

Il a lieu quand les morts se plaignent de leur situation au tombeau à l'occasion d'un rêve ou manifestent leur mécontentement par une possession ou l'envoi de divers malheurs. Il est temps alors de prévoir une exhumation. L'aîné du lignage, avec l'aide du devin, indique le jour de la cérémonie à tous ceux qui sont concernés : parents, mais aussi amis qui se devront d'apporter "l'argent des remerciements" destiné à acheter les *lamba* de soie, pièce rectangulaire de tissu qui sert entre autres de

linceul, et les zébus des sacrifices. Le *famadihana*, plus qu'un retournement des os des défunts de la famille, est plutôt souvent un changement de domicile (i.e. de tombeau), et surtout un changement de situation pour les morts les plus récents (1), ainsi exhumés et réinhumés. Ces derniers défunts pourront alors être invoqués sans crainte, et prendre place dans le panthéon malgache des "*deos minores*". On promène leurs reliques en les secouant, comme pour les réveiller à la liesse collective des vivants. On change les *lamba*, en récupérant les restes de l'ancien linceul considérés comme des gages de fertilité et de vie, avant de leur faire réintégrer leur demeure et de se livrer soi-même, entre vivants, à de grandes fêtes euphoriques avec les excès alimentaires ou sexuels de circonstance.

3) Si dans chaque maison ou case, le Nord-Est est généralement le coin sacré qui appartient aux ancêtres qui la protège, c'est cependant le tombeau, leur demeure durable, qui sollicite tous les soins des vivants. Ce souci peut s'expliquer par un souci de référence à la fois religieuse et profane envers le propriétaire des terres (le *tampo-tany*) qui garantit leur usufruit à ses descendants, à ceux qui iront avec lui dans le même tombeau. Celui-ci est, en quelque sorte, l'équivalent de notre conservation des hypothèques et de nos notaires réunis : il est la preuve matérielle, visible par ancêtres interposés, des droits des membres du lignage à la terre, qui est donc celle, quasiment inaliénable, des pères (*tanindrazana*), la patrie. Des échanges continuels s'effectuent entre les vivants et les morts, jusque dans le détail des événements les plus triviaux ou quotidiens, échanges réglés par la coutume et la tradition, sinon les terres risquent de ne plus produire et les hommes de ne plus se reproduire.

4) La possession par les esprits royaux chez les Sakalava de l'Ouest (*tromban'ampanjaka*),

---

(1) A l'occasion de cette exhumation, on sort tous les gens enterrés ensemble dont on connaît parfaitement les noms.

celle par les ancêtres chez les Antakarana et les Tsimihety du Nord (*tsangan-drazana*), sont des manifestations de cet autre contrôle de la société sur elle-même, exprimant ses tensions et esquissant des solutions sociales. Par exemple, la possession par les premiers s'est manifestée dans des phénomènes politiques, liés à la recherche de l'Indépendance, ou se poursuit (1) lors des cérémonies dynastiques que les pouvoirs actuels cherchent à investir. Qui possède les *dady*, coffret dont le contenu (ongles, cheveux, os du crâne) représente la lignée des ancêtres des souverains maroserana du Menabe, est assuré de régner légitimement.

5) Enfin, les articles qui suivent et les photos qui les illustrent, insistent sur la variété du luxe qui préside à la construction des tombes, par opposition souvent à la modestie des cases. En certaines régions, le maçon et son ciment ne sont utilisés à grand frais que pour cette fin funéraire. Certains ont des sépultures en terre, ou dans des caveaux faits de grandes dalles, parfois surmontées, chez les Merina les plus nobles, d'une petite maison (*trano manara, masina*), réceptacle des manes, ou comme chez les Betsileo (*fasana*), d'une tour cubique faite de pierres encadrées par des poteaux dont le sommet a la forme d'une jarre (1). Ailleurs, un *vatolahy*, pierre levée, indique la tête.

Au Sud, chez les Mahafaly, la pierre mâle (*vatolahy*) accompagne une pierre femelle plus petite (*vatovavy*) et les objets familiers du mort, ainsi que les bucrânes des zébus sacrifiés. Des poteaux sculptés (*Aloalo*) à figures géométriques ou évoquant la personnalité du défunt, sont aussi fixés sur la tombe, dont les côtés en pierres sèches sont décorés de la croix mahafaly en pierres blanche .

Quand la nature s'y prête, les morts reposent dans des abris sous roche, dans des cercueils

---

(1) Symbole de libations aux ancêtres. Parfois, à quelque distance du tombeau, se dresse un poteau funéraire en bois sculpté par panneaux (*teza* : cœur de l'arbre). Avant le sommet en jarre, une petite plate-forme supporte des bucrânes.

collectifs. Enfin, on peut les déposer à même le sol, protégés parfois par une toiture basse, comme chez les Betsimisaraka.

L'art funéraire semble avoir atteint sa plus grande intensité chez les Sakalava, où les poteaux d'angle supportent des statues (1) d'homme et de femmes nus. Des oiseaux (*mijoa*), messagers entre les morts et les vivants, entre la terre et l'au-delà - ce qui explique leur position à des angles opposés - symbolisent la fécondation. Censés s'accoupler face à face comme les humains, ils prolongent la force génésique de ces hommes au sexe magnifié et de ces couples, voire de ces trios, en pleine activité sexuelle et procréatrice. Avoir des enfants, c'est être assuré d'être honoré. Affirmer le désir, c'est un moyen de dépasser la mort. Cette inclination érotique s'est, semble-t-il, accentuée à partir de la fin du siècle dernier. Au-delà des prouesses techniques et acrobatiques de certaines de ces figurations, il semble que ce soit là une manière de maintenir la continuité de la vie et des générations, comme le monolithe de Vigeland à Oslo, et une façon de réjouir le cœur des ancêtres dont les colères sont toujours à craindre. A côté des scènes enjouées de danseurs ou de buveurs, la sexualité est bien sûr un thème majeur pour une civilisation sans hypocrisie, dont précisément la vitalité s'exprime lors des veillées funèbres par des chants érotiques, mais aussi par des moments d'intense liberté sexuelle, tout comme les Inuit vainquent leur angoisse au cœur de l'hiver sans soleil par l'installation d'un désordre sexuel "institutionnalisé" régénérateur et revigorant.

N'est-ce pas là le maître mot d'une culture majeure, qui a su, par le biais d'un dynamisme affectif et souriant, dépasser l'antinomie de la vie et de la mort, où achoppe notre pensée rationnelle, et proposer en guise d'au revoir, un *veloma*, le vœu qu'on reste vivant malgré tout.

---

(1) Un homme à l'angle nord-est, une femme à l'angle sud-ouest. Il faut ajouter à ces deux statues d'angle des statues au milieu des côtés sud et nord (oiseaux, vases, *voly hety*, planches verticales décorées de motifs géométriques, blason familial).

NY NIBOAHANY NY HAFATEZA

N. RAJAONARIMANANA

Ndrianakatsakatsy, zañahary nalay ñ'aly.  
"Halako, hoy i, ña'aly fa tsy zay namboaraka ñy tomboky, ñy tananareo".  
Zay maharaty ñ'aly, laha misy aly loza, hitany boloko fany laha misikily :  
"Havoa, mahasaky an-dreniny, an-drainy, izay aly loza"  
Nialy Ndrianakatsakatsy voho Ikotovoloy  
"Akory rahanao mibaboky an-kazavà toy ?  
Tsy hiako anaovako azy"  
"Omeo ñ'ahy, hoy Ndrianakatsakatsy, hanisiako av azy"  
"Akory, hoy Kotovoloy, ataovy ñ'ahy io, laha soa io, omeko anao tambiko"  
Toly raha eñy : nihina, nitsara, nandeha. Hoy Kotovoloy :  
"Halaonareo rahako oñy, eto atoy"  
Nandeha ñ'olony nangalaka azy amy Ndrianakatsakatsy :  
"Aña ñy tambiko ? ts'omeko any io laha tsy hazeko ñy tambiko ndre io ñy mitsara, mihoma, mandeha, tsy omeko laha tsy ñy tambiko a-tanako".  
Nihery indroy any ñ'iraky, tsy nomeny ñy raha.  
"Te hialy i, hoy Kotovoloy, nao tanany ñ'ahiny, hiakarako any"  
Hoy Ndrianakatsakatsy :  
"Rarao i, halako ñy mialy, tsy zay avao hialianay, omeko azy ñ'azy, ñ'ahy ahy ndre any, ndre io niteraky an-dry ñy nataondry ahy ñy nataoko".  
Zay iakarany ñ'ainy ñ'olo amy Ndrianakatsakatsy laha maty, ñy vata mipetraky aminy Kotovoloy nanao azy ao.

In Récits bara par J. FAUBLEE, Institut d'Ethnologie Paris, 1947, pp. 366-368  
(transcription normalisée, traduction revue et corrigée) par N. RAJAONARIMANANA.

## L'ORIGINE DE LA MORT

Ndriankatsakatsy était un dieu qui ne voulait pas la guerre.

"Je déteste", dit-il, "la guerre, ce n'est pas pour cela que j'ai fait vos pieds, nos mains". Voici ce qui rend mauvais la guerre, quand il y a une guerre dangereuse on la voit dans les grains de fany quand on tire la géomancie : "Malheur, qui peut frapper sa mère, son père, voilà la dispute dangereuse" Ndrianakatsakatsy et Ikotovoloy se sont disputés :

"Pourquoi ta chose traîne ici dans la cour ?"

"Je ne sais qu'en faire".

Donne ce qui m'appartient, dit Ndrianakatsakatsy, "pour que j'y mette le souffle".

"Alors", dit Kotovoloy, "fais-le, ceci est à moi, si elle est bien je t'offrirai un salaire".

La chose est achevée, elle mangeait, parlait, marchait.

Kotovoloy dit :

"Vous allez chercher ma créature, amenez-la ici".

Ses gens sont partis la chercher chez Ndrianakatsakatsy :

"Où est mon salaire, je ne la donne pas si je n'obtiens pas mon salaire, même si elle parle, mange, marche, je ne la donne pas sans avoir mon salaire dans la main".

Les messagers sont retournés là-bas une deuxième fois, il n'a pas donné cet être.

"Il veut se disputer", dit Kotovoloy, "s'il veut retenir ma chose je monterai là-bas".

Voilà pourquoi les montagnes sont si hautes, car elles se sont réunies pour le défoncer.

Ndrianakatsakatsy dit :

"Empêche-la, je déteste ceux qui se battent, si c'est seulement pour cela que nous allons nous disputer, je lui donne le sien, à moi le mien, même là-bas, si elle a enfanté, à toi ce que tu as fait, à moi ce que j'ai fait".

C'est pour ceci que la vie des hommes monte chez Ndrianakatsakatsy quand ils meurent, le corps reste ici chez Kotovoloy qui l'a fait.

## LE SAVATSY CHEZ LES MASIKORO D'AUJOURD'HUI

par Michel RAZAFIARIVONY  
Chargé de recherche  
au Musée d'Art et  
d'Archéologie  
Université de Madagascar

### I - PRESENTATION GENERALE

Les Masikoro constituent le grande majorité de la population du territoire situé entre les fleuves Mangoky au Nord et Fiherenana au Sud, dans la partie Sud-Ouest de Madagascar. Leur nombre s'élève maintenant à une centaine de mille (1) de personnes c'est-à-dire près de la centième de la totalité des Malagasy. On les appelle souvent Sakalava-Masikoro, les confondant ainsi avec leur grand voisin du Nord. La région où ils habitent, comme l'ensemble de la côte occidentale, a un climat semi-aride.

Néanmoins, le long des fleuves, l'agriculture tient une grande place dans la vie des Masikoro, et l'élevage de boeufs même extensif est très considérable.

Le savatsy c'est la cérémonie de la circoncision en pays masikoro. Plusieurs garçons de 6 à 8 ans sont circoncis au cours de la même cérémonie. Ces garçons doivent être du même foko, celui du père parce que les enfants suivent et héritent de leur père. Le foko est un groupe de gens qui prétendent descendre d'un ancêtre commun légendaire ou clairement nommé. Les oreilles de leurs boeufs ont la même forme, ils respectent les mêmes règles lilin-draza ordonnées par les ancêtres, les mêmes coutumes et les mêmes tabous. Ils parlent le même dialecte et vivent dans un territoire restreint,

-----

(1) Estimation d'après le recensement fait par le Ministère de l'Intérieur, le 1er janvier 1980.

un ou deux villages rapprochés. Chaque foko a son propre caveau. Le foko peut donc correspondre à un lignage ou à un clan.

## II - DEROULEMENT DU SAVATSY

On distingue deux étapes dans l'accomplissement du Savatsy : la préparation et la cérémonie proprement dite.

### a. La préparation

Trois réunions au moins des premiers concernés par le Savatsy, en l'occurrence les parents des garçons à circoncire, sont nécessaires pour parfaire la cérémonie. La première doit se passer des mois et même un an à l'avance. Les hommes appartenant au même foko, et qui ont un ou des garçons en âge d'être circoncis se réunissent et font part au mpisoro de leur intention. Le mpisoro est le chef du foko, le plus âgé des hommes puisque les Masikoro sont patrilinéaires. Il dirige et officialise, en tant que représentant des razana les ancêtres morts, toutes les grandes cérémonies familiales. D'ailleurs on le désigne aussi par raza, l'ancêtre vivant.

En deuxième temps, ces parents font appel à l'ombiasa, le devin astrologue qui cherche le andro tsarana, le jour faste bienfaisant à tout le foko. Il se porte garant du succès de la cérémonie et reçoit un boeuf en contrepartie de cette grave responsabilité.

Enfin ces deux formalités une fois réglées, les organisateurs avisent alors le représentant du pouvoir central, le Président du Fokontany, l'homme élu par tous les membres de cette circonscription administrative. Puis on procède au fanambarà, la proclamation de la cérémonie et la diffusion de la date fixée par l'ombiasa et acceptée par le Président du Fokontany.

Tout le monde est ici invité : les parents plus ou moins éloignés tant de la ligne paternelle que de la ligne maternelle, avec les membres des autres lignages et clans habitant dans le village. Même les membres du foko organisateur, qui travaillent

ou étudient dans les grandes villes éloignées doivent rejoindre leur village si possible une semaine avant le savatsy. Tous les soirs, pendant cette semaine qui précède la grande cérémonie, les membres du foko : hommes, femmes et enfants se réjouissent devant la maison du mpisoro. Le père et la mère se succèdent pour porter leur (ou leurs) garçon(s) à circoncire. Les danses et les chants peuvent ainsi durer jusqu'à deux, trois heures du matin.

### B. La cérémonie du Savatsy

La grande cérémonie du Savatsy, l'opération de la circoncision proprement dite s'effectue le plus souvent le vendredi, le zoma. C'est la grande fête ou fisà, qui commence la nuit du jeudi précédent et autour de la maison du mpisoro. Ainsi, tout le village ne dort plus. Les chants, dirigés par un sairy, musicien et danseur très habile retentissent partout. De la viande de boeuf cuite est distribuée régulièrement au cours de la nuit, à toute l'assistance, avec de la boisson fermentée tirée du maïs. On effectue pendant cette nuit le kimandrimandry, la grande veillée pendant laquelle l'oncle maternel, le renilahy, litt. " La mère mâle" porte l'enfant à circoncire et danse avec lui, armé d'une sagaie.

Le vendredi matin, vers huit heures, toute la population se réunit dans la cour du mpisoro, au Sud et au Sud-Est de la maison. Son frère cadet, le fahatelon'ny mpisoro sort le jiny (1) qui permet

-----  
(1) le jiny pour les foko non nobles appelés Vohitsy est un récipient spécial en porcelaine dans lequel on verse un peu de sang du boeuf sacrifié lors des cérémonies aux ancêtres. Pour les nobles Andrevola par contre, le jiny est une corne de boeuf où on a mis une dent, une infime partie de l'omoplate et un ongle d'un mpanjaka "roi"mort. Le jiny est gardé en permanence accroché au mur oriental de la maison du mpisoro.

d'évoquer les razana, et on l'accroche au Nord-Est à un peu plus de deux mètres du mur avec le hazom-boto, litt. "Le bois mâle" et le hazomanga litt. "Bois bleu" un arbre rare appelé katrafà dont on aiguise la tête en pointe. Ces trois objets réunis assurent la présence des ancêtres ; ce sont les piliers qui soutiennent et font l'équilibre du foko.

Ensuite on abat le boeuf, tsapain-doha, litt. "on évalue la tête", et le mpisoro appelle le Zanahary, Créateur, et le raza matoa ancêtre aîné. On fait cuire la viande, on en donne une partie aux enfants à circoncire, une autre au mpisoro et enfin les côtes à son cadet.

Tout au long de la journée, les assistants, surtout les femmes, n'arrêtent pas de chanter et de danser à la gloire du mâle, ce sont les kolondoy. Comme tous les autres membres du foko, leur front est tâché de blanc, mitavo fanitsiana, pour se préserver des accidents et du mal. Il faut remarquer ici que les hommes et les femmes sont assis séparément. Le repas du midi leur est offert sur la place même.

En fin d'après-midi, on procède alors à l'opération proprement dite dans la maison du mpisoro. Chaque garçon y passe à tour de rôle maintenu par son oncle, renilahy.

### III - LE SAVATSY DANS LA SOCIETE MASIKORO

Le Savatsy est une affaire de tout le foko. Tous les membres, hommes et femmes et enfants y sont conviés. Le chef mpisoro dirige la cérémonie. C'est un évènement important qui lui permet de rappeler à tous la survivance des ancêtres et leur pouvoir sur leurs descendants. Ainsi, le mpisoro essaie de raviver sa propre autorité sur ces fils. En même temps, il affermit la cohésion du foko qui est maintenant sérieusement ébranlée par les contraintes quotidiennes. En effet, vu le faible rendement de l'agriculture malgré l'effort fourni et le temps consacré d'une part, et de l'autre l'augmentation rapide de la population, caractéristique de tout pays sous-développé, les hommes sont parfois tentés de chercher du travail salarié dans les grandes

viles. De même, encouragés par la politique de scolarisation intensive adoptée par le Gouvernement et la soif des nouveautés apportées par le monde moderne dit de consommation, les jeunes quittent facilement le village afin de continuer leurs études, de trouver des métiers qu'ils croient être bien rémunérés, ou tout simplement de se libérer de la tutelle des parents. Aussi le Savatsy est une occasion pour les membres du foko de se retrouver.

Sur le plan structurel, le Savatsy se présente comme un moyen de reconsidérer la structure traditionnelle. Il apprend aux garçons leur pleine appartenance au foko de leur père, leur fait connaître ainsi leurs vrais parents. Toute la cérémonie démontre la supériorité des hommes par rapport aux femmes. Ces dernières, dans la société masikoro, ne participent pas aux réunions importantes et n'ont pas droit à la prise de décision concernant le foko. Le déroulement du Savatsy rappelle aussi la structure du foko basée sur l'âge. L'autorité va de père en fils et d'aîné en cadet ; l'homme le plus âgé de la génération la plus ancienne se trouvant à la tête de la pyramide et ainsi de suite...

Cette structure ne peut pas résister sans le culte des ancêtres. La coutume du Savatsy enracine chez les gens la croyance à la survivance des ancêtres. Ce sont des êtres supérieurs invisibles mais toujours présents, capables d'agir sur les actes des vivants, de leur donner des résultats positifs ou bien négatifs si leurs descendants ne respectent pas leur volonté et s'ils négligent la tradition.

Sur le plan de l'administration, on constate dans l'organisation du Savatsy l'existence de la dualité entre le pouvoir traditionnel personnifié par le mpisoro et le pouvoir central représenté par le Président du Fokontany. Ce dernier, le plus souvent n'ose pas enfreindre la décision prise par le premier et hésite aussi à adopter une quelconque résolution dans la vie sociale du Fokontany sans consulter le mpisoro.

Enfin, le Savatsy a inévitablement une portée économique non négligeable. L'argent consommé pendant la semaine de réjouissance, en premier lieu l'achat des boeufs à abattre est très élevé. Or, les organisateurs directs du Savatsy, les parents des garçons à circoncire supportent seuls ces dépenses. Ils en partagent le montant entre eux lors des réunions préliminaires. Par conséquent, les cérémonies familiales comme le Savatsy se passent fréquemment après la récolte des produits agricoles, au moment où les paysans possèdent de l'argent. Et il arrive maintenant que les Masikoro accomplissent ensemble, en deux jours successifs deux coutumes traditionnelles comme le Savatsy avec le Bilo (cérémonie de la guérison) pour limiter les dépenses et la perte de temps.

#### CONCLUSION

Dans la société masikoro actuelle, le Savatsy, qui réunit la totalité des membres du foko, a pour but de rétablir la cohésion du groupe, de lutter contre le mode de production de la société individualiste et le mode de pensée apporté par le christianisme et la civilisation occidentale. Le Savatsy, comme toute coutume traditionnelle se révèle être une manière d'éduquer les jeunes Msikoro, puis d'inciter les adultes à respecter la structure lignagère basée sur l'âge et sur la croyance aux ancêtres.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE G. - Oppression et libération dans l'imaginaire, F. Maspéro, Paris, 1969.
- BIRKELI E. - Marques de boeufs et tradition de race. Documents sur l'ethnographie de la côte occidentale de Madagascar, Oslo, Ethnografiska Museum. Bulletin 2, Oslo 1926.
- FAGERENG E.- Une famille de dynasties malgaches : Zafindravola, Maroseraña, Zafimbolamena Andrevola, Zafimanely, Oslo 1971.
- LOMBARD J. - La royauté sakalava : formation, développement et effondrement du XVIIIe s au XXe siècle. Essai d'analyse d'un système politique, ORSTOM, Tananarive, 1973.
- MINISTERE DE L'INTERIEUR - Statistiques sur les collectivités décentralisées 1979-1980
- RAZAFIARIVONY M. - Harivolana sy fanabeazana ao amin'ny fiaraha-monina ambanivohitra masikoro ankehitriny (littérature orale et éducation dans la société rurale masikoro d'aujourd'hui). Mémoire de maîtrise, Antananarivo 1983.
- RANDRIANARISOA P. - L'enfant et son éducation dans la civilisation traditionnelle malgache, Tome I. Coll. Les croyances et les coutumes malgaches, S.M.E. 1981.
- SAMPANA TENY SY HAISORATRA ARY RIBA MALAGASY - Tatitra momba ny asa fikarohana nataon' ny mpianatra tao amin'ny Dingana II Tany Ankilimalinika Ilakaka 16 nov - 8 déc 1977, EESL, Université de Madagascar, 1978.

SCHLEMMER B. - Les Sakalava du Menabe et la colonisation de la vallée de la Tsiribihina. Essais sur la reproduction des formations sociales dominées, ORSTOM, Paris, 1977, pp. 139-157.

LA MORT ET L'ANCETRE A MADAGASCAR  
-----

par Pierre VERIN

Professeur à l'Institut des  
Langues et civilisations  
orientales

Le voyageur qui débarque à Antananarivo un dimanche a l'impression d'être arrivé dans un bastion de la chrétienté : églises protestantes et catholiques sont emplies de gens de toutes les générations. Toutes les élites du fonctionariat, ou presque, appartiennent à une confession chrétienne et l'étiquette "culte des ancêtres" ne figure dans la biographie d'aucun personnage officiel. Mieux le Chef de l'Etat a fait récemment savoir que la participation gouvernementale à des sacrifices traditionnels n'était pas recommandée aux fonctionnaires, même si la pratique de ces cérémonies reste bien entendu tolérée.

Doit-on pour autant en déduire que la religion traditionnelle est en voie de disparition ou entre dans une situation relictuelle ? Rien n'est moins sûr; d'abord, parce que mis à part quelques cas de syncrétismes qui demeurent isolés (1), il n'y a jamais eu

-----

(1) Parmi ces syncrétismes figurent les cultes d'Andriambodilova et d'Andranoro près d'Ambohimananarina aux portes mêmes de la capitale. Une véritable prêtrise médiatise les rapports avec les Vazimba qui y sont honorés. A Ankazomalazo, près d'Ambohimanga, on invoque le roi Andrianampoinimerina sur un autel où figurent des symboles chrétiens. Le chemin des pierres sacrées évoque le chemin de croix.

vraiment contact ou conflit entre les deux systèmes : l'un ancestral, l'autre chrétien. Ils existent, parallèlement, parfois même de façon complémentaire mais jamais concurremment (2). Ensuite, la religion ancestrale subsiste encore sans partage sur des aires considérables de Madagascar.

Une telle importance de la croyance ancestrale aurait pu inciter les chercheurs à effectuer une description d'ensemble du système. Or, il n'en a rien été malgré l'existence d'une multiplicité de compte-rendus ethnographiques de cérémonies (3) et d'observations sur des sites religieux, des tombeaux, des pierres levées et des poteaux de culte (4).

Cette absence d'approche à une perception globale du système religieux est, à mon avis, une conséquence de la cohabitation pacifique que le culte des ancêtres et la religion chrétienne ont entretenu. De nombreux religieux ont voulu voir dans les croyances traditionnelles "des pierres d'attente du christianisme" (5), et le Président Tsiranana invoquait fréquemment la protection de "Dieu et des Ancêtres" réunis.

---

(2) Toutefois dans la région de Tuléar, on a vu récemment des cérémonies de possession s'installer parmi la clientèle des missions catholiques ou protestantes. Un mouvement de "contre possession" pour détourner les victimes de cette "sujétion diabolique" a aussi vu le jour.

(3) Battistini, Cotte, Decary, H. Dubois, Estrade, Fanony, Faublée, Poirier, Vérin.

(4) Notamment R. Battistini, G. Heurtebize, J. Lombard, R. Mallet.

(5) Conférence du Père Armand Razafindratandra en 1955 dans Fehimpihavanana et observations du Père Job Rajaobelina sur les sentiments religieux des Malgaches avant l'arrivée des missionnaires chrétiens à Madagascar.

Dans le souci de ne pas organiser une rupture entre le passé et le présent (6), on a occulté dans les oubliettes des "survivances du paganisme" ce qui a été déclaré secondaire et on a même, à l'instar de ce qui s'est fait jadis en Europe, christianisé en apparence ce qu'on ne pouvait déraciner. Personne ne songerait en Imerina à célébrer un enterrement le mardi (jour jadis fady interdit) ou déposer au caveau un défunt le matin, car les rayons du soleil qui descendent doivent aller de pair avec la vie qui finit ; mais on voit parfois associer un famadihana (réenveloppement) avec une bénédiction chrétienne et des théologiens des Hautes Terres sauront vous rappeler que lorsque Moïse ramena d'Egypte les cendres de Joseph (Genèse 47-29 et Exode 13-19) il n'aurait fait rien d'autre qu'un famadihana bien convenable.

Ainsi, ce confusionnisme a non seulement favorisé le maintien des pratiques ancestrales, coexistant ou sous-jacentes selon les régions, mais il a surtout masqué la différence des principes des deux systèmes. A rechercher les pierres d'attente chrétiennes dans le culte des ancêtres, on a voulu trouver la présence d'un monothéisme au-dessus de la mêlée des ancêtres et des vivants (P. Job Rajaobelina 1950, pp. 5-15) ; on a interprété une notion d'âme ou d'esprit pour rendre compte de tout ce qui paraissait immatériel (7).

-----  
(6) Contrairement à ce qui s'est produit en Polynésie où l'adhésion aux nouvelles croyances entraîna la destruction des temples de plein air (marae), des statues (ti'i) et des effigies (to'o). Voir par exemple la scène du frontispice de l'oeuvre de John Williams, A narrative of Missionary Enterprises (1837) où l'on voit les habitants de Rarotonga procéder en présence des pasteurs à la remise des "idoles" avec le rappel du verset 2-18 d'Isaïe "tous les faux dieux disparaîtront".

(7) Le problème est d'ailleurs le même en Mélanésie. J. Guiart (1962, p.8) a pu écrire à propos de la Nouvelle-Calédonie "le terme d'âme en particulier fausse à notre sens la réalité, évoquant en nous des connotations chrétiennes ou antiques, des souvenirs de la Légende dorée ou du Rameau d'or". Sur la Polynésie de la conversion, on note pourtant ce témoignage de

(suite page suivante)

Mieux, ce décalque des religions monothéistes a entraîné l'invention d'un au-delà pour les âmes, placé dans le mystérieux massif de l'Ambondrombe dans le Sud du Betsileo.

A ces constructions théologiques importées pour la justification desquelles on picore ici et là des détails ethnographiques qui viendrait à l'appui, il faut substituer une autre démarche fondée sur la compréhension des réalités malgaches à partir des manifestations observables. Dans cet esprit, nous devons citer le tableau que fait Gérard Althabe d'un enterrement betsimisaraka, moment privilégié pour essayer de saisir le passage du vivant à l'état d'ancêtre. A propos du cortège se rendant au tombeau, Althabe (1969, pp. 130 et ss.) note :

"En tête, la famille du défunt, toujours partagée en deux ; derrière, les invités, eux aussi en deux grands groupes, les hommes et les femmes. Le cortège effectue trois ou quatre fois le tour du village, puis prend la direction du tombeau qui se trouve dans la forêt, à 4 ou 5 km du village. Ce cortège dure longtemps, il est infiniment allongé par mille détours, des zigzags, des retours en arrière. Ce qu'il faut remarquer, c'est le tohu-bohu indescriptible qui le constitue : on hurle, on ricane, on insulte le cadavre, parfois, surmontant l'anarchie des cris individuels, se dessinent des chants, un chœur masculin et un chœur féminin se répondant. Ces chants ont des paroles toutes orientées dans le même direction : une description imagée des parties génitales et de leur accouplement. Le cadavre lui-même est terriblement balancé, on le laisse tomber. Les porteurs s'arrêtent, exigent de la boisson, on boit en insultant le cadavre, certains se jettent sur lui et font semblant de l'emporter, parfois de véritables combats mimés se dessinent. Les porteurs repartent, s'arrêtent de nouveau, font semblant de ne plus vouloir continuer, on les supplie, on les menace, et on repart, au milieu des cris".

-----  
(suite note 7)

Tyerman et Bennet (1831) Vol.2, p. 504, citant un Tahitien "Voilà, vous dites Auura, nous avons des esprits ou des âmes. -nous n'avons jamais su qu'un homme avait un esprit en lui

- non, jamais !"

Les chants évoquant l'acte sexuel ont été jugés sévèrement par le P. Vincent Cotté (1947, p.221) qui se scandalise des "gros rires diaboliques" des participants du cortège betsimisaraka. Charles Poirier a pu parler de "dévergondages noctambules" et de nuits orgiaques", à propos des funérailles royales des Bemihisatra de la région d'Analalava, mais il a pris la peine de relever les chants, eux aussi très révélateurs. Les hommes, employés aux réparations du tombeau, oeuvraient au rythme de chants entraînants :

- 1- Votony mpirahalaha tsy mira e !:les voto (sexe masculin) de deux frères ne se ressemblent pas
- 2- Lengolengo-droy vota ny mpanjaka:la voto d'un souverain est comme la tige de ronce : elle stimule
- 3- Voto nitehoko alàna nibiribiriny:la voto qui a touché le sable remue
- 4- Be tatabe mandriky votondreo kavaho ? : n'est-ce pas dans une grande fente que se prennent vos voto ?
- 5- Somony kely tengondreo tariotro: vos tengo (sexe féminin) sont aussi petites qu'une pièce de 0,50.
- 6- Ino tsy volananao bobo ? vava misy aminao ; lela misy aminao, ka raha bory ny fanjava, be ny lelany ; manan-dranomaso tsy tomony anao bobo ! Pourquoi ne parlez-vous pas, bobo ? Une bouche, vous en avez une, une langue, vous en avez une, et quand la lune est pleine, sa langue devient grande quand la lune est petite, sa langue devient petite vous avez des larmes et pourtant vous ne pleurez pas, bobo !

(Charles Poirier, 1939, p. 69)

La relation entre l'acte sexuel et la mort paraît donc constituer un trait fondamental de la religion traditionnelle. Les témoignages à l'appui sont multiformes et ont été fournis dans tout Madagascar : accouplement lors des veillées funéraires en pays betsileo déplorés régulièrement par la presse catholique (Lumière et Lakroa) de Fianarantsoa, compétition des femmes stériles en Imerina pour arracher les fragments des nattes sur lesquelles ont été déposés les ancêtres au famadihana ; au XIXe siècle, les missionnaires anglais s'indignaient des rapports

intimes qui s'établissaient la nuit de la fête du Bain, autre rite ancestral.

La statuaire funéraire des cimetières des environs de Morondava, évoque bien des aspects de cette philosophie vitaliste poétiquement décrite par Robert Mallet.

"On voit (les couples) se livrer aux jeux de l'amour avec une fantaisie qui va jusqu'à l'acrobatie. Il arrive même qu'une mère tienne son fils dans ses bras d'une telle manière que nous ne pouvons en douter : c'est une initiation. Les rêves d'accouplement sont encore traduits par des échassiers, les "mijoa" qui s'accolent non pas à la façon des oiseaux mais dans le style des hommes. Quant aux rampes de balustrades, elles fourmillent de petites sculptures horizontales qui se prêtent à mille inventions érotiques. L'étreinte d'un zébu et d'une femme n'est pas la moins surprenante de ces variations sur un thème". (1963).

Il ne s'agit nullement d'une esthétique récente puisqu'Alfred Grandidier a pu observer ces mêmes scènes il y a plus d'un siècle (8). D'autre part, l'explication ne peut être trouvée dans les déclarations embarrassées des guides qui accompagnent les visiteurs sur les sites. Préoccupé de la signification de cet art, Robert Mallet ajoutait :

"Les nombreuses questions que nous avons posées aux Sakalava dont les parents reposent dans les cimetières païens ne nous ont voulu que des réponses floues. Il en ressort néanmoins que les statues semblent avoir pour but de rappeler aux morts ce qu'ils ont aimé faire durant leur existence visible. Allant au-delà des explications simplistes, et grâce à elles, ne pouvons-nous interpréter cette parade sexuelle comme le besoin métaphysique plus ou moins conscients d'exprimer les forces d'insémination et de survie là même où tout redevient poussière pour unir, selon le mot de Saint-Paul, "les cendres et la semence de l'Homme ?"

---

(8) Sa collection de plaques photographiques déposée à l'Institut de la Recherche Scientifique en témoigne

Non, pour nous il n'y a pas résurrection paulienne, mais un phénomène culturel spécifiquement austro-nésien où l'accession à l'état d'ancêtre se fait par le même processus que celui de la venue à l'état des vivants. Althabe a bien vu que dans le cortège de l'enterrement betsimisaraka "on fait jouer au cadavre le rôle de produit d'une dualité sexuelle"... "permettant la mise en scène de la procréation"... "L'ensevelissement prend une forme d'un véritable accouchement" (1967, p. 142). Ajoutons que les mouvements désordonnés que l'on fait subir au défunt sur la voie du tombeau ne sont rien d'autre qu'une parodie d'accouchement.

Tout devient ainsi cohérent : la communauté à laquelle appartient le défunt participe aux cérémonies funéraires à un dépassement par lequel le mort va devenir ancêtre ; les formes de ce dépassement sont variées : chants évocateurs des rapports sexuels chez les Betsimisaraka ou chez les Bemihisatra, statues d'hommes aux sexes turgescents faisant face à des femmes nues chez les Sakalava du Menabe, accouplements lors des veillées funéraires sur les Hautes-Terres du Sud, etc... Elles représentent toutes les opérations qui président à la venue à la vie et par lesquelles on naît au statut d'ancêtre. Point n'est donc besoin pour expliquer le sort des morts de rechercher à l'imitation des religions juives, chrétienne et musulmane l'existence d'un au-delà où les âmes immatérielles retrouvent la plénitude divine. Chez les Malgaches, le vivant une fois mort devient ancêtre, afin de rester auprès de ses descendants pour leur dispenser des bienfaits. On comprend mieux les parallèles qui sont faits sur les Hautes-Terres entre la maison des vivants et le tombeau des ancêtres, mais aussi la symétrie qui existe chez les Sakalava du Nord-Ouest entre le Palais royal (Doany) et le reposoir des ancêtres-rois (Mahabo) où est recréé le même espace social, en termes souvent inversés (Baré 1980, p. 239).

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE Gérard Oppression et libération dans l'imagination, François Maspéro, Paris, 1980, 357 p.
- BARE Jean-François Sable Rouge, l'Harmattan, Paris, 1980, 382 p.
- BATTISTINI René Géographie Humaine de la plaine côtière mahafaly, Ed. Cujas, Paris, 1976, 197p
- COTTE Vincent Regardons vivre une tribu malgache, La Nouvelle Edition, Paris, 1947, 236 p.
- DECARY Raymond La mort et les coutumes funéraires à Madagascar, C.P. Maisonneuve et Larose, Paris, 1962, 304 p. pl. XLII.
- DUBOIS R.P. Henri Monographie des Betsileo, Ed Institut d'Ethnologie Paris, Vol. I 4° de XVIII, 1510 p. cartes et pl.
- DUBOIS Robert Olombelona, essai sur l'existence personnelle et collective à Madagascar, l'Harmattan, Paris, 1979, 157 p.
- ESTRADE Jean-Marie Un culte de possession à Madagascar, le tromba, Ed. Anthopos, Paris 1977, 373 p.
- FANONY Fulgence Fasina, transformation interne et contemporaine d'une communauté villageoise malgache, thèse de 3e cycle Ecole Pratique des Hautes Etudes VIe section, Sorbonne, 1971, 391 p.
- FAUBLEE Jacques Les esprits de la vie à Madagascar, Presses Universitaires de France, Paris, 1954, 143p.
- GUIART Jean Les religions de l'Océanie, coll. Mythes et Religions, Presses universitaires de France, Paris, 1962, 156 p.

- HEURTEBIZE Georges Histoire des Afomarolahy, Thèse  
1982 de 3e cycle, Ecole des Etudes en  
Sciences sociales, Paris, 501 p.
- LOMBARD Jacques Les Sakalava Menabe de la Côte Ouest,  
1973 La société et l'Art funéraire, in  
Malgache, qui es-tu ? Musée de  
Neuchatel Attinger, pp. 71-81.
- MALLET Robert L'art sakalava, préface au catalogue  
1963 d'une exposition.
- MANGALAZA Eugène La philosophie malgache - une phi-  
1977 losophie de la vie, Tsiokantimo Vent  
du Sud, Centre Universitaire de  
Tuléar n° III et IV, pp. 3-12.
- POIRIER Charles Note d'ethnographie et d'histoire  
1939 malgaches, Mém de l'Académie Malgache  
Tananarive, 117 p.
- RAJAobelina P. Job Sentiments religieux des Malgaches  
1950 avant l'arrivée des Missionnaires  
chrétiens à Madagascar, Impr. de la  
Mission catholique, Fianarantsoa, 40p.
- VERIN Pierre Quelques observations sur les rites  
1963 de passage des Betsimisaraka de la  
région de Vatomandry, Bulletin de  
Madagascar, n° 208, pp. 813-820.

## LES VIVANTS A L'ECOUTE DE LEURS MORTS

### EXEMPLE DES "BETSIMISARAKA-ANTAVARATRA"(1)

par Eugene Régis Mangalaza  
Doyen du Centre universitaire Régional de Tuléar  
Madagascar

#### I ANCESTRALITE ET DEVENIR

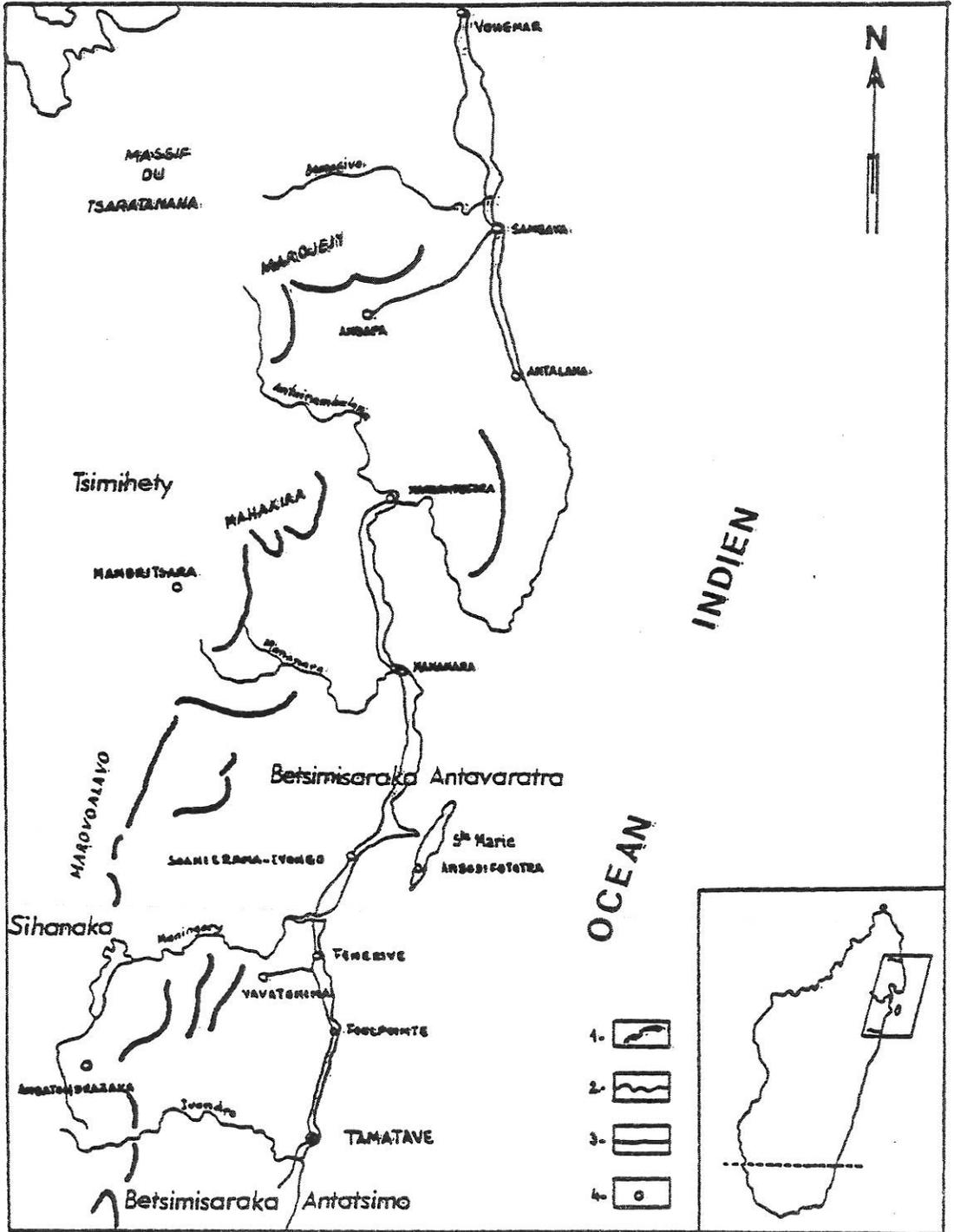
Un proverbe betsimisaraka dit ceci : "Kefiñy ny vy, fölaka ny vato : ny ela tsy diñin-draha tsara" (2).

Rien n'est plus beau et plus solide que la consanguinité : l'unité qui lie le père au fils, le frère à la soeur, le grand-père à ses petits fils est plus forte que tout parce qu'elle est au-delà de la détermination sexuelle, de la situation sociale, de l'âge. Et c'est parce qu'il en est précisément ainsi que la mort ne rompt pas du tout cette unité puisqu'une fois décédés, père et fils, frère et soeur, grand-père et petits-fils vont se retrouver dans un même hazo (cercueil), dans une même grotte (lavabato araiky), dans un même tombeau (fasan-draiky).

Mais le temps finit par défaire ce qu'il y a de plus solide : le fer se rouille et perd ainsi de sa résistance ; le rocher s'effrite et finit par devenir du sable. C'est ce que le proverbe cité à l'instant cherche à nous rappeler.

-----  
(1) Les "Betsimisaraka-Antavaratra" ou betsimisaraka du Nord constituent une aire culturelle homogène. Ils vivent sur la frange littorale de Madagascar, allant de Tamatave jusqu'à Sambava. Cf. carte.

(2) "Le fer a fini par se rouiller, la pierre par se casser : le beau ne résiste pas au temps".  
(Le beau ici, c'est ce qu'il y a de plus solide).



CARTE DE REPRESENTATION  
DE LA ZONE ETUDIEE -

- 1- Zones de relief
- 2- Cours d'eau
- 3- Routes nationales actuelles.
- 4- Principaux centres urbains

Echelle:  
0 50 100km

Rien n'est plus fort que le temps. Plus exactement, il y a un paradoxe du temps : nous comptons sur lui pour faire notre vie, mais c'est ce même temps qui use notre vie. A l'enfance fait place la jeunesse, à la jeunesse succède la vieillesse et cette dernière cédera un jour la place à la mort. Or, dans la mort, nous n'avons plus de place dans le temps, puisque nous nous trouvons exclus du présent. Le temps ronge tout, même ce qu'il y a de plus solide tel le fer ou le rocher. Ainsi va la vie : elle est faite de changement. De génération en génération, on s'éloigne petit à petit de l'ancêtre commun (razambe, kiazambe), un peu à la manière de quelqu'un qui, emporté par le courant, descend le cours d'un fleuve. Au fil du temps, il verra que ce fleuve se nourrira d'autres cours d'eau, puisque ce fleuve puisera à d'autres sources : et c'est ainsi que de fleuve deviendra plus fort et plus important. De la même manière, avec les alliances matrimoniales successives (l'exogamie étant ici de règle), les lignages interfèrent et forment alors un groupe de plus en plus important, aux multiples embranchements. Avec le temps la famille s'agrandit, mais ce faisant, elle se segmente un peu comme un arbre qui pousse et dont les branches s'éloignent de plus en plus du sol nourricier ainsi que du tronc commun. Dans l'arbre généalogique, une branche cadette servira certainement un jour de référence pour les générations futures et donnera naissance à une autre branche cadette qui, à son tour, ne manquera certainement pas de connaître le même processus.

Dans l'organisation sociale de la parenté chez les Betsimisaraka-Antavaratra (1), le chiffre neuf (sivy) marque le début d'une possibilité de segmentation dans l'arbre généalogique.

---

(1) cf. MANGALAZA E. & MERIOT CH. : Ce qu'on ne montre pas à son beau-frère - Cahiers ethnologiques n° 4, 1983, Nouvelle série - Université de Bordeaux II et MANGALAZA Eugène Régis, Tsy ambara valy : un conte betsimisaraka. Publication du Centre Universitaire Régional de Tuléar, CEDRATOM n° 1 Tuléar 1984.



Tombeau betsimisaraka (côte est) (ph. HANNEBICQUE)

A la neuvième génération en comptant à partir de l'"ancêtre commun" qu'on prend comme référence - lequel n'est finalement qu'une branche cadette dans la succession des générations - les descendants peuvent se marier entre eux (mahazo mifampialaka). Pourquoi faut-il attendre la neuvième génération ?

Parce qu'après neuf générations, le cercueil collectif en amböra (2) dans lequel se trouve précisément les ossements des hommes ou des femmes (3) de même lignage (lignée paternelle) se défait à cause de la pourriture. Souvenons-nous ici du proverbe que nous avons cité plus haut. Dans ce cas, les ossements sont éparpillés (mipariaka, misaritaka). Cet éparpillement des ossements par la destruction du cercueil collectif qui les contient est, aux yeux des Betsimisaraka-Anravavatra, symbole du relâchement des liens de consanguinité. Rien ne résiste à la force dissolvante du temps, pas même l'arbre amböra, réputé pourtant pour sa résistance.

De la l'expression "lo amböra"(4) pour dire qu'entre l'ancêtre-référent et tel ou tel maillon de la chaîne des générations, bien des années se sont écoulées (neuf générations !).

-----  
(2) (tambourissa sp.) C'est un arbre qui pousse assez abondamment dans la grande forêt de l'Est de Madagascar. Mais à cause de la déforestation intensive liée à la culture itinérante sur brûlis, cette espèce se fait de plus en plus rare.

Le coeur (teza) de cet arbre sert pour la fabrication des cercueil parce que vert, il est très facile à travailler ; mais une fois devenu sec, il a la réputation de se conserver pendant des années et des années.

(3) Les hommes et les femmes ne sont pas enterrés ensemble par peur de l'inceste.

(4) (littéralement, l'amböra est pourri). La pourriture du cercueil en amböra est une manière de compter le cycle des générations chez les Betsimisaraka-Antavavatra.

Semblable au rocher qui se laisse pourtant ronger par l'érosion ou au fer qui s'effrite avec la rouille, le lien de consanguinité s'estompe également avec le temps. Le cercueil en ambõra qui sert d'ossuaire collectif devient ici le moyen d'évaluer symboliquement le degré de consanguinité qui lie encore les collatéraux entre eux. Dans le jeu incessant d'apparition et de disparition qui caractérise l'univers tout entier, l'homme a besoin de se retrouver.

Ainsi dans la longue chaîne des vies, neuf générations forment une boucle, non plus celle de l'individu, mais plutôt celle du lignage. Dans la coulée temporelle, l'homme repère en effet toute une série de noeuds ou de boucles (võñon-tady) en fonction de son moi : c'est ainsi qu'il se pose comme l'organisateur et du temps et de l'espace.

D'une façon générale, il ne peut penser au milieu qui l'entoure que dans la mesure où il peut se penser lui-même comme étant entièrement intégré à ce milieu. D'une certaine façon, cette réflexion de MERLEAU-PONTY dans "Sens et non-sens" trouve ici toute sa pertinence : "Ce monde qui avait l'air d'être sans moi, de m'envelopper et de me dépasser c'est moi qui le fait être". L'homme retient ainsi des éléments qui émergent et qui vont lui servir de repères. Il y a l'unité géographique constituée par le village, le tombeau et ses environs par exemple et qu'on appelle tõkontanin-drazaña (littéralement : "les environs immédiats de la terre ancestrale"), il y a l'unité sociale formée par le lignage qu'on appelle taranaka et, à un degré plus bas, il y a l'unité sociale constituée par la famille conjugale et qui porte le nom de tõkantraña ; il y a l'unité temporelle qui va de l'aurore au crépuscule (le jour) et du crépuscule à l'aurore (la nuit).

Bref, espace et temps sont humanisés en ce sens que tous deux sont structurés en fonction de l'intérêt de l'homme. Ainsi par exemple le Sud est pour les Betsimisaraka-Antavaratra identifié au mal :

c'est le coin du génie du mal (masantôko) et cela se retrouve même dans le sikidy (1) ; le Nord-Est à l'inverse est la place réservée aux ancêtres et c'est le coin de la vie et de la fécondité (2). Il en est de même du temps : chaque objet a sa durée propre pendant laquelle il passe de tel stade à tel autre stade de son évolution. Ce temps propre à chaque objet est ce que nous avons appelé le noeud (vôño) ou la boucle : douze mois forment un noeud et ce noeud s'appelle l'année. L'enchaînement de plusieurs années forme une génération et la succession de plusieurs générations (neuf) constitue une autre unité : c'est le lo amböra.

## II- L'INCESTE OU DE LA FAUSSE PERSPECTIVE PAR RAPPORT AUX ANCIETRES

Dans la démarche de la pensée Betsimisaraka-Antavaratra, l'inceste a un rapport étroit avec la notion du temps. Car c'est selon le temps que l'être humain est envisagé dans son existence. Et commettre l'inceste, c'est finalement s'inscrire dans une fausse perspective humaine car c'est agir sans tenir compte du cycle de la consanguinité, tel que les razaña (ancêtres) l'ont défini en fonction de l'ordre voulu par Zañahary (Dieu). C'est lui (Zañahary) qui a assigné à chaque objet son rythme d'évolution. L'homme ne doit jamais oublier qu'il fait partie d'un ensemble. Toute sa force réside en ce qu'il sait qu'il doit se conformer aux pulsions de ce qui l'entoure : pour travailler la terre, il faut qu'il tienne compte des saisons ; pour faire des enfants, il faut qu'il prenne en considération le rythme biologique de la femme. C'est en cela qu'il est homme, réel

---

(1) Art divinatoire malgache à partir de graines appelées "voantsikidy" (graines de sikidy).

(2) cf. RABEDIMY Jean-François, Pratiques et divination à Madagascar : technique du sikily en Pays Sakalava-Menabe, Travaux et documents de l'O.R.S.T.O.M. N° 51 Paris, 1976.

partenaire de Zañahary et de tous ceux qui ont déjà accès au monde divin (les "ancêtres"). Dans cette lecture des "lois divines" (lalan-Jañahary), les descendants bénéficient des acquis de leurs ascendants : il leur suffit tout simplement de s'y conformer. C'est ainsi que chez les Betsimisaraka-Antavaratra, les razaña (ancêtres) ont estimé que neuf générations constituent le temps minimum nécessaire pour diluer la consanguinité. Pour s'en assurer, il suffit tout simplement de voir l'état du cercueil en ambôra : si celui-ci est déjà pourri et que les ossements qu'il a enfermés "se trouvent entièrement éparpillés" (vaky saritaka), le danger de l'inceste est par la même occasion écarté.

Un fruit cueilli vert, même si on le presse pour qu'il devienne mou ne mûrit pas pour autant : il reste toujours acide (matsiko) ou amer (mafaiky). Une fois mûr le même fruit deviendra agréable au goût : il donne même de la force. Or, qu'est-ce qu'un fruit mûr sinon un fruit qui a été suffisamment "travaillé par le temps" et qui est ainsi parvenu à la fin de son cycle d'évolution ?

Commettre l'inceste, c'est cueillir et manger un fruit qui n'est pas encore parvenu à la fin de son cycle d'évolution : si belle et si attrayante que soit une "proche parente" (havaña mariny), la "consommer sexuellement" ne peut que rendre malade. D'ailleurs cette idée se confirme du point de vue linguistique puisque d'une soeur, d'une tante ou d'une mère, on dit qu'elles sont mafaiky (amères) même si physiquement elles rayonnent de beauté et que biologiquement elles sont en mesure d'accomplir l'acte sexuel.

L'inceste rend malade ; c'est ce qu'on appelle aretin-döza et cela se traduit physiologiquement par la grossesse du ventre (misondo-kibo). Une étreinte amoureuse entre un homme et une femme qui sont des "proches parents" (havana mariny) fera certainement grossir anormalement le ventre de la femme et une telle grossesse ne débouchera pas de toute façon sur une nouvelle vie. A supposer que la femme soit enceinte, parce qu'il y a eu fécondation, l'enfant né de cette union incestueuse ne peut être que maladif (zaza tarareñy lava) ou

difforme (misy antsa). En tout cas, ce sera un enfant qui aura un destin négativement exceptionnel, source de danger pour les siens. Car les razaña (ancêtres), véritable source de fécondité et de vie, en leur qualité d'intermédiaire entre Zañahary et les vivants, ne peuvent pas cautionner une telle union. Rien ne se fait finalement sans leur concours. Une même étreinte amoureuse entre un homme et une femme qui n'ont aucun lien de parenté a des chances de rendre la femme enceinte et de donner ainsi naissance à la vie : le sperme a germé.

### III - LA SPIRITUALITE DU "BETSIMISARAKA"

L'homme a beau peiner et verser beaucoup de sueurs en travaillant la terre, sans la bienveillance des razaña (avec l'accord de Zañahary bien entendu), cette terre n'arrivera pas à la nourrir correctement, lui et toute sa famille. Quand bien même il arrive à y glaner quelque chose en remplissant entièrement son grenier à riz par exemple, rien ne dit qu'il ne va pas y perdre sa santé, voire même sa vie : dans les deux cas, il ne jouit pas du fruit de sa peine. De la même manière, il ne suffit pas à un homme de trouver une femme et de la "travailler sexuellement" en se vidant ainsi de son sang (le sperme) pour être entièrement assuré d'avoir une descendance. Sans la bienveillance des razaña (ancêtres), ici encore, il risque de ne jamais les voir grandir soit qu'ils meurent tous en bas âge, soit qu'il n'ait pas le temps de vieillir au milieu d'eux. C'est ici qu'on arrive à cerner la religiosité du Betsimisaraka-Antavaratra : tout est pour lui occasion de remercier Zañahary (Dieu) et les razaña (ancêtres) parce qu'il sait qu'il n'est jamais réellement le maître du temps, et donc de la vie. A ses yeux, l'évènement apparemment le plus insignifiant et le plus banal est finalement une marque de cette présence constante de l'invisible. Ici, tout est symbole. L'essentiel est de savoir le lire. Précisément, c'est cette capacité de rendre explicite ce qui est implicite, cette faculté de déchiffrer ce qui est en filigrane qui distingue

le devin (mpahay, mpimoasy, mpañazary) de l'homme ordinaire. En tout cas le Betsimisaraka-Antavaratra est un homme profondément religieux. Nier cela, c'est réellement le méconnaître. Ainsi, les rites et les sacrifices ne sont que la socialisation, l'extériorisation au niveau du collectif, d'une religiosité en profondeur, d'une spiritualité intérieure et dynamisante. Les "temps forts" de la spiritualité ne sont pas le tout de la spiritualité.

#### IV - TEMPS DES MORTS, TEMPS DES VIVANTS

Il résulte de cette analyse que pour les Betsimisaraka-Antavaratra, le temps réel n'est pas finalement celui des vivants mais c'est plutôt celui des morts, réactualisé par les vivants. Privés de leur morts, les vivants ne sont rien parce que leur temps est encore un temps à vivre. C'est donc un temps qui se fait, un temps non encore humanisé. Dans cette perspective, on peut dire que les Betsimisaraka-Antavaratra avancent dans le temps, à reculons, le dos tourné vers l'avenir. Cela ne signifie nullement que la société betsimisaraka soit réfractaire à toute idée de changement et de nouveauté, que c'est une société figée et qui n'évolue pas. D'ailleurs, aucune chose ne résiste au temps et tout est soumis au devenir. Mais dans la marche vers l'avenir, le Betsimisaraka s'efforce toujours de prendre appui sur le passé, et donc sur le temps des morts, un peu à la manière de quelqu'un qui, pour grimper sur un cocotier, assure son ascension en faisant des encoches (lafatra) et cherche toujours à bénéficier de ses acquis en y posant solidement les pieds. C'est à partir du déjà vécu qu'on pense parvenir à un mieux vivre. Oui, l'homme a besoin de repère pour vivre. Ce repère, il pense le trouver non dans un présent fluctuant et qui n'est jamais réellement, ni dans un avenir qui n'est pas encore ou qui n'a de réalité que dans l'ordre de nos projets seulement, mais dans un passé effectif, celui de ses aînés, de ses pères, de ses arrières grands-pères.

## V - ECHANGER AVEC LES MORTS

Les morts servent donc de référence aux vivants. Ici, il n'y a pas du tout "ségrégation des morts", pour reprendre l'expression de Jean BAUDRILLARD (1), puisque les morts sont toujours là, différents des vivants certes, mais toujours présents. Les morts sont des absents-présents : ils sont intégrés dans le circuit de l'échange. En échange de la nourriture, de la boisson qu'on leur donne, on espère recevoir en retour santé, fécondité et richesse. Les vivants échangent donc avec leurs morts et ces derniers servent de référence pour déterminer les termes de l'échange des vivants eux-mêmes. L'inceste illustre merveilleusement cette idée : c'est en fonction de l'éloignement dans le temps par rapport à l'ancêtre commun (razambe, kiazambe, dadilahibe) qu'il est permis ou non, entre les sous-lignages, de s'échanger des femmes. En introduisant le désordre dans les relations parentales, l'incestueux détériore les termes de l'échange tant au niveau des vivants qu'au niveau des vivants et des morts. A cause de l'inceste, l'individu s'interdit toute possibilité d'échange symbolique avec ses morts car si sa soeur cesse d'être sa soeur en devenant son partenaire sexuel, alors son père n'est plus son père, et il en est de même de son grand-père, de son arrière-grand-père, et de tous ses ascendants. Ce faisant, il s'écarte de la juridiction des razaña et de Zanahary. Alors ses morts cessent d'être pour lui des partenaires à part entière dans ce jeu de don et de contre-don, d'offrande et de bénédiction, pour devenir des "étrangers" ou plus exactement des ennemis. Ainsi, au lieu de vivre en symbiose avec l'invisible, l'incestueux n'est plus en mesure d'"humaniser" les forces surnaturelles puisque, privé des intermédiaires précieux (les razaña), il n'arrive plus à intégrer toutes ces forces invisibles dans le circuit normal de l'échange symbolique. Etre dans l'impossibilité d'échanger, voilà ce que c'est mourir véritablement. Dans ce sens, la mort biologique (la perte définitive du souffle vital) n'est pas une mort véritable puisqu'après un temps de marge (celui de la pourriture du corps) le défunt est intégré dans le circuit de l'échange symbo-

lique grâce à un rituel appelé rasa hariaña (il s'agit en fait des secondes funérailles). Le tableau de la page 11 met en relief cet échange symbolique entre la communauté des vivants et celle des morts.

D'une façon générale, don et contre-don semblent orienter toutes activités humaines. Par exemple, l'homme donne à la terre sa sueur en la travaillant de toute son énergie : il espère ainsi avoir de quoi se nourrir. Il donne également à sa femme son sang en la pressant de toutes ses forces (étreinte amoureuse) : il espère ainsi avoir une descendance pour ne pas mourir oublié et donc, pour ne pas mourir véritablement. Il donne également sa fille à un autre homme afin d'avoir de nombreux petits-enfants. Il prend aussi soin des morts afin que ceux-ci lui apportent santé et prospérité. Vivre en société, c'est échanger, c'est donner et recevoir.

Les Betsimisaraka-Antavaratra ont la conviction profonde que ce que l'on donne revient toujours à celui qui donne, après un temps plus ou moins long et sous une forme ou une autre. L'homme vit en relation osmotique avec ce qui l'entoure et rien ne sépare fondamentalement la nature de la surnature, le visible de l'invisible."Si vous faites le bien autour de vous, dit à ce sujet un proverbe malgache, même les grenouilles vous aideront à labourer votre rizière". En faisant le bien, on reçoit du bien ; en accomplissant le mal, on récoltera le mal. C'est dans ce contexte qu'il faut analyser la notion de tody (2). Ce jeu du va-et-vient de l'obligation et de la réciprocité, du don et du contre-don s'inscrit non pas suivant une optique individualiste, mais toujours collectiviste.

---

(1) page précédente : BAUDRILLARD Jean, l'échange symbolique et la mort, Gallimard, Paris 1976, p.197.

(2) Richard ANDRIAMANJATO, Le Tsiny et le Tody, Présence Africaine, Paris 1958.



Phénomène social, l'échange est toujours envisagé au niveau du groupe : c'est tel lignage qui donne femme à tel autre lignage par l'intermédiaire d'un de ses membres ; c'est au groupe que reviennent les enfants issus de telle ou telle union ; c'est avec le groupe qu'il faut partager la nourriture, fruit du travail de tel ou tel individu, lors des rites sacrificiels appelés tsaboraha.

Bref, l'idéal de vie est une vie communautaire animée par les différentes individualités. Ainsi, si je donne, je sais qu'un des miens pourra bénéficier du choc en retour de mon geste. Que ce soit moi ou un de mes proches, que ce soit aujourd'hui ou demain, pour moi c'est égal. Car mon moi dépasse mon individualité puisqu'il se trouve dans chaque membre de mon lignage. D'ailleurs si celui à qui j'ai fait du bien ne peut pas me le rendre, je sais que ses ancêtres le feront à sa place : une telle perspective me rassure énormément. Je ne suis pas enfermé dans un échange mercantiliste et individualisé puisque c'est tout mon lignage qui est impliqué dans ce que je fais. Je n'ai pas à calculer mes coups et attendre des résultats ponctuels parce qu'il est matériellement impossible de localiser le choc en retour : le bien que je fais maintenant est peut-être un capital pour mes enfants de demain. Je travaille finalement pour les générations à venir comme ascendants avaient travaillé pour moi. Ainsi donc, il y a une réversibilité de l'action que je fais dans le bien ou le mal. Moi et mes descendants nous recevrons un jour ou l'autre le geste fait aujourd'hui.

Dans un tel contexte, les vivants sont semblables à un rocher qui émerge à peine à la surface de la terre et dont la plus grande partie se trouve profondément enfouie sous terre. C'est grâce à cette partie solidement enfoncée dans le sol, partie invisible mais tout à fait réelle, que le petit bout qui émerge n'est pas emporté par les eaux de pluie ou par les pieds des passants.

Le lignage qui ne laisse pas de descendants est pareil à un rocher qui n'arrive plus à émerger à la surface et qui s'enfonce de plus en plus dans la terre pour ne laisser finalement aucune trace. C'est en cela que réside l'aspect positif de l'inceste : en donnant et en recevant des femmes, on a de fortes chances d'avoir une descendance. Qui s'y refuse signe par là même sa propre disparition car les femmes doivent circuler : elles n'accèdent à un véritable statut social (être femme) qu'une fois données et reçues.

Dans le lo amböra, il y a toujours un certain degré de parenté entre les descendants, mais à un degré moindre. Et c'est parce qu'il en est ainsi qu'il s'avère tout d'abord nécessaire de "couper" ce lien de parenté du lignage où il y a risque d'inceste, avant d'affirmer l'alliance matrimoniale par un autre rite sacrificiel appelé sintaka. Consanguinité et alliance étant exclusives l'une de l'autre, on ne peut donc affirmer la seconde qu'après avoir nié la première. S'y dérober, c'est s'exposer à la colère de Zañahary (Dieu) et des razaña (ancêtres). Mais si on s'y conforme, ils ne peuvent qu'apporter leur aide et leur bénédiction parce que par cette alliance, on espère donner un nouvel élan à la consanguinité. Ici, on ne travaille pas pour le passé, même pas pour le présent, mais plutôt pour l'avenir. L'idée est la suivante : quand un arbre commence sérieusement à vieillir, on le taille pour que rejaillissent de nouveaux bourgeons qui seront plus tard des branches solides, prêtes à s'élancer dans le ciel. Après neuf générations, le lien de consanguinité se relâche : il faut le resserrer, le revigorer non pas au niveau du couple (puisqu'on l'a déjà coupé), mais au niveau de leurs descendants. Car désormais ces derniers vont doublement puiser à une même source de vie, c'est-à-dire tant du côté paternel que du côté maternel (sady mahazo am-pôkon-dray no mahazo am-pôkon-dreny).

## VI - RECONCILIATION DIFFICILE AVEC LES ANCIETRES ET DIEU

C'est à ce niveau qu'on arrive à saisir réellement la signification profonde du proverbe suivant : Aomby nangalan-döza : maty foaña (un zébu sacrifié pour lever l'inceste : sacrifié pour rien !). Il ne s'agit pas ici d'inceste entre "parents éloignés" (havaña fankalavitry), et qui ne serait pas finalement trop grave, comme c'est le cas quand le cercueil en amböra est déjà pourri, mais plutôt d'inceste entre "proches parents" (havaña mariny) ; il s'agit ici de ce que les Betsimisaraka-Antavaratra appellent löza sirifo.

Dans le cas d'inceste grave, il faut bien sûr un rituel de mort-renaissance, symbolisé par l'intrusion des fautifs dans le ventre de l'animal (retour à l'utérus maternel) et par leur immersion dans l'eau après avoir été poursuivis par les assistants, visant ainsi à l'insertion du couple dans l'ordre socio-cosmique. Seulement, on n'est jamais entièrement assuré de l'efficacité d'un tel rituel parce que la faute est un véritable affront envers Zañahary (Dieu) et les ancêtres (razaña). Cette idée complète l'interprétation que FANONY a donné de ce proverbe dans son article sur le mariage traditionnel betsimisaraka (1). Il y a de l'ironie dans ce proverbe quand il s'agit effectivement de souligner la vanité du résultat par rapport à l'effort fourni. Mais contrairement à ce que pense FANONY, l'ironie dans ce proverbe ne vient pas tout simplement de ce qu'on veut se moquer des conjoints qui continuent (en cachette) à avoir des rapports sexuels après la dissolution de leur union par le sacrifice d'un zébu (ce qui montre déjà la vanité d'un tel sacrifice), mais ce qu'on se fait souvent des illusions en pensant qu'il suffirait d'une petite offrande (même s'il s'agit d'un zébu) pour que les "razaña (ancêtres) pardonnent aussitôt. Ce serait trop facile en tout cas, eu égard à la gravité de la faute : les razaña (ancêtres) ne sont pas des petits enfants qu'on pourrait acheter avec de la viande ! A vrai dire, ils ne veulent jamais du mal à leurs descendants car en faisant du mal à ces derniers c'est à eux-mêmes qu'ils font du mal.

Un père ne fait jamais du mal à son fils, autrement il cesserait d'être un vrai père. Tsy ny zanaka no nijôro ray, fa ny ray no nijôro zanaka (2), disent à ce sujet les Betsimisaraka-Antavaratra. Ainsi les razaña punissent ceux de leurs descendants qui agissent mal, un peu à la manière d'un père qui gronde ou qui frappe un des ses enfants qui lui désobéit ; la sanction est proportionnelle à la faute commise. Donc, il y a punition et non offense : c'est dans ce sens que les Betsimisaraka-Antavaratra interprètent également (3) les malheurs, la maladie, etc. En poussant plus loin l'analyse on voit que Zañahary (Dieu), en vertu du même principe, ne cherche pas à commettre non plus le mal envers la création ; il ne commet aucune offense envers les hommes, mais il peut les punir à cause de leurs mauvaises actions. De là cet autre proverbe malgache : Andriamanitra tsy omen-tsiñy, Zanahary tsy omen-pondro fa ny olombelona no be siasia (4).

Zañahary étant le gardien suprême de la loi, de l'ordre et des codes moraux, toute atteinte à cet ordre est une offense commise envers lui. Pour des fautes mineures il laisse aux razaña le soin de les régler. Mais pour une faute aussi grave que le lôza-sirifo, c'est lui-même qui punit. Dans ce cas, il n'est pas possible de s'y dérober. De là le proverbe : Aomby nangalan-dôza : maty foaña (5).

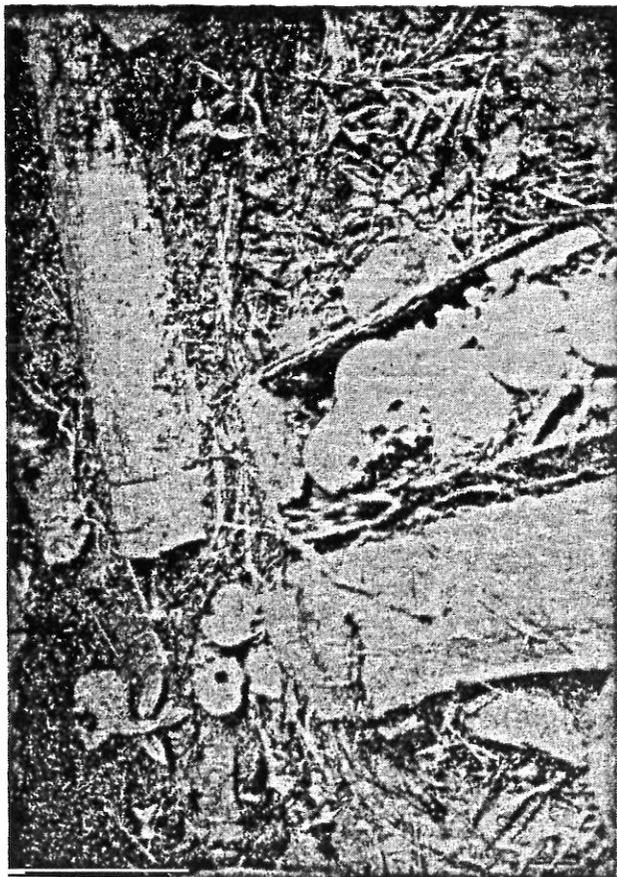
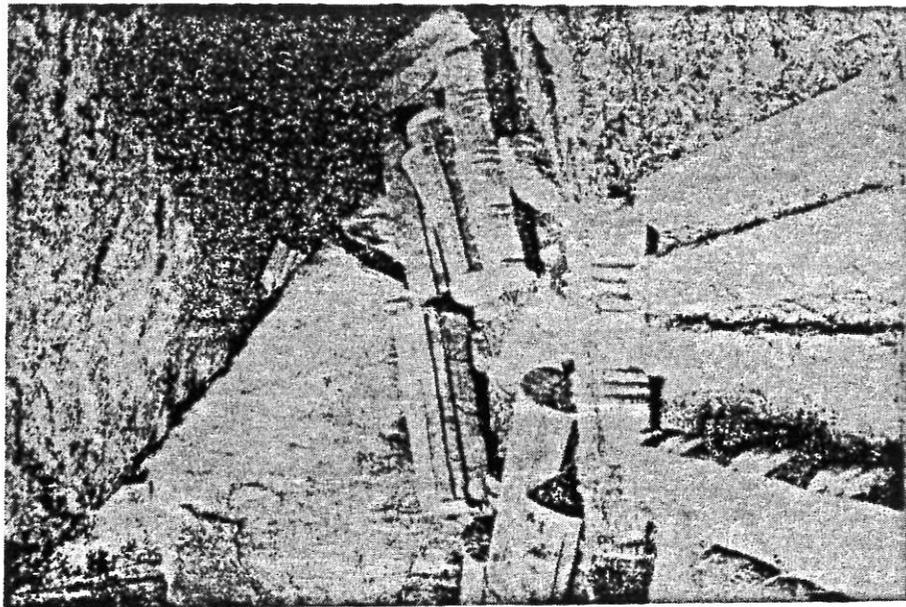
-----  
(1) FANONY Fulgence, "Mariage traditionnel en pays begsimisaraka", in Cahiers d'histoire juridique et politique, Université de Madagascar, n° XI Antananarivo 1975, pp. 67-84.

(2) "Ce n'est pas le fils qui a souhaité le père, c'est le père qui a souhaité le fils".

(3) Car les "sorcières maléfiques" (mpamosavy) sont aussi cause des malheurs.

(4) Traduction : "On ne blâme pas Dieu, on ne donne pas tort au Créateur car c'est l'homme qui n'agit pas avec droiture.

(5) Traduction : Un zébu sacrifié pour lever l'inceste : sacrifié pour rien.



amböra : Le cercueil est défait, entièrement  
igé par le temps et les ossements collectifs  
et éparpillés. (vaky saritaka) - Tombeau  
indavakondrehy près de Mananara-Nord.

Une fois décédés père et fils, frère et soeur,  
grand-père et petits-fils vont se retrouver dans  
un même cercueil, dans une même grotte, dans un  
même tombeau. cf. Tombeau d'Ambanininyiara  
dans la région de Mananara-Nord.

## LE FITAMPOHA

-----

Jacques LOMBARD

Chercheur à l'ORSTOM

Auteur du film FITAMPOHA

### Présentation générale

Le fitampoha ou cérémonie du bain des reliques royales est une institution politique de l'ancien royaume Sakalava-Menabe de la côte Ouest Malgache.

Ce royaume s'est constitué au XVIIe siècle pour disparaître à la fin du XIXe siècle, au moment de la conquête coloniale de Madagascar.

A l'occasion de cette cérémonie, le souverain, héritier de la dynastie Maroseragna, recevait l'allégeance des groupes ou clans qui constituaient le royaume. Il distribuait également les honneurs et les charges, et annoblissait certaines familles qui s'étaient particulièrement distinguées.

La tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours mais la cérémonie se déroule maintenant tous les dix ans (1938, 58, 68) et le conseil de famille des héritiers de la dynastie princière Maroseragna a décidé d'organiser en 1978 le Fitampoha et en a fixé la date en fonction du calendrier lunaire (du 7 au 16 septembre).

Toute la population est invitée et l'on peut évaluer à un millier environ le nombre de personnes qui seront présentes en permanence à cette fête.

La fête se déroulera sur un îlot de sable (Ampasy) au milieu du fleuve Tsiribihina à côté de la ville de Belo sur Tsiribihina. A cet effet, on construit sur l'îlot un village provisoire où les participants vont vivre pendant une semaine. Un certain nombre de règles précises qui correspondent

à un rituel ancien, fixent les fonctions des acteurs ainsi que les différentes séquences de la cérémonie.

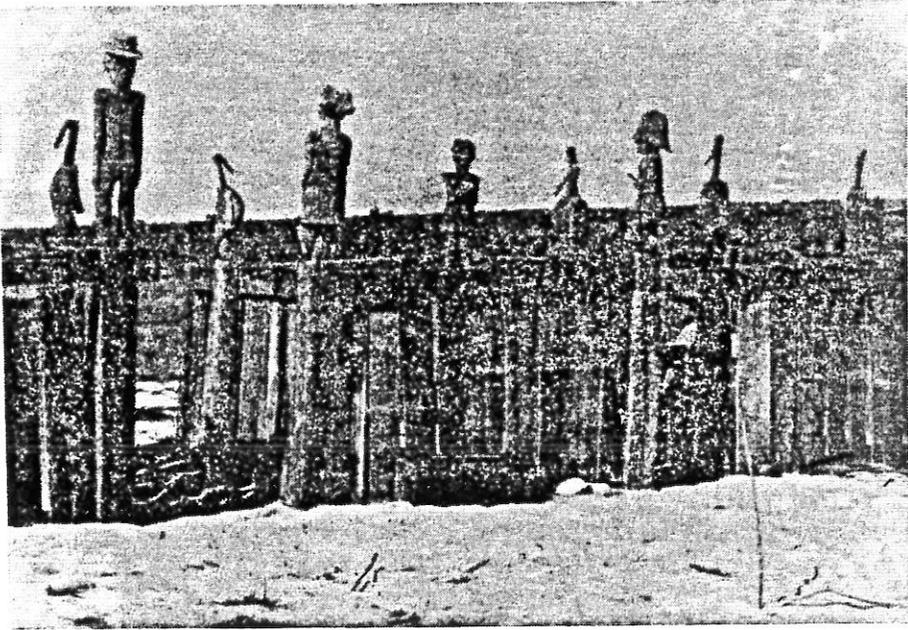
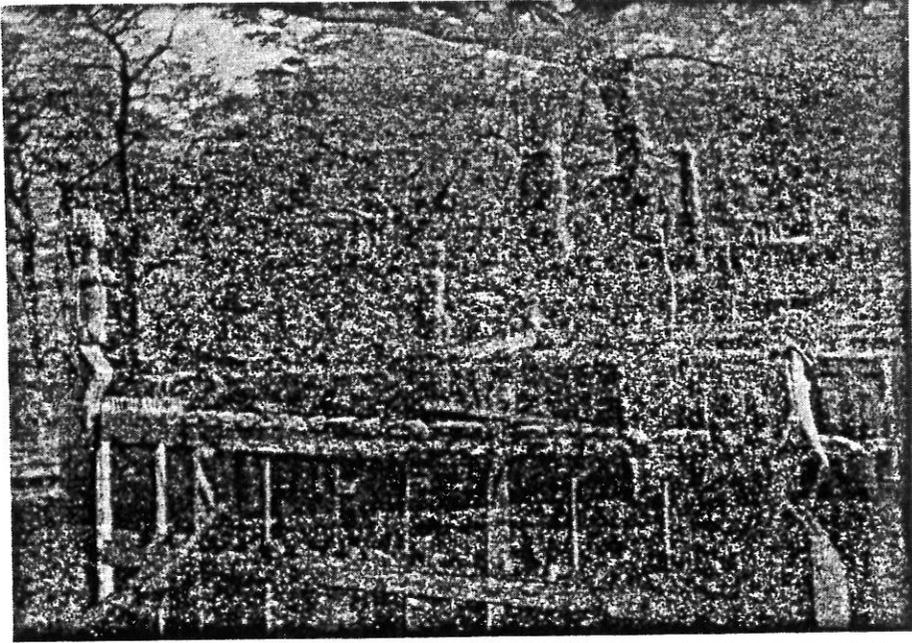
### Les séquences de la cérémonie

Le jeudi qui précède le premier jour de la cérémonie, on immole un boeuf devant le zomba - ou sanctuaire - où sont déposés les reliques royales. Le suif extrait du boeuf sacrifié servira à oindre les reliques. Le gardien du sanctuaire va alors l'ouvrir puis désignera les porteurs de reliques, qui sont au nombre de dix (généalogie des rois maroseragna depuis le XVIIe siècle) puis d'autres porteurs se partageront un certain nombre d'objets rituels (sabres, sagaies, fusils, ustensiles divers qui ont appartenu aux rois défunts).

Le vendredi, premier jour de la cérémonie, on sort les reliques du sanctuaire et chacun va prendre une place bien précise dans la procession qui mène à l'îlot d'Ampasy. Le gardien du sanctuaire ouvre la marche puis vient le porteur de sagaie ensuite les porteurs de reliques, le premier portant les reliques du premier roi de la dynastie et ainsi de suite. Enfin arrivent les porteurs de fusils puis des femmes d'origine noble qui portent différents objets rituels. La foule suit ce premier cortège qui marche en file indienne et tous s'installent dans l'îlot d'Ampasy.

L'organisation spatiale du village d'Ampasy obéit à des règles bien précises. Le village est divisé en quartiers. Un quartier est réservé à l'emplacement de la tente spéciale où l'on dépose les reliques ; un autre quartier réservé aux porteurs de reliques. Un troisième quartier est destiné aux officiants et à la famille princière enfin un dernier quartier est destiné aux invités officiels. La place qui reste est occupée par le "commun des mortels".

Chaque soir, pendant une semaine, les femmes entonnent des chants kolondoy ou antsa. Les jeunes gens se défont à la lutte morengy. Les vieillards racontent des histoires d'autrefois. Les participants en délégation et tour à tour, apportent des cadeaux au prince héritier pour manifester leur joie. Un



Tombeaux sakalava Vezo du Menabe

grand nombre de boeufs sont immolés et servent à nourrir les participants. Enfin, le lundi et le mercredi sont deux jours faly ou interdits pendant lesquels rien ne se passe.

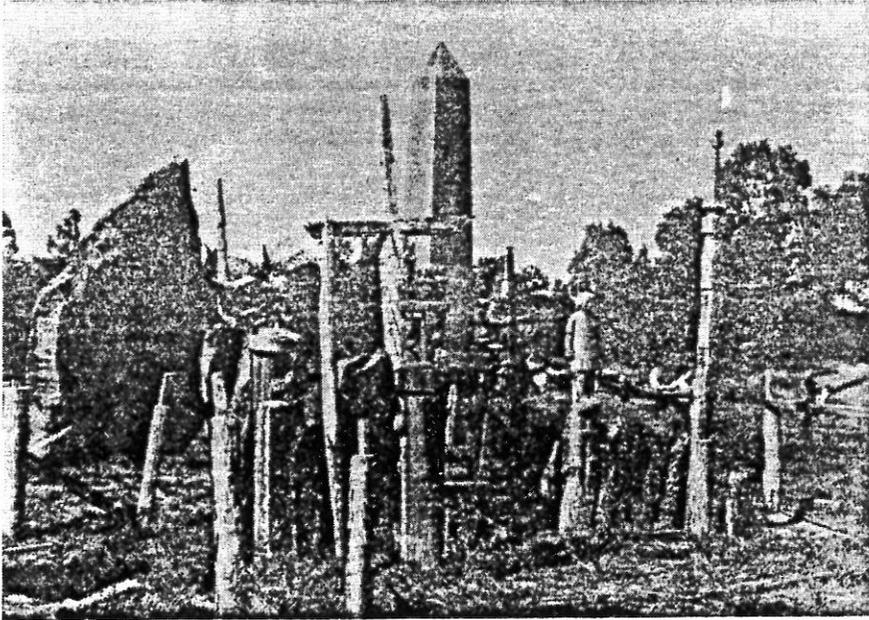
Le dernier vendredi de la semaine est le point culminant de la cérémonie, c'est le jour où l'on baigne les reliques dans le fleuve Tsiribihina. La veille, chacun s'est approvisionné en eau car, le Jour du Bain, il est interdit d'entrer en contact avec l'eau du fleuve.

En cortège, les acteurs de la cérémonie, dans le même ordre que lors de la sortie du sanctuaire, pénètrent dans le fleuve et s'arrêtent lorsque l'eau atteint la hauteur du genou. On trempe alors les reliques une par une dans l'eau puis le cortège revient sur l'îlot, les reliques sont mises à sécher sur des poteaux spécialement dressés à cet effet avant d'être enduites avec la graisse du boeuf sacrifié au moment de la sortie du sanctuaire.

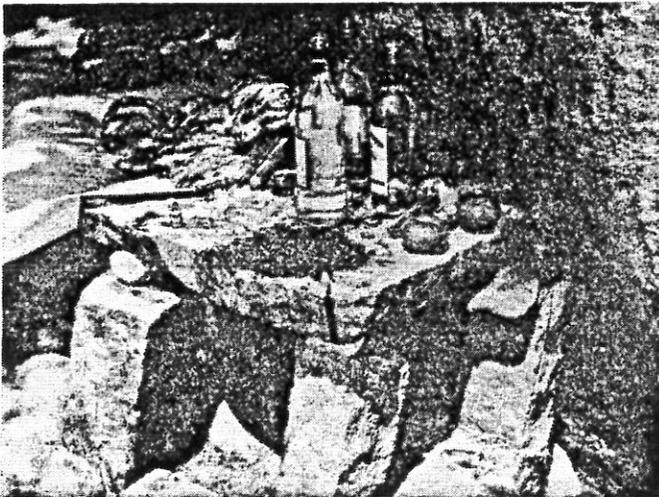
Le lendemain ou samedi, les reliques sont ramenées, toujours en cortège de l'îlot jusqu'au sanctuaire. On abandonne alors le village provisoire où un millier de personnes ont vécu pendant une semaine et la cérémonie s'achève avec le takitaky, sacrifice d'un boeuf et remerciements adressés aux invités de marque qui viennent de participer à la fête.

Les cérémonies dynastiques du Menabe et du Boeny, respectivement le Fitampoha et la Fanompoa-be, sont une représentation de la création du monde et de la naissance du royaume qui se joue sur le registre du dialogue avec les ancêtres des rois sakalava.

Au cours de la progression des rois sakalava du Sud vers le Nord, l'emplacement de la cérémonie du Fitampoha a varié avec celui du village royal et du Zomba où étaient déposées les reliques. Ces éléments forment un ensemble qui déterminait le territoire de l'expansion Maroseragna et la zone privilégiée où vivait le roi était le lieu de toutes les activités cérémonielles concernant la royauté sakalava.



Tombeau sakalava (tanosy)



Autel sacrificiel, communion avec les ancêtres  
par le truchement d'eau lustrale, de bonbons et de  
terre de tombeau mélangée au miel  
(ph. HANNEBICQUE)

Les porteurs de reliques ou mpibaby sont les descendants des communautés tompontany ou groupes claniques qui, en donnant des femmes à la dynastie naissante ont assuré son épanouissement. Le mpibaby est l'oncle maternel du roi, le vohitse manan'ila. Les mpibaby représentent les groupes claniques qui ont donné la première femme valy be au roi et ils portent la relique du roi avec lequel cette alliance a été contractée.

Pendant toute la durée de la cérémonie, les orientations cardinales sont inversées de sorte qu'on appelle le Sud - Nord -, l'Est - Ouest - et vice versa.

La tente où sont déposées les reliques des rois extraites au Zomba pour les besoins du rituel est appelée Rivotse, et elle s'oriente du Sud au Nord, les dady des rois Maroseragna sont disposés dans le même sens.

Enfin, les Kinangana ou possédées des esprits des rois défunts sazoka sont tous présentes au cours de cette cérémonie. Les femmes qui portent les ustensiles nécessaires à l'organisation du rituel sont appelées andevon-janahary (esclave de Dieu).

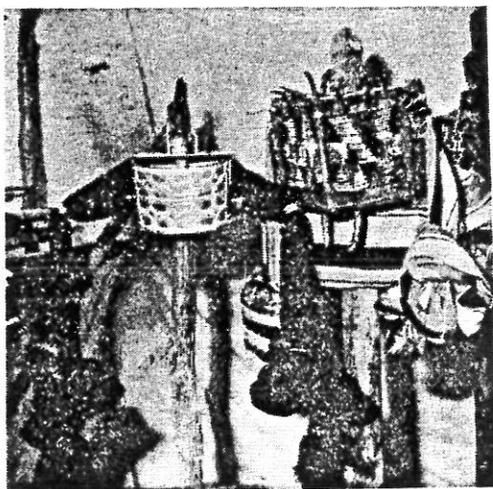
La cérémonie du Fitampoha correspond à une inversion symétrique du monde des vivants et du monde des ancêtres traduite dans les termes de la "Création du monde".

En revivant l'origine du monde depuis sa création, le rituel de la cérémonie redonne vie aux catégories constitutives du monde des ancêtres pour les dérouler selon la logique de la représentation de leurs relations avec les "vivants".

C'est le sens de l'inversion des orientations cardinales. Les humains qui sont sur la terre à l'Ouest jouent l'histoire de la "création du monde" par Dieu qui est dans le ciel à l'Est et les humains qui composent le royaume du Nord jouent l'histoire de sa constitution au Sud.



Bains des reliques royales à Belo (côte ouest)  
(Fitampoha) (ph. HANNEBICQUE)



Dady , boîte à reliques royales (Belo, côte ouest)  
(ph. HANNEBICQUE)

En revivant symboliquement l'histoire du monde depuis le début, la constitution du monde des ancêtres, du Ciel et de la Terre, on joue l'histoire du royaume depuis ses origines.

Le bain des reliques dans l'eau d'une rivière symbolise tous les éléments qui ont présidé à la création du royaume, la délégation par Dieu du pouvoir au souverain qui s'exprime par la chaîne des dady et qui constitue définitivement l'opposition entre la terre et le ciel, les conditions de formation de la dynastie au travers des échanges matrimoniaux avec les communautés tompontany exprimées symboliquement par le rapport des dady avec l'eau, des rois avec les femmes tompon-tany.

Les sakalava du Menabe exprimaient, à travers les cérémonies du Fitampoaha, leur représentation de l'histoire de la société sakalava. Cette institution est une "mise en scène" symbolique, par le dialogue avec les ancêtres de la dynastie, des anciennes hiérarchies constitutives de la royauté sakalava.

SUR LES TRACES DES ANCETRES DANS LES VILLAGES  
DESERTES EN IMERINA ANCIEN

Chantal RADIMILAHY et  
Andrianaivoarivony RAFOLO

L'Imerina, situé sur les Hautes Terres Centrales de Madagascar ne présente qu'une des facettes de la civilisation malgache. Madagascar, c'est aussi cette grande île africaine qui a beaucoup attiré la curiosité des chercheurs frappés par l'importance des liens entretenus par les vivants avec les morts, les ancêtres.

Sur les Hautes Terres, ne remarque-t-on pas toujours la beauté de ces monuments grandioses que sont les tombeaux ? D'ailleurs, ces derniers sont toujours construits en dur et démontrent une certaine magnificence par rapport aux demeures des vivants plutôt miséreuses.

Nous n'allons pas ici faire une étude descriptive des tombeaux sur les Hautes Terres - étude qui a d'ailleurs été déjà effectuée - mais essayer de comprendre comment on conçoit la notion d' "ancêtres" et aussi expliquer l'organisation spatiale des sites anciens, autrefois donc habités par les ancêtres.

La tradition connaît une réelle importance et tout est régi en fonction du respect des valeurs ancestrales.

Une définition du terme "ancêtre" s'impose, croyons-nous. Quels sont les "ancêtres", comment les malgaches conçoivent-ils ce concept d'ancêtres ?

Il va de soi que la notion comprend tous ceux qui ont disparu (razana efa maty) aussi bien les ancêtres directs que les autres.



Pierre levée (Hautes Terres)(Ph·HANNEBICQUE)



A l'occasion d'un Famadihana (retournement des morts) les restes des corps sont veillés sur les genoux de leurs parents assistés de leurs enfants.  
(ph·HANNEBICQUE)

La patrie ne se désigne-t-elle pas par le terme de tanindrazana (litt : la terre des ancêtres) ? A l'origine, le terme désigne la région d'origine où ont habité les ancêtres, le lopin de terre laissé en héritage par les ancêtres. En fin de compte, tout le patrimoine ancestral fait l'objet d'un respect particulier, sinon d'un culte aussi bien les vestiges matériels que les valeurs culturelles (ex. : le fiHAVANANA qui comprend la parenté, l'amitié, le respect l'un de l'autre). En Imerina, la région d'origine (tanindrazana) est particulièrement estimée et les malgaches par quelque moyen que ce soit, veulent revenir et être enterrés dans le tombeau familial (fasandrazana) afin que leurs ossements ne soient perdus ou éparpillés n'importe où (very faty). Un des aspects du famadihana (retournement des morts) doit se comprendre dans ce sens. De même, l'expression "Velona iray trano, maty iray fasana" (litt : "vivants, on habitera une même maison ; morts, on sera enterré dans un même tombeau") recèle la même notion. Ceci nous amène à parler de l'importance donnée à la possession d'une nombreuse descendance. Les enfants, en effet, sont là pour perpétuer le souvenir des ancêtres. Quelqu'un ne pouvant avoir d'enfants est considéré comme étant le plus malheureux. Aussi, il n'est pas rare de voir dans les proverbes ou dans les bénédictions ou tout simplement dans la vie quotidienne, des allusions à une descendance prolifique.

"Hanambadian - Kiterahana" dit-on, "si on se marie, c'est pour avoir des enfants". Et pour un couple de nouveaux mariés, on leur souhaite d'avoir le nombre idéal pour les enfants (sept garçons et sept filles) : "Miteraha fito lahy, fito vavy".

Ce sont les mêmes enfants qui sont tenus de valoriser la région d'origine (mamelo maso ny tanindrazana, litt : ouvrir les yeux de la patrie, en un mot, mettre en valeur la patrie).

Les razana (ancêtres) sont déifiés, alignés au même rang que le Créateur et dans les prières comme dans les souhaits, les deux notions sont constamment citées, mises en parallèle (ex : ho tahian' Andriamanitra sy ny razana, c'est-à-dire : Que vous soyez béni par Dieu et les ancêtres).

Dieu et les ancêtres sont les moteurs de la réussite de tout ce qui se passe chez les vivants. Une maison ou un tombeau en construction ne pouvant être achevés n'ont pas tenu compte non seulement du vintana (chance, étoile) mais aussi des ancêtres. Une année agricole est mauvaise car les fady (interdits) des ancêtres n'ont pas été respectés. De même, les calamités naturelles s'expliquent par la non-observation de ces fady.

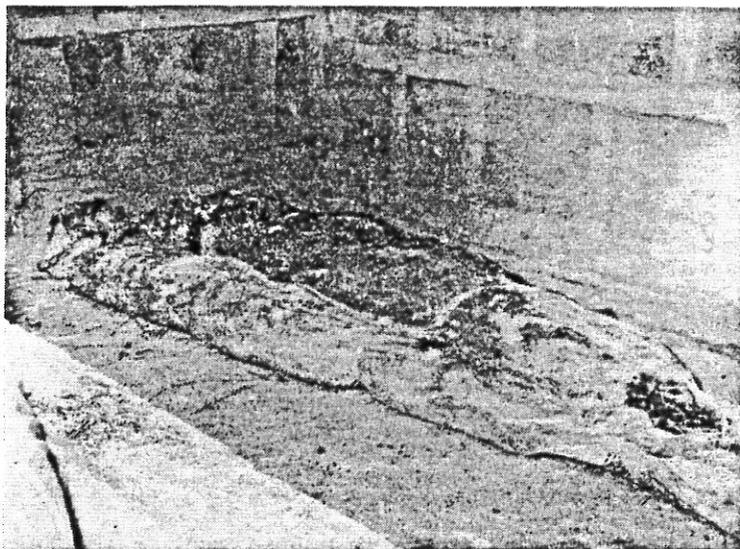
Les razana peuvent intervenir en rêve ou par l'intermédiaire de médiums et ils demandent réparation en exigeant qui des sacrifices (zébus, coqs, alcool, etc.) qui de nouveaux linceuls.

Aussi, les cérémonies de demande de bénédiction aux ancêtres (serona, jaka, joro) ont-elles pour fonction de pallier les divers inconvénients de la vie quotidienne.

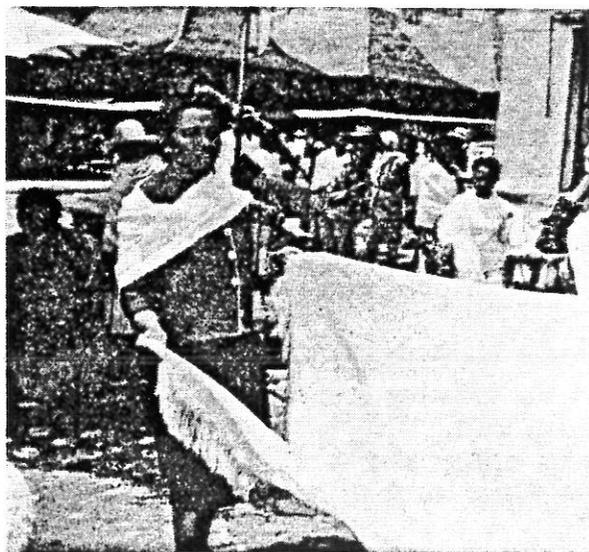
Il n'est pas rare de voir aujourd'hui nombre de malgaches, bien que christianisés, n'hésitant pas à contacter des devins (mpisikidy), des guérisseurs (mpanasitrana) ou des astrologues (mpanandro) pour guérir des maladies ou tout simplement pour s'attirer d'heureuses auspices à tout ce qui est projeté (voyage construction de maisons, etc.) Rappelons que ces devins, guérisseurs et astrologues ont reçu leur science des ancêtres et ils entretiennent aussi des relations continues avec ces derniers.

Les ancêtres sont nécessairement perçus comme des bienfaiteurs. Ils ne peuvent qu'exercer des influences bénéfiques si on les satisfait par des sacrifices par des dons et offrandes. On peut même dire qu'il y a comme un refus inconscient du fait que les ancêtres peuvent ne pas bénir. Cette expression proverbiale le démontre clairement : "Raha razana tsy hitahy, mifohaza hiady vomanga : c'est-à-dire "si ce sont des ancêtres ne pouvant donner leurs bénédictions, qu'ils réssuscitent pour déterrer les patates douces".

Lors des cérémonies et demande de bénédiction aux ancêtres, le choix des jours et des lieux est primordial. Toutefois, le fait le plus frappant est



Ouverture d'un tombeau à l'occasion d'un Famadihana  
(ph. HANNEBICQUE)



Achat du linceul en soie naturelle (marché du Zoma,  
Tananarive) (ph. HANNEBICQUE)

le respect des directions précises dans leur déroulement.

Vincent Belrose (1) a écrit avec raison : "L'étude de l'organisation et de la symbolique de l'espace revêt à Madagascar une importance toute particulière, dans la mesure où l'homme en cette partie du monde conçoit son existence dans l'univers, organise ses rapports sociaux et politiques en fonction de la position qu'il occupe dans l'espace terrestre".

Sur les Hautes Terres, la vie de l'homme s'organise toujours par rapport à l'espace.

Ainsi, dans les sites anciens, les conditions géographiques et topographiques occupent une place déterminante mais curieusement, on remarque toujours comme une conciliation, une adaptation avec la cosmologie qui est alors beaucoup plus mise en valeur.

Cette conception du monde inhibe tellement le mode de culture que tout se désigne par rapport au soleil, aux points cardinaux. On ne verra un malgache vous indiquer les directions qu'en fonction des orientations cardinales et non par rapport au système binaire gauche - droite (ex : lalana mianavaratra la route qui va vers le nord ; vato eo andrefan-tanana : la pierre se situant à l'ouest du village, etc) Le système binaire perturbe et reste un langage incompréhensible, du moins pour les malgaches non habitués à ce doublet.

Les humains se désignent aussi en fonction de l'orientation cardinale (ny miankandrefam - baravarana : ceux qui ont leur porte à l'ouest) car les maisons ont toujours les ouvertures principales du côté ouest.

Les valeurs octroyées à chaque direction peuvent alors se présenter comme suit :

-----  
(1) Vincent Belrose-Huyghes in Françoise Raison - Jourde-1983 - Les souverains de Madagascar , Paris, Karthala ( p. 131).

- le nord constitue la direction auspiciouse par excellence. Les parents, toutes les personnes dignes de respect, et par extension les ancêtres, ont leur place tout indiquée au nord.

-l'est est la direction d'où se lèvent le soleil et la lune. C'est le coin des princes et aussi des ancêtres. Symboliquement, l'est est la direction du sacré. Aussi il est impensable et nullement recommandé de dormir la tête à l'ouest en donnant des coups de pied aux "soleil et lune". Remarquons que les parents (ray aman-dreny) - les ancêtres - sont assimilés à ces deux astres (masoandro amam-bolana).

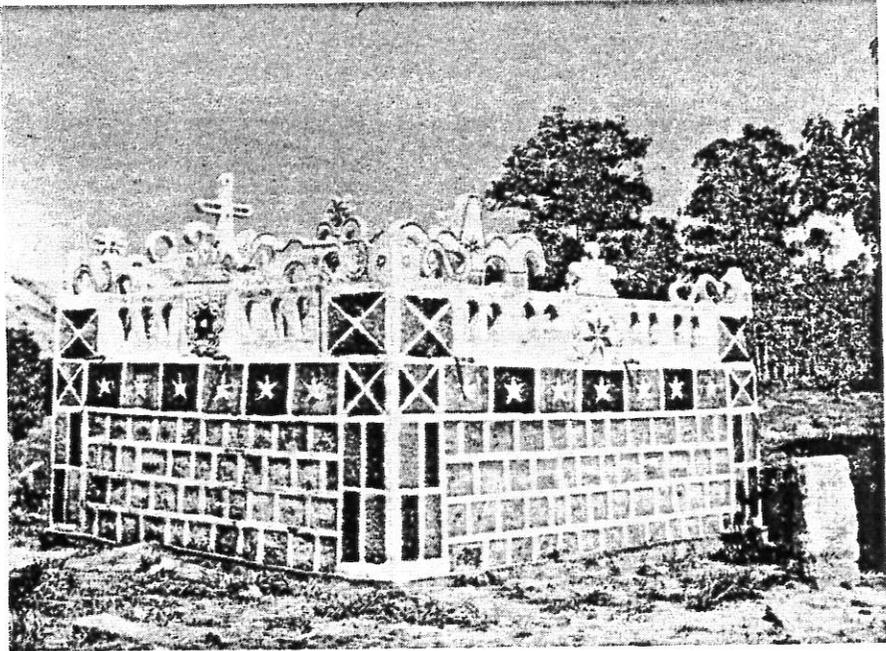
Par ailleurs, seuls les sorciers (mpamosavy) ou les personnes qui ont des destins noirs dorment la tête au sud, endroit réservé aux volailles, aux esclaves. Les choses et les êtres auxquels on veut accorder peu d'importance sont relégués dans ce coin sud, qui constitue symboliquement la direction de la soumission.

Une personne qui veut marquer sa déférence pénétrera ainsi par le sud, soit dans le village, soit dans une maison.

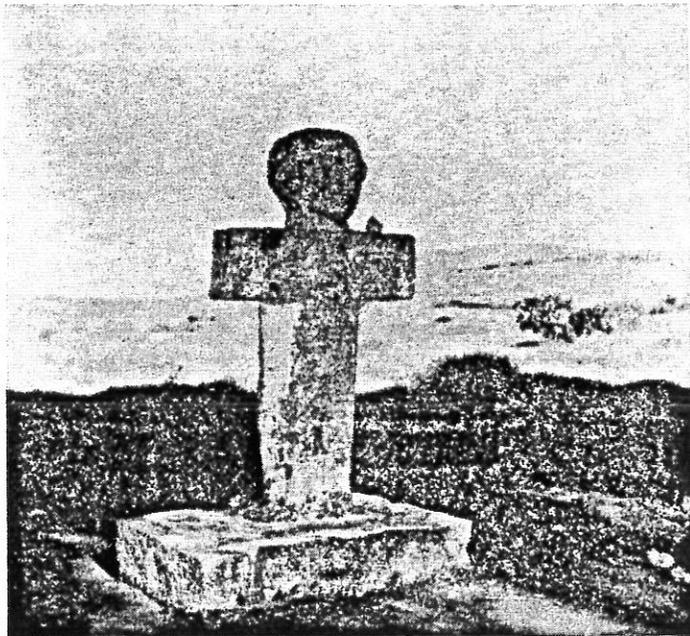
- le nord-est (an-joro finarazana) à l'intersection du nord et de l'est, est le coin du pouvoir ainsi que des ancêtres. Tout naturellement, c'est le lieu où se conserve tout objet ayant trait aux ancêtres.

- enfin l'ouest est la direction du profane. C'est à l'ouest que le soleil se couche et ainsi, c'est le domaine de l'inconnu, de la nature inquiétante.

Sur les sites anciens, il est alors normal de constater un alignement nord-sud des maisons car il n'y a que cet axe finalement qui permet l'extension du village, l'est étant sacré et l'ouest profane. Ainsi, une autre expression généralement utilisée pour deux maisons voisines traduit cette conception fondée sur la cosmologie : "Trano-atsimo sy avaratra, izay tsy mahalena - kialofana, c'est-à-dire : deux maisons voisines, l'une au nord, la seconde au sud, là où il ne risque pas de suinter, on vient s'abri-



Tombe betsileo (Hautes Terres) (ph. HANNEBICQUE)



Représentation humaine en pierre, honorée par les passants qui déposent un caillou sur ses bras. (ph. HANNEBICQUE)

Les maisons traditionnelles malgaches en végétal et avec un toit de chaume ont parfois connu des inconvénients. Car au moment des pluies, et comme il n'y a qu'une seule pièce, le toit endommagé ne permet guère le confort.

Compte tenu toujours du respect de la cosmogonie l'emplacement des différentes activités suit les directions qui leur sont assignées suivant leur valeur.

L'exemple le plus frappant que nous avons observé est celui de la métallurgie du fer. En général, sa place semble être le sud-ouest. Jusqu'à maintenant, dans les sites anciens, nous n'avons constaté aucun lieu de forge à l'est ou au nord. Il semble que le travail du fer relève du mystère et de l'inconnu dans sa maîtrise d'où sa localisation au sud-ouest. Par ailleurs, les parcs de zébus se situent en principe dans la partie méridionale du site. Toutefois, des exceptions ont été relevées. Des parcs de zébus (fahitr'omby) se localisent au nord. Seraient-ce des enclos destinés aux zébus de sacrifices pour les cérémonies traditionnelles ? Les recherches postérieures nous donneront la réponse.

Toujours dans les sites de villages anciens en Imerina, une question peut se poser sur cette organisation spatiale en fonction des directions cardinales. Nous avons parlé précédemment du nord, du sud de l'est et de l'ouest. Le centre semble avoir été oublié. N'oublions pas que ces directions ne peuvent se localiser qu'en fonction d'un point central qu'est le Kianja où est érigée une pierre (vatolahy). Cette dernière marque en effet la place centrale et elle y a été plantée par le fondateur du village en signe de possession d'un certain espace qui sera par la suite délimité soit par un fossé (hadivory), soit par des murailles (tamboho) soit par des haies ou encore des pieux, etc.

Enfin, un dernier concept sur la conception de l'espace vue à travers les sites anciens de l'Imerina doit être soulevé ici : l'altitude. La plupart des sites recensés jusqu'ici sont en position élevée, sinon sommitale. Il semble que ceux qui y ont habité veulent symboliquement démontrer leur puissance,

leur pouvoir de domination sur tout ce qui se trouve en position basse. Nous ne développerons pas ici une autre condition qui a conduit au choix de ces sites élevés : la sécurité ou l'entravement d'attaques éventuelles rendues plus difficiles pour les adversaires. C'est une hypothèse qui a été maintes fois soulevée. Nous nous contenterons seulement de relever le fait que les habitants ou plutôt les fondateurs de ces sites d'habitat, par cette ascension verticale, ont symboliquement dominé les autres villages en position beaucoup plus basse. On peut même dire qu'il y a une certaine assimilation au soleil, au ciel. Plus tard les expressions de "ambaniandro, ambanilanitra" (2) sont même apparues pour désigner la population (ceci au temps des souverains).

Et avant de faire une présentation des habitations des ancêtres ainsi que de leurs tombeaux dans les sites (devenus des tanindrazana : terres des ancêtres), relevons un dernier point. La présence constante des ancêtres se constate et au niveau des vestiges matériels et au niveau du mode de pensée. Ceci se décèle pour la toponymie. Chaque site a son propre nom découlant du milieu géographique, de la végétation, etc. Pour les descendants toutefois, il est plus courant de le désigner par le nom du fondateur qui y est maintenant enterré. Même, dans le cas de royaumes ou de fiefs, toute la région soumise se mentionne par le nom du Prince de cette région, à plus forte raison quand ce dernier fait l'objet d'un culte.

Habitations et tombeaux sont les témoins de la vie passée des ancêtres dans les villages aujourd'hui désertés. Ceux-ci, rappelons-le, sont situés pour la plupart en position sommitale ou en croupe (3). Les recherches actuellement entreprises ont cependant révélé qu'on peut en voir aussi dans les bas-fonds et même sur des îlots au milieu des rizières.

---

(2) ambaniandro : litt. sous le jour, sous le soleil.  
ambanilanitra : litt. sous le ciel

(3) A. Mille - 1970

L'instauration progressive d'un climat de sécurité, à partir de la première décennie du XIXe siècle en Imerina, a contribué à favoriser un phénomène de descente d'habitat, lui-même lié aussi parfois à des problèmes d'approvisionnement en eau potable. Et les villages perchés ont été peu à peu désertés par les vivants. Mais les morts, devenus ancêtres, y demeurent pour toujours. En Imerina ancien, en effet, l'on avait coutume de faire prendre par les tombeaux la place des habitations, au fil des générations.(4)

La mort ne faisait pas peur (5) et vivants et défunts cohabitaient ensemble dans le même espace mais sur des dimensions différentes.

L'étude de l'habitat ancien a été pendant longtemps négligée par les archéologues et les renseignements dont on dispose sont encore lacuneux sur ce sujet. Cette situation vient d'abord du fait que les habitations anciennes étaient construites en matériaux périssables dont il ne reste rien sinon l'emplacement des maisons (6), ensuite du fait qu'aucune fouille n'a encore pu dégager intégralement les amas de terre qui ont recouvert les anciens villages désertés de l'Imerina. Pour le moment donc, notre connaissance de l'habitat ancien doit se contenter des informations collectées çà et là à travers les reconnaissances et les quelques chantiers archéologiques ouverts jusqu'ici en Imerina.

Dans la majorité des cas, mais pas toujours, avons-nous dit plus haut, les anciens avaient coutume d'établir l'espace d'habitat à un point sommital qui deviendra par la suite le centre du village. Ce point sommital n'étant pas toujours

---

(4) Ibidem, p. 244

(5) Il y a justement un proverbe malgache qui stipule que "seuls ceux qui acceptent de mourir pourront se draper de linceul : Izay misahy maty ihany no mifono lambamena".

(6) L'habitat, confirmé par les résultats de la récente thèse de David RASAMUEL (l'Ancien Fanongoa-vana, Paris 1984) était construite tout en végétal sauf le soubassement qui était en pierres.

propice à la construction, force leur était d'édifier de toutes pièces des systèmes de terrasses permettant d'utiliser et de multiplier la surface des pertes naturelles (7). Ce qui fait que les habitations étaient disposées en étagement sur les pentes latérales. Comme il fallait aussi se prémunir au maximum des vents froids du Sud-Est (8), l'emplacement des habitats se trouvait sur les pentes sous le vent qu'ailleurs (9). C'est un autre fait explicatif de l'orientation nord-sud de la maison traditionnelle malgache qui n'a aucune ouverture sur la façade exposée au vent (10).

Fait social par excellence, l'habitation, par la place qu'elle occupe dans l'agencement vertical de l'espace, traduit aussi l'ascendance sociale de son propriétaire : sur le point le plus élevé de l'espace d'habitat appelé Rova, se tenait l'habitation du prince, du chef ou du fondateur du village car l'élévation dans l'espace était fonction de la hiérarchie. De même, l'occupation des quartiers aussi était faite en fonction de l'appartenance à tel ou tel groupe de la société : on a coutume, par exemple, de réserver le quartier sud aux dominés, en l'occurrence les serviteurs et/ou les vaincus.

Les habitations s'agencent en principe autour du Rova ou du Kianja, place centrale où se tiennent les réunions. Elles sont alignées à la façon d'un lotissement dans un axe nord-sud. Dans la majorité des sites, elles sont révélées par des alignements de pierre à demi-enfouies ou à faible profondeur (11) dessinant des rectangles de 4 m sur 5 environ. Remarquons que jusqu'à présent, on n'a encore retrouvé des maisons circulaires. Il semble que les maisons malgaches aient toujours été rectangulaires.

---

(7) Rafolo A. - 1984

(8) Les alizés soufflant pendant toute l'année.

(9) D. RASAMUEL - 1979

(10) R. DECARY - 1958

(11) C'était le cas à Fanongoavana, fouillé en 1982 et 1983 sous la direction de D. RASAMUEL.

A l'emplacement de la porte, au nord-ouest, l'on voit une interruption de l'alignement de pierres et à l'intérieur de l'habitation, à pièce unique, se tenaient un foyer et parfois un silo à grains. Le confort était absent mais les ancêtres pouvaient se contenter de peu.

Leurs tombeaux aussi étaient tout simples au début, puis ils ont été édifiés avec beaucoup plus d'attention, car ce seront l'ultime demeure. N'a-t-on pas construit sur les tombeaux des princes et de certains nobles de petites maisons qualifiées de "froides" (manara) par opposition à celles des vivants qui sont "chaudes" grâce au foyer ?

Toujours est-il que les matériaux réservés aux deux types de construction, l'habitat et le tombeau, différent du tout au tout jusqu'au jour où en 1869, Ranavalona II leva l'interdiction d'édifier en dur - en pierres et en terre - l'habitation (12). Cette mesure, semble-t-il, a été prise à la suite de divers facteurs tant endogènes qu'exogènes. Tananarive, la capitale, ville construite en bois, souffrait toujours en cas d'incendie généralisé et il devenait de plus en plus difficile de se procurer les troncs d'arbre nécessaires à la construction car la forêt naturelle, faute de repousse, reculait inexorablement toujours plus à l'est ; d'un autre côté, il y avait aussi l'influence de l'extérieur.

Le matériau par excellence des tombeaux était donc la pierre mais on rencontre aussi la terre battue.

L'examen des tombeaux montre qu'il y a une évolution dans leur architecture : les tombeaux les plus primitifs semblent être ceux qui sont individuels sans construction apparente, avec des simples amas de pierres. Viennent ensuite, les tombeaux à deux compartiments parallèles, de forme carrée et en pierre sèches, souvent perchés sur des rochers. Mais lorsqu'il y a "réédition" (13), c'est-à-dire

---

(12) Les anciens avaient toujours associé le bois, matière organique aux vivants, tandis que la Pierre, matière inerte, était réservée aux défunts, rigides et froids comme elle, et sur laquelle le temps avait très peu de prise.

adjonction d'un ou deux compartiments supplémentaires à ceux d'un tombeau déjà en service, ils cessent d'être carrés et deviennent rectangulaires, présentant plusieurs bouches d'entrée. Cette adjonction de compartiments est, nous semble-t-il, une évolution vers le tombeau clanique qui est construit en pierres sèches avec des grandes dalles de parement sur les façades. Ce dernier type est suivi de près par les grands tombeaux claniques toujours en pierres sèches mais avec un ou plusieurs degrés. Au début, les blocs de pierres non travaillées étaient disposés librement pour servir de parement aux façades des étages de terre. Puis les pierres ont été taillées et équarries plus ou moins géométriquement, annonçant le XIXe siècle, dans la deuxième moitié duquel le style labordien (14) va s'imposer.

Dans les très vieux sites ayant joué un rôle important comme Ambohimanga (15) et les anciennes capitales politiques comme Imerimanjaka (16), on rencontre des tombeaux dits fitomiandalana qui sont un groupe de sept tombeaux alignés en batterie dans un axe nord-sud. Ils ont probablement une signification qui reste pour le moment inconnue. Peut-être serions-nous un peu plus avancés lorsqu'on dénombrera suffisamment de sites qui comportent de tels ensembles. Objet de pèlerinage et de culte avant la colonisation, et constituant aux yeux des autorités françaises une source possible de fanatisme, le fitomiandalana d'Ambohimanga a été transféré à Tananarive, dans l'enceinte du Rova.

Ultimes demeures des ancêtres, ces tombeaux font savoir aussi le statut social de leurs propriétaires en considérant qu'ils sont édifiés à l'intérieur ou à l'extérieur de l'enceinte du village (17) selon les Tantara ny Andriana (Histoire des Rois de l'Imerina) du Père Callet en effet, c'est Andriamanelo,

---

(13) Terme de H.T. Wright (communication personnelle)

(14) Style dû au Gascon Jean Laborde qui a vécu à Madagascar sous les règnes de Ranavalona I et II. Ce style se caractérise par le façonnage d'une corniche sur le pourtour du tombeau.

(15) Situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Tananarive.

(16) Situé à une dizaine de kilomètres au sud-est de Tananarive.

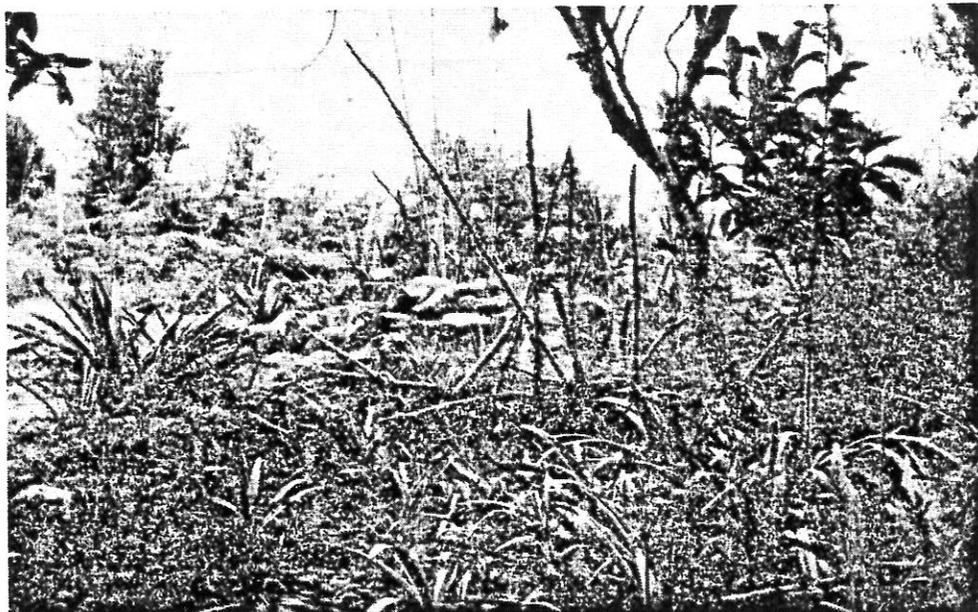
roi d'Alasora, qui aurait fixé l'emplacement des tombeaux d'après le statut social des propriétaires. A l'intérieur des fossés du village, devaient être enterrés les princes et les nobles, tandis que tous les autres devaient l'être à l'extérieur, ce qui signifie que tout tombeau à l'intérieur d'une enceinte de fossés appartient à des non-nobles. Fait exact dans les temps anciens, cette distinction tend maintenant à disparaître car on édifie de nos jours les tombeaux sans tenir compte de cette disparité.

Par ailleurs, à proximité de certains tombeaux s'élèvent parfois des stèles de pierres appelées vatolahy (18). Elles représentent quelqu'un de disparu et qui n'a pu être enseveli dans son tombeau ancestral. Dans certaines régions, par exemple, au Vonizongo, dans le nord-ouest de l'Imerina, il est d'usage d'élever de chaque côté d'un vatolahy, un autre de taille réduite pour représenter la descendance du disparu même si ses enfants sont encore en vie. N'oublions pas en effet que le vatolahy colporte dans son sens et dans sa forme la sexualité masculine son apparence phallique. De même, il y a aussi des "Rochers-femelles" appelés "Ambatobevohoka" (litt. à la pierre, au rocher, au gros ventre, à la pierre enceinte) qui entretiennent le mythe de la fécondité chez les femmes qui ont peur d'être stériles. Ce dernier point entre toujours en rapport avec cette volonté d'avoir une nombreuse descendance qui doit perpétuer le souvenir des ancêtres, des morts comme nous l'avons déjà dit auparavant.

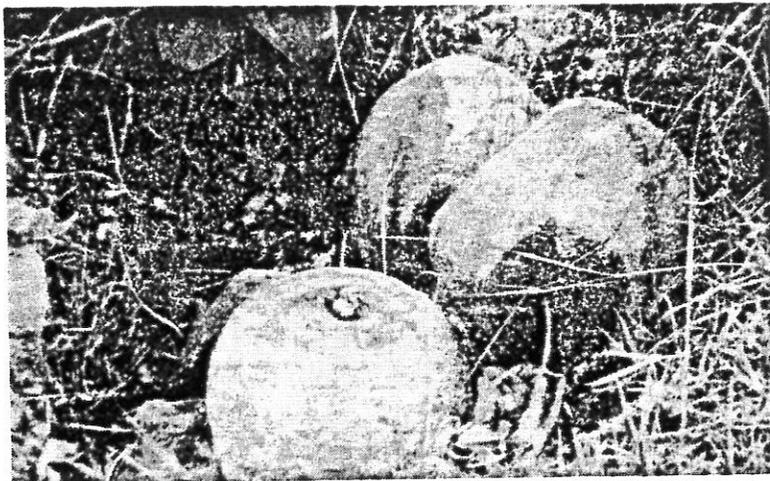
---

(17) Susan Kus et Henry T. Wright - 1977

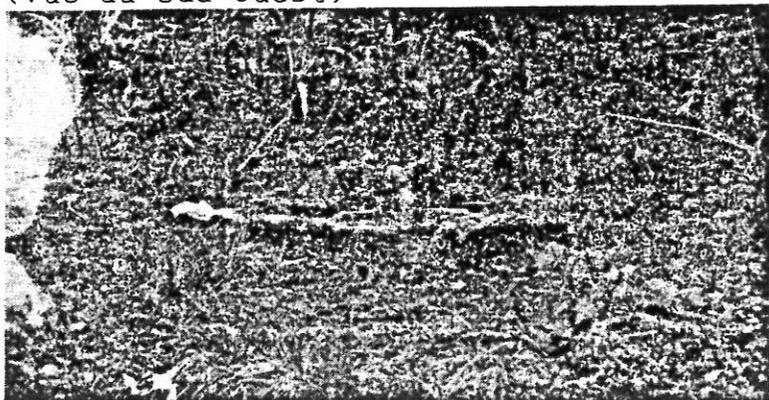
(18) Vatolahy, litt : "pierre mâle"



A Atsampia, tombeau d'Andrianefitany sur la surface sommitale du site. Ce tombeau constitue actuellement un lieu de culte. Remarquer les tiges en bambous (parfois portant un drapeau ou des tissus blancs) plantées sur le tombeau. Ce site d'Andrianefitany est le point de départ de toute cérémonie traditionnelle effectuée par ses descendants. (vue du sud-ouest)



A Atsampia, tombeau d'Andrianefitany sur la surface sommitale du site. Ce tombeau constitue actuellement un lieu de culte. Remarquer les tiges en bambous (parfois portant un drapeau ou des tissus blancs) plantées sur le tombeau. Ce site d'Andrianefitany est le point de départ de toute cérémonie traditionnelle effectuée par ses descendants. (vue du sud-ouest)



A Atsampia (région de Manjakandriana Sud-Est de Tananarive) : pierres rondes provenant d'Irango, le lieu d'origine d'Andrianafitany, prince ayant régné sur le territoire d'Imerikanjaka. Ces pierres se localisent près de la source. Remarquer les offrandes (bonbons) sur la pierre au premier plan.

BIBLIOGRAPHIE

- Vincent BELROSE-HUYGUES - 1983 - Structure et symbolique de l'espace royal en Imerina in Les souverains de Madagascar, études réunies et présentées par Françoise Raison-Jourde (pp. 125-151), Editions Karthala, Paris
- Raymond DECARY - 1958 - Contribution à l'étude de l'habitation à Madagascar, Imprimerie Marrimpouey Jeune.
- Adrien MILLE - 1970 - Contribution à l'étude des villages fortifiés de l'Imerina ancien, Tananarive, Musée d'art et d'archéologie de l'Université de Madagascar, Série Travaux et Documents II
- RAFOLO Andrianaivoarivony - 1984 - l'organisation de l'ancien espace d'habitat dans le Vonizongo méridional d'après les sources archéologiques, 10p. , Communication au Séminaire d'Histoire - Ilafy - Antananarivo Centre d'art et d'archéologie.
- David RASAMUEL - 1984 - L'ancien Fanongoavana - Thèse pour le Doctorat du 3e cycle présentée à l'Université de Paris I - Paris.

DE QUELQUES CROYANCES MALAGASY  
-----

RAMILISONINA

Musée d'Art et d'Archéologie

TANANARIVE

I- LES EXPRESSIONS

- a. Les croyances à travers les expressions courantes :

Les paroles exprimées sont entendues par les hommes, les murmures du coeur sont entendus par Dieu, les propos des hommes sont Alakaosy (c'est-à-dire importants), la voix du peuple équivaut aux paroles de Dieu

Ne vous fiez pas aux vallées désertes car Dieu veille.

Qui ose tromper un simple d'esprit ne craint pas le "tody" (torts).

Ne méprisez pas le petit peuple afin de vous distinguer devant les grands personnages

- b. Les expressions à travers les "kabary" (discours) adressés aux enfants et au public, aux grands frères, aux femmes, aux grands parents, aux ancêtres et aux créateurs et aux esprits de génie.

"On appelle les enfants, des petits qui deviendront grands, que l'on salue, à qui on demande la permission et que l'on remercie car si la rivière coule en cascade, c'est dû au rocher, si le poulet est gros, c'est dû à son plumage, et si on a les honneurs c'est qu'on est de bonne famille. Mieux vaut être haï par le souverain plutôt que par le peuple. Si le bois est approprié à la confection d'une pirogue, c'est le sol où il poussait qui en est responsable.

Ainsi, voilà les aînés qui représentent les pères et les cadets qui ont de la capacité : qu'on leur confie un travail ou qu'on leur porte assistance, ils satisfont toujours.

Les femmes, qui sont les sources, qui seules ont tout supporté, les ventres qui ont enveloppé, qui ont porté pendant dix mois, qui ont dépensé cent piastres, qui ont perdu mille écus (qui ont dépensé des fortunes).

Les parents (pères et mères) qui ont les cheveux blanchis par les bonnes actions, qui ont les cheveux longs car il y a longtemps qu'on les a coupés, à qui on rend les honneurs, qu'on supporte sur la tête comme un soleil d'été.

Vous êtes des ancêtres vivants, propriétaires des bénédictions, car les bénédictions sont précieuses mais les torts portent malheur.

Vous, les ancêtres, du côté paternel, du côté maternel, qui êtes déjà morts et qui deviendrez des dieux et des objets sacrés.

Nous vous appelons pour nous assister, nous vous appelons pour bénir ce que nous entreprenons et pour que ce ne soit pas nuisible, que cela arrive à terme et qu'il nous porte bonheur.

Vous aussi, Créateur, qui a créé, Dieu qui a béni et toutes les choses sacrées qui vivez ici, venez nous assister et nous bénir car c'est vous qui avez tout créé ainsi que nous "fils des hommes" (êtres humains)."

Voilà donc les quelques mots d'invocation généralement prononcés par les Malgaches dans un discours lors d'une cérémonie ou fête traditionnelle : mariage, circoncision, et même par le devin pratiquant son "sikidy", (art de divination).

A travers ces diverses expressions on constate que l'homme, Dieu et le Créateur, dans un premier temps jouent chaque fois un rôle parallèle, mais que dans un deuxième temps, leur rôle est à nuancer car leur pouvoir n'est pas le même d'où le proverbe :

"L'homme propose mais Dieu dispose".

Chaque catégorie est classée chronologiquement en fonction de l'âge et du pouvoir. Et à chaque manifestation leur présence et leur participation sont toujours souhaitées.

### c. Ancêtres et Société

Il est fréquent de constater que devant un thème de ce genre, les Européens et les pays industrialisés voient d'une façon autre les croyances des Sociétés traditionnelles. Ils espèrent peut-être l'exotisme, et de ce fait considèrent celles-ci comme partie intégrante du folklore local.

En effet, chez les Malgaches, le culte des ancêtres reste encore vivace de nos jours. Et cette croyance a une genèse.

Bien entendu, le christianisme introduit à Madagascar il y a plus de 150 ans ne cesse de se répandre à travers l'île. Certes, accepté par des Malgaches, mais minime par rapport à l'ensemble de la population (40 %), le christianisme s'est implanté dans des régions assez précises et non pas dans d'autres.

## II- IMPACT DES CULTES DES ANCIETRES VIS-A-VIS DU CHRISTIANISME ET DE LA MEDECINE MODERNE

Beaucoup de sectes d'inspiration chrétienne ne sont constituées. La médecine moderne se développe incessamment en collaboration avec des pays étrangers.

Par rapport aux pratiquants traditionnels, les chrétiens et ceux qui adoptent la médecine moderne sont souvent considérés comme plus civilisés.

De ce fait, beaucoup de devins, de guérisseurs, et d'astrologues se déguisent en médecin et/ou en pasteur pour éviter la réticence des gens de certaines catégories qui viennent les consulter : on cite un passage de la Bible ou on se sert d'un instrument médical. Toujours est-il que les Malgaches jouent sur les deux tableaux, la pratique de la médecine

traditionnelle et celle de la médecine moderne. C'est une tendance générale et fréquente par peur de la discrimination au sein de la société. Ce phénomène se produit aussi à travers les cultes des ancêtres de différents groupes, car chaque clan ou groupe a son propre détenteur du pouvoir traditionnel à qui il confie sa vie dans tous les domaines.

Le phénomène en question ne se pose que lorsque la situation dépasse la capacité du détenteur du pouvoir traditionnel, ou lorsque les gens ne se trouvent plus dans leur région d'origine.

Voici quelques noms de ces détenteurs du pouvoir traditionnel : Katibo au Sud-Est, Ndremisara au Nord-Ouest, Rakelimalaza au centre Nord et Kololampy au Sud.

### III- COMMENT PRATIQUER LES CROYANCES

Les Malgaches n'avaient pas de lois ni de décrets écrits. Pour eux c'est l'empirisme de la vie quotidienne, les grands parents transmettent les modèles et on les prend toujours en référence dans tels ou tels actes en se fondant sur la nature, avec grande considération sur le créateur, sur les ancêtres et sur la société.

L'homme se soumet au destin comme toute la nature, seulement il a le privilège d'utiliser cette dernière pour pouvoir contourner l'obstacle de la vie et faire dévier le mauvais destin.

Dans cette optique, rien n'est naturel, que ce soit la mort ou la maladie, l'accident touchant directement une personne ou ses biens ou ceux de la société et même du terroir.

Le devin est la seule personne capable de définir le diagnostic de l'accident et les mesures à prendre.

Voici quelques incidents pouvant entraîner des accidents :

"Mosavy": sorcellerie

"Tsiny" : malédiction  
"Fady" : tabou, interdit  
"Vazimba" : génie (premiers Malgaches)

#### IV- COMMENT ET AVEC QUOI SE SOIGNER ?

Il a été mentionné que seul le devin connaît l'origine de l'accident et son antidote. Généralement la maladie due au "mosavy" se soigne par des plantes médicinales ; le "tsiny" se soigne en sacrifiant un coq ou un zébu ou en offrant du riz blanc, du miel ou du "toaka" (boisson alcoolique locale), suivant le degré de la culpabilité. Ces offrandes sur le tombeau ancestral ou un lieu dit "vazimba" ou un lieu sacré "jiro, hazomanga, fanony" (des pieux).

Pour les Malgaches, la vie continue après la mort et même le pouvoir du défunt s'avère plus renforcé qu'à son vivant. De ce fait, un ancêtre peut être considéré au même rang que le Créateur.

La relation entre l'ancêtre et ses descendants devient alors plus étroite et plus précieuse. Ceci se traduit par la manifestation du "tsindrimandry" rêve ou par le "tromba" possession ou encore par l'intermédiaire du "mpisikidy" ou "mpimasy", devin. C'est la raison pour laquelle, les descendants ont recours aux cultes des ancêtres. Et pour garder cette relation saine les morts et leurs demeures doivent être impérativement bien entretenus. Sinon les vœux qu'on fait ne sont pas exhaussés et les esprits maléfiques reviennent la nuit perturber la vie, surtout celle des enfants.

#### V- L'ENTRETIEN DES RELATIONS AVEC LES MORTS

Une expression malgache dit : izay sahy maty mifono lambamena (le linceul sera pour les courageux). Le "lambamena" (linceul) en soie naturelle est tissée par les Malgaches. Il est très couteux. Il résiste à la putréfaction dans la tombe. A leur mort, les femmes, les personnes âgées et de classe sociale remarquable, ont droit au "lambamena".

Les personnes âgées et les détenteurs du pouvoir traditionnel sont considérés comme des vivants. Ils ont aussi le droit de porter un "lambamena" pendant

les cérémonies. Les autres personnes sont vêtues de lamba en matière première différente : raphia écorce d'arbre et vannerie.

La forme d'habitation souligne le pouvoir des ancêtres malgaches. A l'origine, les vivants n'avaient pas le droit de vivre dans des constructions en dur . La pierre et la terre sont des matériaux réservés aux tombeaux. Leurs maisons des vivants étaient faites en bois et en d'autres matières végétales.

Actuellement, cet interdit est conservé encore chez certains groupes. Chez d'autres, il a été levé depuis le XVIIIe siècle.

#### VI- QUELQUES OBLIGATIONS

Pour rendre hommage au défunt et à l'assistance, il est de tradition de tuer des zébus pendant les funérailles. Leur nombre n'est pas limité mais varie suivant la fortune et l'importance sociale du défunt et de la famille dont il est issu .

Dans le temps, on payait des spécialistes pour pleurer le défunt, des "mpimasy" appelés animateurs de danse et de chansons funéraires.

Les tombeaux toujours en dur, en maçonnerie de pierres sont soigneusement construits. Certaines tombes dites hazo sont formées de cercueil ou de pirogues en bois particulier : ambora. La plupart des tombeaux sont ornés de bucranes et de belles sculptures appelées : aloalo, volihety, fivoy, etc. suivant les régions.

On érige aussi des "vatolahy" (pierres levées, des "teza" et des "ajiba" (poteaux sculptés et statues funéraires) en bois, en souvenir des ancêtres.

En plus le retournement des morts se pratique sur les Hautes Terres. Mais des cérémonies similaires existent sur les côtes.

Beaucoup de familles malgaches surtout dans le sud vivent encore dans des cases formées de branchage et de feuilles, mais tout près, on trouve de beaux tombeaux qui ont coûté une trentaine de zébus.

BIBLIOGRAPHIE

-----

- ANDRIAMANJATO R. Le tsiny et le tody dans la pensée malgache. Présence africaine, Paris, 96 p.
- CALLET R.P. Tantara ny Andriana, Académie Malgache, Antananarivo, 2 tomes.  
1908
- COUSINS R.P. Fomba malagasy. Trano Printy Loterana. Imarivolanitra, Tananarive  
1963
- DECARY R. La mort et les coutumes funéraires à Madagascar. Paris, Maisonneuve et Larose, 305 p.  
1962
- DECARY R. Moeurs et coutumes des Malgaches, Payot, Paris.  
1951
- FANONY F. Fasina, Dynamisme social et recours à la tradition, Travaux et documents XIV, Musée d'Art et d'Archéologie, Tananarive, 394 p.  
1975
- RAZAFINTSALAMA A. Ny finoana sy ny fombany (croyances et rites) Institut de théologie Université de Madagascar.  
1978
- RABEDIMY J.F. Pratiques et divinations à Madagascar techniques du Sikiidy en pays sakalava-Menabe, Travaux et Documents de l'ORSTOM, 51, Paris.  
1976

## LE TEZA

Narivelo RAJAONARIMANANA

(INALCO Paris)

Le teza est un poteau de bois dur de section quadrangulaire, les plus importants atteignant 50 centimètres de côté pour 4 mètres de hauteur.

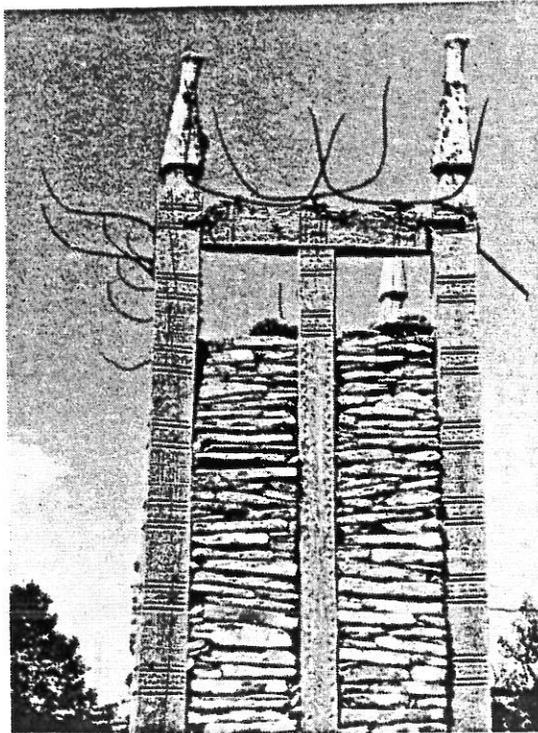
Le sommet se présente toujours sous la forme d'une jarre (kisiny) stylisée, de profil allongé, sculptée dans la masse même du poteau et séparée du corps de celui-ci par un col étroit.

Immédiatement en dessous du col figure une tablette à claire voie fixée par un chevron traversant tout le corps du poteau. Elle est destinée à recevoir des offrandes de bucrânes, parfois d'autres offrandes symboliques, petits motifs en jarre stylisée analogue à celui du poteau lui-même et surmontés de figurations d'oiseaux.

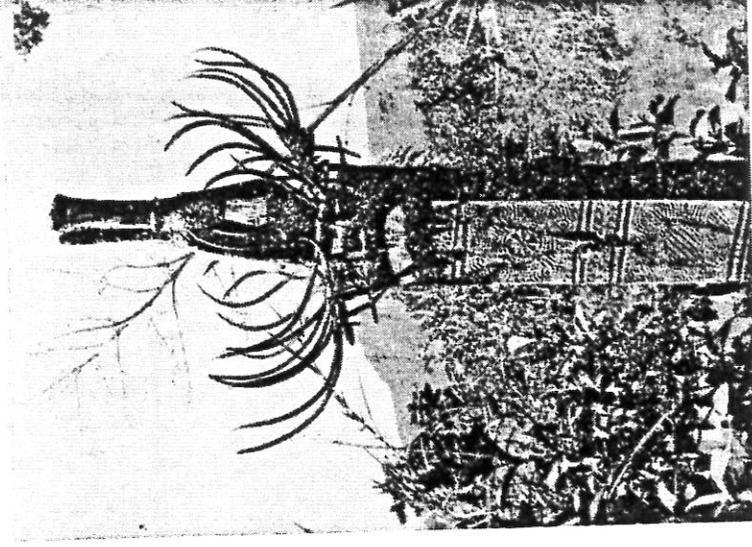
Le corps du poteau est toujours entièrement couvert de motifs gravés (sokitsa) disposés en panneaux carrés ou rectangulaires superposés, séparés les uns des autres par des frises formées généralement de sillons traversaux, de croisillons ou de boucles. Ces motifs appartiennent à un répertoire fixe, provenant de la combinaison d'un certain nombre de tracés géométriques permettant une grande variété d'arrangements divers. Ils portent un nom, une signification, un message. Quelques figurations zoomorphes viennent s'ajouter à ce répertoire : le boeuf (omby), toujours figuré passant, la bosse bien en évidence, avec parfois un petit personnage qui semble être son gardien et plus rarement le crocodile (voay).

La signification de ces monuments subactuels qui parsèment le paysage betsileo est proche de

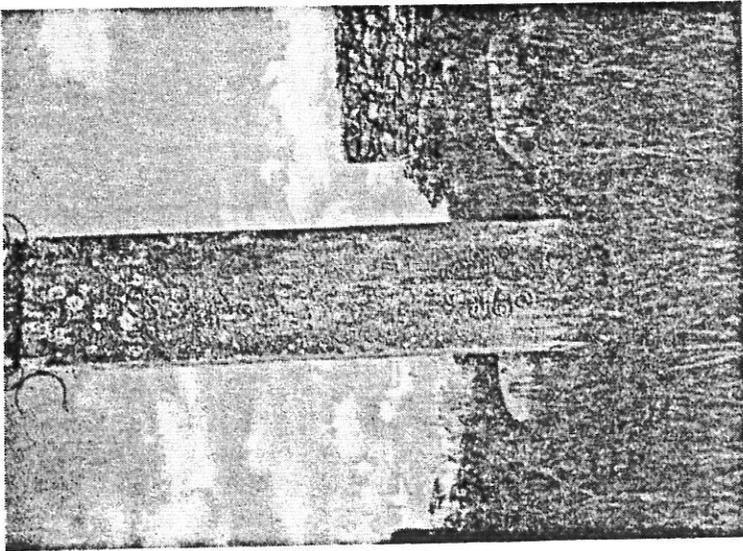
celle des pierres levées (vatolahy) : il s'agit de perpétuer (d'où le mot teza qui recouvre l'idée de "durée, solidité") la mémoire d'un ancêtre. Ils symbolisent le statut social de cet ancêtre et sont en outre, le support visible de certains faits généalogiques et historiques.



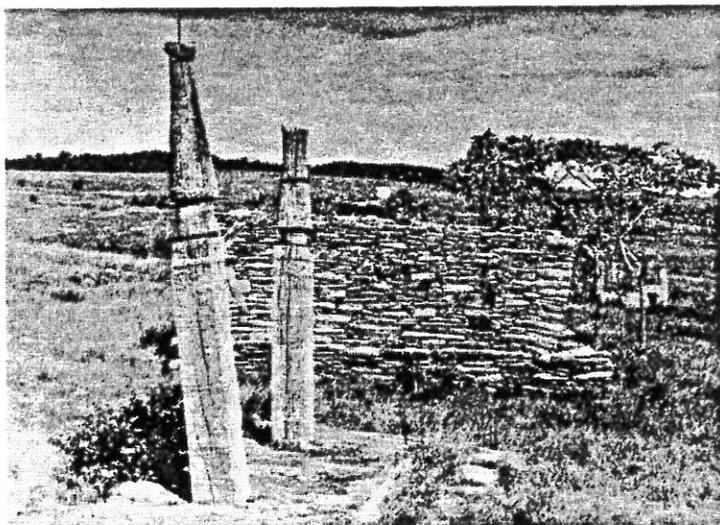
Nécropole royale betsileo du Fihasinana



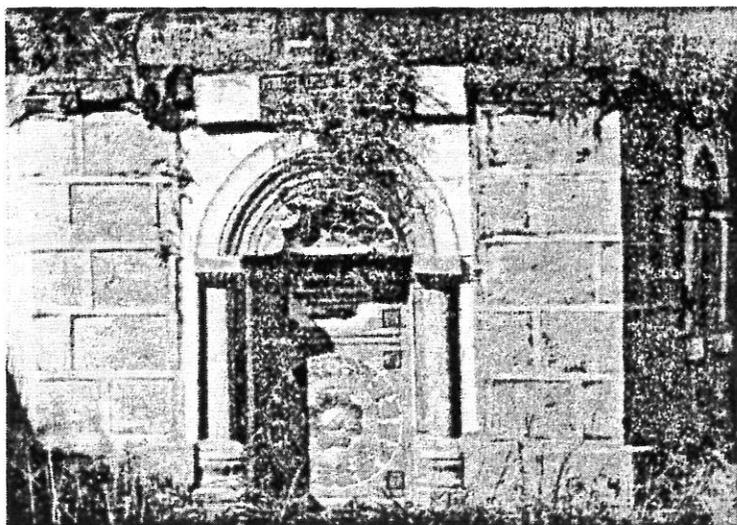
Teza aristocratique d'Ambohimanan  
driana (Ambatofinandrahana)



Pierre levée aristocratique  
(Fihasinana, ancienne capitale royale)



Le site de Teza roturier d'Ambarizato  
(Ambohimahazo)



Tombeau du roi Ramonjamanana (1840-1892)  
(Faliarivo, Ambohimahazo)

## NY HAZOMANGA

(texte betsileo du Manandriana  
recueilli et traduit par  
RAJAONARIMANANA Narivelo)

Eny ary ! Izao ñy naha andriana ñy andriana dia nisy antony, tamin'ny taon-jato fa raha ny tantaran'ny andriana rehetra rehetra izay nifandimby tao Antananarivo dia re aby ary misy boky hita maso. Ary indrindra ato Manandriana aloha moa... Tao atsimo aloha dia natao hoe Andriananaliñabetsileo tao amin'ny faritanin'ny Fianarantsoa izay ; ary taty avaratsa a dia natao hoe Andrianataramañalina, izay tato Manandriana. Ka io hazomanga io dia ñy andriana ro namorona azy. Ee ! Tsinatara. Añy ny hazo añy añivon'ny ala, hazo malain-ko afa-dravy, hazo malain-ko maty. Ka se ho nalaina io, koa tañy ñy merana, koa tañy ñy hazo hinina, koa tañy ñy tsitsihina ary ñy añaran-kazo rehetra koa nilaza ho hazomanga nefa nisy mpamamtatsa io dia io hazo anankiray io ro nalaina. Dia nitondrana ny akoholahy mena, nitondrana ny tsangam-by dimy tañana, nitondrana ny vilany vy telo tongotsa, nitondrana ny ombalahy..., ny omby volavita, ho nangatahana azy tao ary nirariana azy tao, indrindra fa ny tsora-baviny enina. Koa ny nanao an'io dia atao hoe roa ambin'ny folo.

Dia finaly tao io. Dia finaitsa ny antsibe famira, ny andronambe famaky. Ka se tonga tao dia nangatahana teo arak'iñy ary natao ny fomba fa vonono tao ny ombalahy... omby volavita sy ny akoholahy mena. Dia se tonga ahatañy ary... dia Ramanga sy Ratsara io ro nitondra azy tamin'ireo tsorak'olo... tsora-bavy sy tsora-dahiny nangala azy tañy io. Koa ny an-dRatsara an, fanatsarana tany, ny an-dRamanga, fitokoana lahasa. Izany ro iavian'ny fiteny se hanao azy hoe : "Kiria-kazomanga, vola-manganihany, masoandro madio, Ipoloy, añy atsimo añy, atsiñana añy firarazana. Ity hazomangan' iManga ity, fitokoana lahasa ary ny an-dRatsara, anatsarana tany. Koa laky basy ro mipoaka, lefona ro mivitrina, koa leha ny hazomanga ro mitsangana,

koa mandry ny tany".

Izay ary ny fomba'ny hazomanga. Koa finaitsa io, koa se finaitsa ahatañy, koa aña aby ny tany nilazany nampombana azy fa hatramina... Akoholahy teo Andranovoribe koah. Dinaza. Koa tañe ny olona izay nitondra azy rehetra, tany ny fananany añarany aby ireo olona voalaza roa ambin' ny folo io. Misy Raboeda, misy Ravatamandry, misy Ralohalikosy. Eko ao aby i rehetra rehetra, tion'ity Ramanga sy Ratsara ity. Ka se tonga ao Andranovoribe koa zinara koa koah. N'antsimo, mitondra mianatsimo, ñy añandrefa miañandrefana, ñy aña avaratra, mitondra miañavaratra. Eko nakarina ny eto Fihasinana.

Se avy eo, any Fihasinana, koa nantsoina ny zanaky ny dimireny. Se nantsoina ny zanaky ny dimy reny, koa tonga teo. Eko hoy ny andriana : tonga ary io ny hazomanga, koa ny andriana, tsa hita-hazomanga fa omena anareo zanaky ny dimireny, koa antsoina aby ny andevohova nalefa tamin'io tanana io. -Iaho tsa mahalaza ny anaran'io betsaka io fa tafara namelomana -fa ny tanana misy azy an ro hotononiko- Aña Ambalamahamasina, aña Ambondrona, aña Vohimanombo, aña Mirary, aña Alamanarivo, aña Vatolava, aña Fiakarana, aña Ambohimilanja, aña Fandanana, aña Ambohimahazo, aña Masitaho, aña Vinany, aña Kianjavola - Fizinana efa voalazakodia aña Lanjana, dia aña Vodihena, aña Ambohitsu, Ambohiboahangy aña Tsiakato, aña Iofeso, aña Ivary, aña Izavona, aña Tomboarivo. Izao ro tany nisy andevohova nizarana io hazomanga io...

Eko natao manao hoe : se hamboly te hahavokatsa, mila hariaña te hahazo, mitaiza te hahavelona, koa mahasolo ny iantsoana ny añaran'Andriamanitsa amin' ny herofia io hazomanga io sy ny volafotsy. Koa izao ary ro anton'ny hazomanga, koa izao ro fomban'ny hazomanga. Koa tsy hoa andriamanitsa io fa zava-boaharin'Andriamanitsa ny hazomanga ary ny olombelona ro nanome hery azy noho ny hasin'ny andriana tamin'ny andro, tamin'ny taon-jato. Izao ary ny maha hazomanga ny hazomanga fa tsy hoe andriamanitsa fa nomena hery, nomen'ny olombelona hery ary notsiofiny rano hoe : ity hazony ity, fità-mora hoa ity ka

tsy afaky ny mahery, sarotsa nefa tsy manenjika ny  
osa. Izany hoe ny olona mahery dia ny mitete-dratsy,  
ny ratsy famindra ny mitaratra ny namany ary hanao  
izay tsy ananany ary hangorona ny fananan'ny sasany;  
izay ro atao hoe mahery tsy mahafaka azy. Fa raha ny  
olona manao ny marina dia tsa voatohana lalana  
amin'iny fa fità-tsarotsa anefa tsa manenjika ny  
osa.

.....  
Izay ary ny fomban'ny hazomanga tompoko koa dia soa-  
va tsarà.

RAMAKA  
Fandanana, Ambohimahazo  
AMBOSITRA

Le hazomanga est une essence d'arbre qui marque  
l'appartenance à un lignage et qui sert à des  
monuments chez de nombreux groupes malgaches  
(Antandroy, Mahafaly, Bara, Betsileo, etc.)

## LE "BOIS BLEU"

Eh bien !... Voici ce qui a fait que les rois sont rois ; il y eut une raison à cela autrefois... L'histoire de tous les rois qui se sont succédés à Tananarive est connue et il existe même des livres qu'on peut consulter. Et en ce qui concerne surtout le Manandriana... Au Sud, il y avait un certain Andriamañalinabetsileo, dans la région de Fianarantsoa et ici au Nord, il y avait un certain Andriana-taramañalina qui régnait dans le Manandriana. Et ce "bois-bleu", c'est le roi qui l'a créé.

Voici son histoire. Un arbre était au milieu de la forêt, un arbre qui ne voulait pas perdre ses feuilles, un arbre qui ne voulait pas mourir. Et quand on voulait le prendre, il y avait le merana, le hihina, le tsitsihina et de nombreuses autres espèces qui prétendaient être du "bois-bleu" ; mais il y eut un connaisseur et on avait choisi cet arbre-ci.

On avait apporté alors un coq rouge, une fourche à cinq branches, une marmite en fer tripode, un taureau de couleur volavita (1) pour en faire des offrandes, pour le célébrer, pour le consacrer ainsi que six jeunes filles et six jeunes garçons. Ces jeunes étaient donc au nombre de douze.

Ainsi, on le célébrait. On avait apporté une coupe - coupe, une hache. Une fois arrivé là, on a fait la demande, selon la coutume, on a sacrifié la coq rouge et le taureau. Parmi les jeunes qui étaient allés là-bas, ce sont Ramanga et Ratsara

---

(1) Omby volavita : boeufs marqués de taches blanches au front, au dos, à la queue et aux jambes, qu'on offrait comme hasina au souverain. (Hasina : droit d'allégeance du souverain).

qui l'ont transporté. Celui de Ratsara était destiné pour améliorer la terre, celui de Ramanga pour réussir une activité. Voilà pourquoi on récite cette formule : "Oh ! bois bleu, la lune est étincelante, le soleil est rayonnant, Ipoloy est là-bas au Sud, le coin de la prière se trouve à l'Est, ce bois-bleu de Manga est réservé pour la consécration d'une activité et celui de Ratsara pour fertiliser la terre. Même si le fusil éclate, si la lance se dresse, lorsque le bois-bleu apparaît, la terre reste en paix".

Voilà la coutume concernant le "bois-bleu". On l'avait donc transporté... On avait traversé plusieurs endroits... et jusqu'à Akoholahy à Andranovoribe. Ceux qui le transportaient avaient chacun leur nom : il y avait Raboeda, Ravatamandry, Ralohalikosy...

Ils étaient tous là ainsi que Ramanga et Ratsara. Une fois arrivé à Andranovoribe, on les répartissait, ceux du Sud transportaient vers le Sud, ceux de l'Ouest amenaient vers l'Ouest, ceux du Nord allaient vers le Nord... Ainsi, en ce qui nous concerne, on l'avait transporté jusqu'à Fihasinana.

Une fois à Fihasinana, on convoqua les enfants-des-cinq-mères. Ils répondirent à l'appel et le roi déclara : Voilà, le "bois-bleu" est arrivé, mais le roi ne garde pas le "bois-bleu", on l'offrira à vous, vous les enfants-des-cinq-mères. On convoqua alors tous les chefs qu'on avait envoyés dans chaque village.

Moi, je ne peux pas tous les nommer, car je suis né après, mais je vais citer le nom de leur village respectif. Il y avait Ambalamahasina, Ambondrona, Vohimanombo, Mirary, Alamañarivo, Vatolava, Fiaakarana, Ambohimilanja, Fandanana, Ambohimahazo, Masitaho, Vinany, Kianjavola - ai-je déjà cité Fizinana ? - Lanjana, Vodihena, Ambohitra, Ambohiboahangy, Tsiakato, Iônesoa, Izavona, Tomboarivo. Voilà les villages où vécurent des chefs ondevohova à qui on avait distribué ce bois-bleu.

Et on avait dit ceci ; lorsqu'on veut cultiver et espérer avoir de bonnes récoltes, chercher des biens et espérer en acquérir, éduquer des enfants et les faire vivre et grandir, ce "bois-bleu" et la pièce d'argent peuvent remplacer l'invocation du nom de Dieu avec la fumée d'encens. Voilà donc la raison du "bois-bleu", la coutume concernant ce "bois-bleu". Ainsi, il n'est pas Dieu, mais une créature de Dieu et ce sont les hommes qui lui ont donné la force à cause de la puissance du roi autrefois. Voilà l'origine du "bois-bleu", ce n'est pas Dieu, mais les hommes lui ont donné la force et l'ont béni en ces termes : "Ce bois-ci est comme un passage à gué facile mais que les forts ne peuvent pas franchir, comme un passage à gué difficile mais qui ne poursuit pas les faibles. C'est-à-dire que les forts, ce sont ceux qui veulent du mal à autrui, ceux qui ne suivent pas le droit chemin, ceux qui envient les autres et veulent les déposséder de leurs biens. Voilà ceux qui sont forts mais ne peuvent pas y passer. Mais s'il s'agit d'une personne juste et honnête, elle n'aura pas d'empêchements, car c'est un passage difficile mais qui n'entrave pas la marche des faibles".

Voilà, Monsieur, la coutume concernant ce "bois-bleu". Au revoir.

RAMAKA

Fandana, Ambohimahazo

AMBOSITRA

merana : arbre de construction (Vernonia merana)  
tsitsihina : arbre (Dicoryphe viticoides)

## LES CÉRÉMONIES MORTUAIRES DANS L'ANDROY (EXTRÊME SUD DE MADAGASCAR)

---

Georges HEURTEBIZE  
(Musée d'Art et d'Archéologie  
Antananarivo - Madagascar)

A l'extrême sud de Madagascar, l'Androy (1), région grande comme quatre départements français, a vu se développer une civilisation originale qui, par bien des aspects, la distingue nettement de ses voisins du nord (pays Bara) et de l'est (pays Tanosy). Elle présente plus d'affinités avec le pays Mahafale, à l'ouest, soumis de la même façon à un climat trop aride. Les Tandroy (1), habitants de l'Androy, se sont adaptés à ce climat très sec, qui rend aléatoires les efforts déployés pour mettre la terre en culture et pour élever des bœufs ; mais le niveau de vie est bas et les disettes, parfois sévères, sont fréquentes.

L'unique pièce des petites maisons tandroy n'est meublée que de nattes et d'une étagère. La nourriture est frugale, souvent insuffisante, et les caractéristiques climatiques en excluent le riz, base de l'alimentation dans le reste de Madagascar. Mais les vivants demandent bien peu pour survivre. Le service des morts, en revanche, exige beaucoup, et tout est fait, quel que soit le dénuement, pour en assumer dignement les obligations.

---

(1) Androy, Tandroy - prononciation approximative :  
Androuille, Tandrouille.

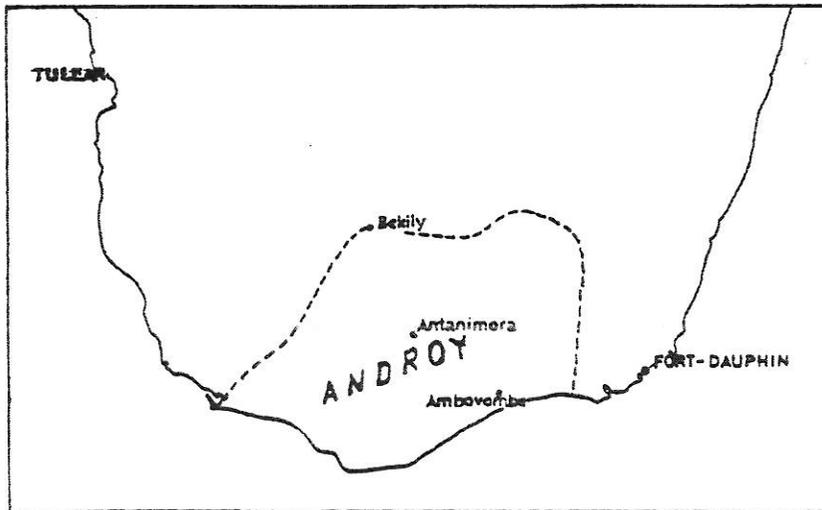
Actuellement, les cérémonies mortuaires prennent encore davantage d'importance, du fait qu'elles s'étirent de plus en plus dans le temps, se dissociant en plusieurs cérémonies indépendantes qui, chacune à leur tour, provoquent à nouveau le rassemblement d'une assistance nombreuse. L'administration française faisait une obligation de procéder à une inhumation dans les deux ou trois jours suivant le décès. Ce délai s'est progressivement allongé après l'Indépendance. Il était déjà souvent d'une quinzaine de jours il y a vingt ans ; depuis plusieurs années, il atteint couramment plusieurs mois, et il n'est pas rare maintenant de le voir dépasser six mois.

Chose curieuse, ceux qui persistent dans cette tendance et contribuent à l'aggraver, ont conscience de mal agir au regard des coutumes : au cours des nombreuses cérémonies propitiatoires, familiales ou claniques, adressées aux ancêtres autour du sacrifice d'un animal, on entend parfois citer, au nombre des fautes dont on sollicite le pardon, ce fait de garder pendant une durée exagérément longue, les cadavres dans leur maison. Et aucune explication n'en peut être fournie par les intéressés, à l'exception, dans certains cas, de justifications circonstanciées : il faut beaucoup de temps pour aller prévenir tous les membres de la famille, que l'émigration a dispersés aux quatre coins de Madagascar ; ou bien la disette empêcherait de traiter dignement les invités à l'enterrement, et l'on décide en conséquence d'y surseoir jusqu'à la prochaine récolte. Cette dernière préoccupation est bien réelle, il est vrai, et elle conduit même parfois à dissocier la mise en terre, à laquelle procèdent sans apprêts les seuls membres de la proche famille, et la grande cérémonie étalée sur deux jours, qui l'accompagne normalement. Cette dernière aura lieu plusieurs mois plus tard, en période d'abondance, identique dans tous ses détails rituels et dans tous ses à-côtés populaires aux manifestations habituelles décrites plus loin ; la seule différence est qu'il manquera le cercueil au centre de son agitation.

Il est sans doute bon de préciser que toutes les indications données ici concernent plus particulièrement les coutumes suivies dans la partie centrale de l'Androy (environs d'Antanimora et zones situées plus au nord), mais seuls quelques détails minimes devraient éventuellement être modifiés pour qu'elles s'appliquent à d'autres régions de l'Androy. Les principales étapes des cérémonies mortuaires sont les suivantes :

- rites qui suivent immédiatement le décès ;
- mise en cercueil ;
- enterrement ;
- construction du tombeau, avec ses cérémonies initiale et finale.

Ultérieurement, il est possible qu'un grand rassemblement soit à nouveau provoqué, mais dans une circonstance rare et très particulière, dite "fafa", auprès d'un tombeau ancien.



- Jour du décès :

Il est rare qu'un décès survienne à l'improviste. Toute indisposition amène les visites de

la famille la plus proche ; toute maladie entraîne un afflux de parents qui, si le mal est sérieux, ne repartiront pas avant plusieurs jours. Si une issue fatale paraît se dessiner, on enverra chercher au moins un homme possesseur d'un fusil. Il ne s'en trouve pas dans tous les villages, mais ces armes qui, chargées à blanc, servent uniquement dans les manifestations liées à la mort, assurent de confortables rentes à leurs propriétaires. Chaque coup de feu est en effet dûment comptabilisé et payé.

Ainsi, le plus souvent, ce sont des coups de fusil qui annoncent immédiatement le constat d'un décès. Pendant que certains enveloppent le corps dans son dernier *lamba* (1) et l'allongent sur une natte retournée, le long du mur sud de la maison, d'autres partent dans diverses directions pour une tournée des villages où se trouvent les parents à prévenir ; surtout, un homme est dépêché vers le *tsimahaïvelo*, sans lequel aucun des rites indispensables ne peut être ne serait-ce qu'esquissé. Le *tsimahaïvelo* (littéralement : "celui qui ne connaît pas les vivants") est l'ordonnateur de toutes les manifestations funèbres, à chacun de leurs stades. Chaque lignage a son propre *tsimahaïvelo*, qui ne lui est aucunement apparenté, et la charge se transmet de père en fils.

Dès l'instant de la mort, la famille assemblée avait éclaté en bruyantes lamentations, que viennent vite renforcer les autres habitants du village. Chacun peut faire connaître sa douleur et évoquer le défunt avec les mots de son choix, des rappels personnels, mais ces plaintes à demi pleurées, à demi chantées, se contentent en général, dans leur formulation indistincte, de constater : "O Père, tu es mort" ou "O Mère, tu es morte"... Les nouveaux arrivants s'approchent de la maison en file indienne et chacun, en se baissant pour y pénétrer, rejette son *lamba* sur sa tête et commence ses lamentations. Si véhémentes que soient celles-ci, ce ne sont que

---

(1) *Lamba* : nom donné d'une façon générale à toute pièce d'étoffe. Le *lamba* peut recevoir de nombreux usages.

des plaintes rituelles, de commande, et il est rare de voir des yeux rouges au sortir de la maison. Seules quelques jeunes filles proches parentes laissent paraître parfois un véritable chagrin.

Dans les premières heures vont ainsi venir manifester leur participation au deuil tous les habitants du village, puis des amis et connaissances plus ou moins apparentés des villages les plus proches. Les regroupements se font d'une façon immuable, et qui n'est d'ailleurs pas réservée aux seules circonstances funèbres : devant la maison (dont la façade est le pignon nord), les hommes prennent place à l'est, les femmes à l'ouest. En fait, pour ce premier jour en particulier, seuls les hommes forment peu à peu un groupe bien constitué, tous assis côte à côte, sur plusieurs rangs tournés vers l'ouest. Les femmes se cantonnent tout près de la maison et à l'ouest, mais d'une façon plus dispersée. Les plus proches parentes s'activent aux travaux ménagers : la maison est vidée de tout ce qu'elle contenait - ce n'est pas un bien long travail - et surtout, il faut prendre les dispositions pour nourrir tous ceux qui vont arriver de plus loin et ne repartiront pas. Au nord-ouest de la maison des marmites - cinq, six, jusqu'à une dizaine, car on est allé en emprunter dans les maisons voisines - forment une longue file orientée est-ouest, posée au-dessus des feux sur trois pierres ou un trépied de fer. Les autres femmes, simples visiteuses, forment avec leurs enfants de petits froupes qui recherchent l'ombre contre les maisons ou sous des arbustes.

Si le *tsimahaivelo* était à son village ou dans ses champs, il n'aura pas été long à trouver et peu d'heures se sont écoulées lorsqu'il apparaît. Il peut arriver pourtant qu'il soit absent, difficile à joindre, et qu'il se fasse attendre, parfois même jusqu'au lendemain. C'est un bien fâcheux contretemps pour la famille du défunt, contrainte à l'inactivité alors que nombreuses sont les obligations auxquelles on doit normalement satisfaire aussitôt après le décès. Il y a d'abord le sacrifice d'un bœuf. Puis le *tsimahaivelo* allume à l'ouest de la maison un feu, qui ne devra s'éteindre que le

jour de l'enterrement, si éloigné soit-il. C'est lui aussi qui donne les premiers coups de bêche pour la construction d'un abri léger élevé contre la maison mortuaire. Les hommes de la famille, d'autre part, ne peuvent guère partir à la recherche de l'arbre du cercueil avant l'accomplissement de ces premières obligations.

Les cornes du bœuf sacrifié sont détachées et conservées, posées sur le toit de la maison. Ce bucrâne et tous ceux qui viendront s'y adjoindre aux étapes ultérieures des cérémonies prendront place, tout à la fin, sur le tombeau. La viande provenant des animaux sacrifiés est dite "*fandofo*" : elle ne peut être consommée par la famille du défunt, famille par naissance jusque dans ses détours les plus lointains, et famille par alliance, du fait des mariages. Ainsi, elle se trouve interdite à la plupart de ceux qui assistent aux cérémonies. Une part en revient de droit au *tsimahaivelo* et le reste est donc distribué hors de tout lien de parenté.

Le *tsimahaivelo* est responsable de l'entretien du feu qu'il a allumé. Comme il ne restera pas sur place, il délègue généralement cette surveillance à une vieille femme de la famille, contre rétribution d'une chèvre par exemple. On utilise de forts morceaux de bois, qui se consomment lentement, de grosses branches poussées peu à peu vers le centre du foyer à mesure que leur extrémité part en fumée. En cas d'averse, d'orage, il est indispensable de protéger ces grands tisons en les transportant sous l'abri, et même souvent dans la maison. Car l'abri est en effet tout à fait symbolique. Il protège plus ou moins du soleil, mais certainement pas de la pluie. C'est un rectangle au toit plat, prolongeant vers le nord la maison mortuaire, ouvert vers l'ouest, dont murs et toiture sont constitués par les ramures de divers buissons ou parfois, si c'est la saison, par des tiges de maïs dont les feuilles sèches bruissent au vent. C'est pourtant là, sur quelques nattes étalées sous cette habitation précaire, que vivront à demeure pendant des semaines et souvent des mois, quelques personnes proches du mort, de vieilles femmes en général, et occasionnellement,

pour quelques heures ou quelques jours au gré des visites, d'autres membres de la famille.

Cet abri est complété, le cas échéant, par un appendice construit avec les mêmes matériaux tassés en parois plus épaisses : la demeure de la veuve. C'est une minuscule case de moins de trois mètres carrés, élevée également contre la maison, parfois à l'angle sud-ouest, parfois vers la façade, à côté ou même sous le grand abri ; l'occupante y restera jusqu'au jour de l'enterrement.

Le cercueil est formé de deux pièces de bois, creusées dans un tronc d'arbre. La pièce inférieure recevra le cadavre. La pièce supérieure était autrefois très largement dimensionnée, puisqu'elle encapuchonnait entièrement la pièce inférieure. Maintenant, elle est souvent taillée en forme de couvercle ajusté sur le cercueil. Quoi qu'il en soit, trouver l'arbre adéquat est une affaire importante, qui entraîne parfois à une expédition jusqu'aux limites de l'Androy. Des étrangers à la famille du défunt peuvent s'y joindre, en particulier lorsque de vieilles règles de réciprocité en font pour certains presque une obligation. Ces mêmes règles fixent le bénéfice, servi en animaux, qu'ils retireront de leur participation.

- Mise en cercueil :

Une fois abattus l'arbre ou les deux arbres du cercueil, les deux pièces de bois sont dégrossies sur place, extérieur et intérieur, avant d'être ramenées au village. Le transport est maintenant toujours assuré par une charrette attelée de bœufs. Avec des haches pour tout outillage, le façonnage est poursuivi dans le voisinage de la maison mortuaire. Dès qu'il est achevé, la mise en cercueil peut avoir lieu. Ce sera souvent quatre jours environ après le décès, parfois notablement plus si la recherche de l'arbre a été longue. On y procède en fin d'après-midi. Mais le village du défunt et les villages apparentés ayant été prévenus, au jour dit,

c'est dès le matin que l'assistance afflue dans l'enclos mortuaire.

Un enclos familial tandroy, ceint d'une haie de cactus ou maintenant plus souvent d'agaves, mesure de cinquante à cent mètres de diamètre. Même si on y compte de nombreuses maisons et plusieurs parcs à bœufs, la place n'y manque donc pas pour accueillir ces grandes réunions. Les femmes de la famille se regroupent sous l'abri d'où elles surveillent la rangée de marmites. Sur le côté est de la maison, une perche a été disposée horizontalement. Destinée à recevoir les linceuls offerts par la famille, c'est aujourd'hui qu'elle va commencer à se garnir. Autrefois tissées localement, maintenant presque toujours achetées au marché, ces pièces d'étoffe aux larges rayures noires, blanches et brunes, sont en soie pour les plus belles. Mais des parents éloignés et peu fortunés peuvent se contenter d'apporter un morceau de cotonnade imprimée aux dessins fantaisie.

Les hommes ont repris la disposition du jour du décès, assis sur plusieurs rangs, tournés vers l'ouest. Mais cette fois, ils auront en vis-à-vis un groupe de femmes qui s'organise en fin de matinée. Plusieurs dizaines d'entre elles, de tous âges - mais ce sont les plus vieilles qui donneront le ton - se disposent sur une ou deux rangées, debout, à une trentaine de mètres des hommes et face à eux. Elles se donnent la main, commencent à balancer leurs bras en cadence, à piétiner sur place, fortement, sur le même rythme soutenu par un chant. C'est la danse *ondrañe*. En général, l'ensemble des femmes répond en chœur à une soliste à la voix aiguë. La danse s'anime vite. A chaque instant un homme, ou parfois plusieurs à la fois, se lèvent et s'avancent en dansant dans l'espace laissé libre entre les deux groupes, sautant d'un pied sur l'autre en poussant des cris. Souvent, un fusil est apporté à l'un d'eux ; il le décharge, canon tourné vers le sol. Certains rentrent vite dans le rang. D'autres s'avancent jusqu'à l'alignement des danseuses, dansant eux-mêmes sur le même rythme, les pieds frappant fortement le sol, improvisant des variations dans les attitudes,

les mouvements des bras, la force et la rapidité du piétinement, en déclenchant pour les plus habiles des rires approbateurs.

Car l'atmosphère est à la joie, et nul ne semble se souvenir du motif de la réunion et du cadavre qui commence à pourrir à quelques pas. Un peu à l'écart se tiennent, assis derrière leurs bidons, des vendeurs d'alcool de fabrication locale dont les produits, par petits gobelets, circulent au milieu des hommes et sont aussi distribués aux danseuses. Des *sairy*, chanteurs et parfois amuseurs professionnels, ont été convoqués. A deux ou trois en général, ils chantent des *beko*, succession de pièces dont les paroles rapides sont tantôt figées, tantôt libres, afin d'y faire entrer les noms du défunt et de ses proches. Très appréciés, les chanteurs de *beko* reçoivent, en plus de leur salaire parfois payé en animaux (pour une unique journée, ce sera peut-être seulement une chèvre ou un mouton), les pièces de monnaie offertes par l'assistance pendant leurs prestations. Il arrive que certains soient aussi un peu acrobates et se livrent en intermède à quelques exhibitions.

Mais le temps fort de la fête - puisque fête il y a - est le passage au pas de course des troupeaux de bœufs de tout le lignage, ceux du village et ceux des villages apparentés. Ils sont des centaines à défiler ainsi auprès de la maison mortuaire et dans l'espace dégagé entre les hommes assis et la ligne des danseuses, au milieu de la poussière et des cris de ceux qui, tout à la fois les excitent et canalisent leur course. Puis la tension retombe. La danse des femmes s'arrête au bout d'une à deux heures. Dans l'après-midi plus calme, où seuls les *sairy* restent en action, le vaste groupe des hommes se défait peu à peu au profit de regroupements particuliers qui recherchent les ombrages. D'ailleurs, beaucoup commencent à partir. Lorsque arrive, vers le soir, le moment de la mise en cercueil, seule est encore présente la plus proche famille.

Le cercueil est rentré dans la maison. Si le décès remonte déjà à une semaine, l'épreuve est

rude pour ceux qui ont la charge d'y déposer le corps en voie de putréfaction. On peut les aider en allumant près de la maison un feu de bouses de vache sèches, dont l'acre fumée se mêle en la déguisant à l'odeur du cadavre. Dans presque tous les clans, le cercueil est disposé, comme l'avait été le corps, le long du mur sud, tête à l'est et pieds à l'ouest. C'est l'orientation qui sera également la sienne dans le tombeau, disposition traditionnelle non seulement dans l'Androy, mais aussi dans l'ensemble de Madagascar.

- L'enterrement :

L'enterrement a généralement lieu plusieurs mois plus tard. Dans l'intervalle se sera tenue une autre réunion, dans le seul but de tuer un ou plusieurs bœufs dont les cornes sont conservées et dont la chair est par conséquent *fandofo*. Même si des *sairy* prêtent parfois leur concours, elle n'attire qu'une assistance réduite. En revanche, l'enterrement déplace de grandes foules : non seulement ceux qui, apparentés de plus ou moins loin ont été nommément priés d'y participer et dont l'entretien est pris en charge par les "maîtres du deuil" - la proche famille du défunt - mais encore tous ceux qui viennent en curieux, en spectateurs, profiter de la fête et de ses à-côtés : regarder les danses, écouter les *sairy*, boire de l'alcool, bénéficier à la fin des distributions de viande *fandofo* et pour les jeunes gens, puisque la réunion s'étale sur deux jours, l'expoir dont ils ne se cachent pas, de trouver une fille pour la nuit ; les mœurs sont libres, mais il arrive qu'une liaison ainsi commencée se termine par un mariage.

La parenté qui vient de très loin - des gendres, des petits-enfants par les femmes - arrive dès l'avant-veille, poussant le ou les bœufs dont l'offrande est obligatoire. Mais c'est la veille de l'enterrement que converge vers l'enclos mortuaire, pendant toute la matinée, la foule des grands jours. Chaque famille débouche en file indienne, les hommes

devant, les femmes derrières. Celles-ci portent sur la tête une corbeille de vannerie contenant quelques ustensiles de cuisine et surmontée d'un rouleau de nattes : il faudra en effet le soir organiser le campement pour la nuit.

Les manifestations essentielles sont, en plus important, celles de la mise en cercueil : grande danse *ondrañe* des femmes, danse des hommes ponctuée de nombreux coups de fusil, long défilé des troupes, participation d'une ou plusieurs troupes *sairy*, distribution d'alcool... Mais bien d'autres actions mobilisent tour à tour l'attention, suscitant ici l'intérêt et là l'amusement : les hommes qui viennent dès leur arrivée présenter aux "maîtres du deuil" assis au premier rang le ou les bœufs (ou vaches) qu'ils doivent offrir et dont l'acceptation, après examen (il arrive qu'ils soient refusés comme insuffisants) est signifiée par un coup de feu - le *basimena*, don en argent que certaines femmes reçoivent de leur famille visiteuse, autrefois remis au cours d'une danse spécifique après transmission de main en main, tout au long de la file des donateurs, de la totalité des pièces et billets pris un à un, mais de plus en plus souvent, depuis quelques années, converti en billets qui, enfilés en grappe dans une baguette fendue, sont ostensiblement présentés en tête de la famille pénétrant dans l'enclos - devant les hommes assis encore, le défile de nombreux chefs de famille qui, chacun à leur tour, détaillent leurs richesses ("*j'ai tant de bœufs, j'ai récolté tant de charrettes de maïs*"), avec le plus souvent d'énormes exagérations qui ne trompent personne, mais déclenchent les rires lorsqu'elles sont bien présentées - et pour les jeunes surtout, le tournoi de lutte *rिंगा*, au cours duquel les garçons s'affrontent au son des chants et des tambours tenus par les filles, après de longues et sonores allées et venues dans le voisinage de l'enclos.

Un étranger ignorant les circonstances de la réunion croirait assister à une kermesse champêtre pleine d'entrain. En fin d'après-midi cependant, danses disloquées, bœufs repartis, l'animation

retombe quelque peu. C'est alors que commencent pour les "maîtres du deuil" les soucis d'intendance. Bon nombre de ceux qui n'étaient venus qu'en spectateurs retournent alors chez eux, à l'exception des jeunes résolus à ne rien perdre de la fête mais qui, étant là à titre privé, n'attendent aucune libéralité alimentaire. En revanche, les "maîtres du deuil" prennent en charge les cent ou deux cents personnes qui, présentes en vertu de liens de parenté précis, vont passer la nuit dans l'enclos ou à proximité immédiate. Il est de leur responsabilité directe que chacun trouve où dormir et reçoive la nourriture à laquelle il a droit.

Au cours de l'après-midi ont été recensées toutes les familles et dénombrées dans chacune les bouches à nourrir. Après la dislocation de la réunion, leurs places respectives leur sont assignées. Les plus étroitement apparentées auront droit à un semblant de maison dans l'enclos, une cuisine au toit souvent crevé et aux murs ajourés. Trop petite d'ailleurs pour abriter tous les membres d'une famille, elle voit se déployer autour d'elle les nattes sur lesquelles beaucoup passeront la nuit. Pour la plupart, c'est ce bivouac à la belle étoile qui est la règle, parfois adossé à une maison, plus souvent le long des haies ou mieux, sous un arbre s'il en existe.

Aux plus proches parents, les hôtes doivent également fournir seaux, marmites, cuvettes (qui tiennent lieu de plats), cuillères, et le rassemblement de ces objets, à coup d'emprunts, a été pour les femmes de l'enclos un des grands soucis des jours précédents. Les parents plus éloignés ont par contre pris soin d'apporter leurs propres ustensiles.

Pour la nourriture, les préparatifs ont été entrepris de longue date. On avait évalué le nombre des participants et prévu les provisions en conséquence. Aliment autrefois inconnu dans l'Androy, mets de haut luxe encore il y a vingt ans, le riz, qui est maintenant vendu couramment sur les marchés, ne fait pas encore partie de la nourriture ordinaire, mais constitue désormais le menu normal de tout

repas d'enterrement. Malgré son prix, une famille se sentirait déshonorée si elle ne pouvait assurer une ration de riz décente à tous ceux qui partagent son deuil. La distribution soigneusement dosée a lieu vers le soir, après que chacun ait installé son campement.

Mais c'est la viande qui, plus encore, érige une nourriture en repas d'exception. Elle sera de deux sortes : viande de bœuf et viande de chèvre. Plusieurs bœufs ont été tués hors de tout rituel, et leurs cornes ne sont évidemment pas conservées pour le tombeau. Les parts de viande, au prorata des membres de chaque famille, sont généreuses. On ne les épuise pas en général en remplissant une ou deux grandes marmites qui mijoteront longtemps sur le feu. Quant aux chèvres, elles sont données vivantes et leur distribution n'est pas, comme pour la viande de bœuf, automatique. Des règles complexes établissent qui a droit à quoi, en fonction des liens de parenté et des dons, gros bœuf ou jeune vache, linceuls, que les invités avaient eux-mêmes apportés, ce jour même ou précédemment. Les comptes avaient été faits depuis longtemps, et c'est parfois près de cent chèvres qui avaient été rassemblées, achetées grâce à des bœufs vendus dans les semaines précédentes. L'intrication des liens de parenté est telle qu'il n'est pas rare, en effet, qu'un homme se trouve bénéficiaire à plusieurs titres à la fois, et se voit attribuer jusqu'à trois et quatre chèvres. En fait, la viande de bœuf étant abondante, quelques-unes de ces chèvres seulement seront tuées sur le champ. Les nouveaux propriétaires préfèrent en général les emmener le lendemain vers leur propre enclos.

La nuit est tombée, et pendant quelques heures, c'est presque le silence sur l'enclos, cerné des feux de tous les bivouacs. Même composé de mets de luxe, le repas est vite expédié. Ensuite, l'animation reprend peu à peu. Ce sont les jeunes surtout qui circulent dans l'ombre, d'un campement à l'autre : n'oublions pas pourquoi beaucoup de garçons sont venus. Et puis les *sai'ry* commencent à chanter sous l'abri mortuaire, vers lequel beaucoup se dirigent alors. Mais c'est une autre source sonore qui

attire, dès qu'elle se manifeste, la plus grande partie de la jeunesse : autour des tambours tenus par les filles, se pressent bientôt les garçons, et le groupe compact évolue longtemps dans la nuit, tantôt près, tantôt loin de l'enclos, parfois au pas de course et parfois presque sur place, mais toujours au son des tambours, des chants des unes et des coups de sifflet des autres, avant de se diriger vers un endroit propice à la lutte *ringa*, de préférence le sable d'une rivière s'il s'en trouve une à proximité. Ce n'est pas avant minuit largement passé qu'un silence, encore troublé par quelques éclats de voix isolés, s'étendra sur l'ensemble de l'enclos.

La nuit est donc courte. Dès que le ciel blanchit à l'est, une série de coups de feu éclate à côté de la maison mortuaire, comme aussi d'ailleurs les jours précédents. Mais rien ne presse encore. C'est nonchalamment que le repas du matin est préparé ou réchauffé, puis que le campement est levé, après avoir fait sécher, étendus sur la haie d'agaves ou quelques buissons, les nattes et les *lamba* humidifiés par la rosée. Ensuite, c'est pour chaque famille le début d'une attente parfois longue derrière ses ballots, pour celles qui restent du moins car certains, habitant très loin, reprennent dès maintenant le chemin de leur village.

C'est hors de la vue de tous que débute la série des dernières opérations : dans la maison mortuaire, les dizaines de linceuls offerts par la parenté sont ajustés sur le cercueil, de plus en plus fréquemment pliés en bandes, ensuite savamment agencés en tressage géant. En fin de matinée reprennent les manifestations publiques, qui ne s'arrêteront plus qu'au soir, devant la tombe. Pour sortir le cercueil ainsi apprêté, on n'utilise pas les portes - trop étroites d'ailleurs dans les maisons de type traditionnel - mais à sa tête, on démolit le mur, la partie sud-est du mur par conséquent. Mur en planches, en terre, en chaume : le travail sera différent, mais le résultat le même : une large ouverture par laquelle le cercueil est passé pour être déposé sur un brancard qui vient d'être assemblé à côté de la maison. Ces opérations sont effectuées entre deux

groupes de femmes, les très proches parentes du défunt derrière le pignon sud, les autres femmes, plus nombreuses, près de l'angle nord-est. Les premières, courbées au ras du sol, presque couchées sous le *lamba* qui les recouvre entièrement, font entendre toutes ensemble de hautes lamentations. Les secondes chantent debout des chants spécifiques, en marquant le rythme de battements de mains.

Dès que le cercueil, entièrement caparaçonné de ses linceuls, a été solidement assujéti et pendant que claquent les coups de fusil, huit hommes soulèvent le brancard pour l'emporter hors de l'enclos. La coutume veut qu'ils ne prennent pas le chemin le plus direct, mais fassent faire au défunt un dernier tour de son domaine, et qu'ils adoptent un pas dansé, d'ailleurs accordé aux chants et battements de mains des femmes qui les suivent. Eux-mêmes chantent et rient : c'est presque un jeu, avec des accélérations, des ralentissements, parfois un véritable piétinement de danse sur place, quelques pas de recul même, en secouant leur charge en cadence. Hors de l'enclos, le trajet est plus rectiligne, mais la progression reste entrecoupée de nombreux à-coups. La bouteille d'alcool qui accompagne le cortège, et dont on fait souvent bénéficier les porteurs, n'est peut-être pas étrangère à leur entrain.

La distance qui sépare habituellement du village l'emplacement du tombeau, va de quelques centaines de mètres à plusieurs kilomètres. Mais on ne s'y rend pas immédiatement. Le cortège se dirige d'abord vers un endroit dégagé, situé à cinq cents ou mille mètres du tombeau. Le troupeau de bœufs du défunt l'accompagne. Immédiatement derrière le cercueil va la troupe des femmes battant des mains, puis en ordre très dispersé, par petits groupes largement égaillés, ceux qui attendaient dans l'enclos, corbeilles et rouleaux de nattes sur la tête des femmes, car celles-ci prendront ensuite directement le chemin de leur village. Enfin, fermant la marche et prenant de plus en plus de retard, les très proches du défunt, veuve ou veuf, enfants, avancent à petits pas et à l'aveuglette, mais soutenus et guidés par des parentes, sous les *lamba* qui les recouvrent entièrement.

Parvenus à l'endroit choisi, le brancard est déposé près d'un buisson. La dernière réunion s'organise. La proche famille est à l'écart, assise près du cercueil. Les autres retrouvent la disposition habituelle, les hommes se regroupant à l'est, tandis que les femmes s'alignent à l'ouest pour une dernière danse *ondrâne*. Les chanteurs de *beko* ont suivi, et aussi les vendeurs d'alcool, et naturellement les porteurs de fusil. Des troupes de bœufs défilent au pas de course : les manifestations sont donc identiques à celles de la veille, mais les participants sont beaucoup moins nombreux. Et lorsque la réunion s'achève, que les porteurs du brancard s'en saisissent pour l'ultime étape, l'assistance se réduit encore. Depuis le matin, ceux qui habitent d'autres villages avaient amorcé les mouvements de départ, en commençant par les plus éloignés. La plupart de ceux qui demeureraient encore s'en vont à leur tour, et l'on voit au-dessus des buissons les sacs de vannerie surmontés de nattes s'éloigner dans toutes les directions. Il ne reste plus guère que les habitants du village du défunt, pour suivre maintenant le cercueil jusqu'à l'emplacement du tombeau.

Celui-ci n'est pour le moment marqué que par des tas de grosses pierres préparées pendant les semaines précédentes. Le cercueil est déposé un peu à l'ouest, et les proches parents reprennent place auprès de lui. Dans le troupeau familial qui avait suivi, deux ou trois bœufs sont capturés et amenés entre l'emplacement du tombeau et le cercueil. Les animaux couchés sur le flanc, tête tournée vers l'est et pieds vers le sud, sont égorgés. Le *tsimahaivelo* passe un petit bouquet de feuillage dans le premier flot de sang, et va le secouer autour de l'emplacement prévu. Le dernier travail peut alors commencer, pendant que le soleil se rapproche de l'horizon.

Tout est codifié par la coutume. Seuls les ferts des petits bœufs ont été apportés du village, par exemple ; on les enfile grossièrement sur des manches coupés parmi les buissons, et qui seront ensuite abandonnés. La tombe est creusée, orientée est-ouest, en rejetant la terre vers le sud ; tombe bien symbolique puisque le cercueil y est déposé alors

que sa profondeur n'atteint pas encore la moitié de la hauteur de ce dernier. L'assistance s'est rapprochée et fait cercle autour de la tombe, pendant que les linceuls, soigneusement pliés, sont déposés à l'intérieur du cercueil, puis que le couvercle est mis en place. La terre est rapidement repoussée, puis les blocs de pierre en attente sont un à un apportés et disposés d'abord autour du cercueil, puis au-dessus. Tout le monde peut participer à l'ouvrage, hommes, femmes, enfants, pendant qu'à l'est, les porteurs de fusils ne cessent de décharger leurs armes. Avec le concours de tant de bras, le cercueil disparaît bien vite sous un gros tas de moellons. C'est ainsi qu'on le laisse, dans le crépuscule. Certains s'attardent encore, mais ce sont des étrangers qui vont se partager avec le *tsimahai-velo* la viande des bœufs sacrifiés.

- Le tombeau :

Le tombeau tandroy est une construction carrée, de cinq à quinze mètres de côté, haute d'environ un mètre. Les murs sont maintenant presque toujours en maçonnerie. Bâtir des tombeaux est d'ailleurs l'unique travail des maçons tandroy, puisque les maisons, elles, ne sont jamais en dur. Ces murs sont élevés autour du tas de pierre sous lequel le cercueil était resté le soir de l'enterrement. Tout le volume ainsi délimité est ensuite empli avec des pierres, dont l'entassement finit par noyer le tas initial, situé au centre. Le tombeau est complété, s'il s'agit d'un homme, par deux hautes dalles de pierres dites *vatoлахy* (littéralement : "pierre mâme") dressées au milieu des murs est et ouest, et dans tous les cas par les cornes des bœufs sacrifiés depuis le jour du décès, disposées sur le pourtour.

Les murs sont presque toujours décorés. Ils présentent au moins des dessins géométriques tracés dans le ciment, et rehaussés d'aplats de peinture blanche. Très souvent, la couleur est utilisée et les murs sont parfois couverts d'une profusion de dessins d'inspiration variée.

Deux cérémonies marquent le début et la fin de la construction du tombeau. La première est la délimitation de son emplacement. La longueur des murs, sur laquelle on s'était mis d'accord avec le maçon, est mesurée en pieds. Seuls les "maîtres du deuil" assistent à cette réunion technique, bien qu'elle comporte aussi une partie rituelle, puisqu'un nouveau zébu y est sacrifié.

L'érection des dalles *vatołahy*, qu'il faut en général aller chercher fort loin, rassemble d'avantage de monde et entraîne encore le sacrifice d'un ou plusieurs bœufs. Mais c'est la cérémonie finale, l'inauguration du tombeau, qui appelle à nouveau toute la parenté. Comme pour l'enterrement, beaucoup arrivent la veille, et l'assistance est presque aussi considérable. Des porteurs de fusil, des *sairy*, ont bien entendu été à nouveau demandés.

La première phase de la cérémonie a lieu au village. Elle consiste en l'abattage de deux ou trois bœufs ; non plus par égorgement des bêtes immobilisées, comme devant le tombeau, mais à coup de sagaie sur les animaux libres de leurs mouvements, et parfois en pleine course. Les bucrânes sont aussitôt détachés à la hache et emportés, avec tous ceux qui attendaient depuis des mois, vers le tombeau.

Ils vont être disposés régulièrement, tout en regardant vers l'est, sur son pourtour. Même des tombeaux très ordinaires peuvent en porter de quinze à vingt, et sur les grands tombeaux, leur nombre atteint et parfois dépasse largement la cinquantaine. On dépose aussi quelques ustensiles de cuisine, après les avoir défoncés pour décourager les voleurs.

Le dernier acte est symbolique. Les parents du défunt se placent en file indienne à l'ouest du tombeau, soutenant un fil de coton dont le *tsimahai-velo* maintient l'extrémité contre le mur. Le *tsimahaivelo* coupe le fil au ras du tombeau et toute la parenté se met alors en marche, s'éloignant de celui qui est ainsi clairement séparé du monde des vivants. Cette exclusion physique est rigoureuse : il n'est même pas permis, par exemple, de revenir par la

suite se recueillir auprès du tombeau. Pourtant, les morts sont fréquemment invoqués, mais au cours de cérémonies qui se passent dans d'autres lieux.

Tout le monderentre au village. Après dislocation de l'abri qui la prolongeait, la maison mortuaire est abattue et détruite par le feu. Le *tsi-mahaivelo* procède enfin au dernier acte rituel : il tranche la crête d'un coq, laisse couler un peu de sang dans unealebasse d'eau, puis asperge avec celle-ci l'ensemble des objets retirés de la maison au moment du décès, et restés depuis entreposés sous l'abri : il les rend ainsi de nouveau utilisables par tous. Désormais, le défunt n'existera plus que dans la mémoire des siens.

Depuis le jour du décès, les fils du défunt ne s'étaient coupé ni les cheveux, ni la barbe. C'est parfois le jour de la délimitation du tombeau ou de l'érection des *vatolahy* qu'ils reprennent leur aspect normal, mais c'est le plus souvent en ce jour de l'inauguration du tombeau, dans le même temps où les filles du défunt, elles, voient leurs cheveux coupés à ras. Le veuf ou la veuve porteront pendant longtemps, souvent plus d'un an, des vêtements noirs et un informe chapeau d'étoffe noire, enfoncé jusqu'aux yeux.

- Fafa :

Il arrive que quelqu'un voit en rêve un aïeul se plaindre de l'état de dégradation de son tombeau, et demander qu'on y mette bon ordre. C'est déclencher là un mouvement dont l'aboutissement sera une cérémonie dite *fafa* ("balayage"), aussi importante que l'enterrement lui-même. Car toute la descendance, y compris celle qui est dispersée dans d'autres régions de Madagascar, se devra au jour fixé d'y participer par sa présence et par l'offrande d'animaux, bœufs ou moutons, qui seront tous sacrifiés.

Le rassemblement n'a pas lieu au village, mais en pleine campagne, à une petite distance du

tombeau, de l'ordre du kilomètre. On a choisi un endroit ombragé. C'est là que l'assistance arrive la veille, dans l'après-midi, et reçoit, comme lors d'un enterrement, riz et viande pour sa nourriture. Chants des *sairy*, copieux repas de viande, animation d'une assemblée réunie dans un espace réduit : on ne dort pas beaucoup dans la nuit précédant le *fafa*.

Le lendemain matin, on se transport près du tombeau. Les animaux offerts par les descendants directs et les gendres sont nombreux : couramment, cinq à dix bœufs et dix à vingt moutons. Tous sont alignés en une longue file parallèle au mur ouest du tombeau, couchés sur le flanc, tête tendue vers l'est, pieds vers le sud. Ils sont tous égorgés. Comme au soir de l'enterrement, le *tsimahaivelo* passe un bouquet de feuillages dans le sang d'un bœuf, puis va en asperger les murs en faisant le tour complet du tombeau. Il est ensuite possible pour les hommes de s'en approcher et d'y travailler.

Si le tombeau est très ancien, des arbres et des buissons ont pu pousser tout contre lui. Cette végétation est coupée à la hache, et les branches traînées à l'écart. Les murs, autrefois faits de pierres sèches, sont par endroits plus ou moins éboulés : ils sont reconstitués proprement. D'autre part, sur une largeur de deux mètres tout autour du tombeau, le sol est pelé de son herbe à la bêche, mais les touffes sont laissées sur place.

Ce ne sont là que les travaux préparatoires à l'opération *fafa* proprement dite, qui est effectivement, conformément à son nom, un véritable balayage. L'instrument unique en est une plante aux longues tiges rampantes, appelée *taritarike*. Chacun s'est muni d'une poignée de son feuillage, ou plutôt chacune, car ce sont toutes les femmes présentes, et elles seulement ou presque, qui s'approchent du tombeau lorsque le moment est venu. Elles en font le tour en partant de la face ouest, sur plusieurs de front, à petits pas, courbées, repoussant vers l'extérieur, de leur bouquet de feuillage, la poussière et l'herbe fraîchement arrachée.

Quelques hommes seulement les accompagnent, qui essuient au passage, de leur poignée de *taritarike*, les *vatoлаху* auxquels les femmes ne touchent pas.

Elles sont si nombreuses que leur troupe forme un cercle complet autour du tombeau. Un seul tour suffit, éventuellement complété par un deuxième, plus rapide et sans presque travailler. En s'éloignant du tombeau, tous et toutes vont jeter leur bouquet de *taritarike* dans les branches d'un même arbre proche.

Le *fafa* proprement dit a duré deux ou trois minutes, et mis fin à la cérémonie. Mais l'assistance ne se disperse pas. Les cornes des bœufs n'étant pas déposées sur le tombeau, leur chair n'est pas *fandofo* et tout le monde pourra par conséquent profiter de la distribution de leur viande.

### CONCLUSION

Les liens familiaux, et particulièrement ceux qui relèvent du lignage patrilinéaire, sont extrêmement forts dans l'Androy. Avec leurs multiples rassemblements, leur cortège de prestations obligées de dons et de contre-dons, les manifestations mortuaires les rendent sensibles. Rappelant à chaque instant ces liens, vérifiant à chaque fois leur force, elles sont sans doute ainsi les meilleurs instruments de leur pérennité.

Un des aspects les plus frappants des cérémonies liées à lamort est, dans l'Androy, la place qu'y tient le bœuf. Il accompagne son maître défunt jusqu'à sa dernière demeure. Il participe à pleins troupeaux à l'animation des grandes réunions mortuaires. Enfin et surtout, du jour du décès à l'inauguration du tombeau, il est associé, par son sang, à toutes les cérémonies dont son sacrifice constitue le temps fort. Lorsque le *tsimahaïvelo* le

répand d'abord autour d'une tombe à creuser ou en enduit les murs d'un vieux tombeau, lors d'un *fafa*, pour permettre aux hommes de s'en approcher, le sang du bœuf ouvre, clairement, le domaine des morts.

Un autre aspect du rôle du bœuf, beaucoup plus terre à terre, est la ponction sévère qui en résulte pour le troupeau familial. Aux animaux sacrifiés rituellement, il faut encore ajouter ceux qui servent de nourriture, et surtout tous ceux qui sont donnés ou vendus pour faire face aux diverses obligations : des possesseurs de fusil aux *sairy*, du cercueil aux dalles *vatolahy*, de l'achat du riz et des chèvres de l'enterrement au ciment et au salaire du maçon.

Les animaux donnés par la parenté ne constituent généralement qu'une compensation très partielle, et qui souvent est dépensée presque aussitôt que reçue. Au bilan final, lorsque le décès est celui d'un homme important, et particulièrement celui du chef de famille, un troupeau de plusieurs dizaines de têtes peut se trouver réduit à quelques unités. Le troupeau de bœufs est toute la richesse d'une famille. Sa dissipation est vue certes sans plaisir, mais aussi sans regrets excessifs : puisque le bœuf n'est pas seulement un capital, un bien monnayable, mais aussi l'instrument privilégié des honneurs rendus aux défunts, l'intermédiaire obligé entre les vivants et ceux qui ne le sont plus, sa disparition associée à la mort, est inéluctable comme la mort elle-même, et acceptée de la même façon.

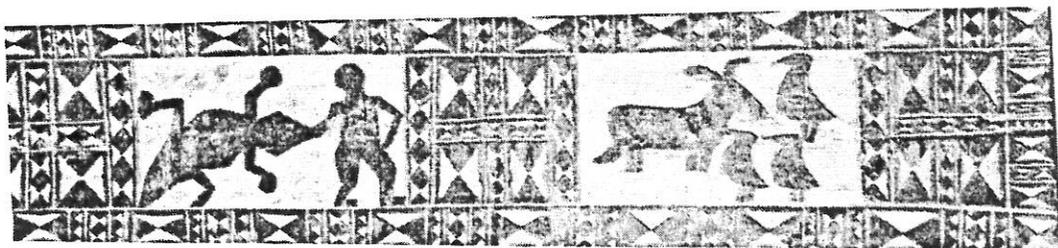
Car le deuil ne suscite pas de grandes réactions individuelles. Les intermèdes de lamentations sont codifiées, rituels, et l'on n'a donc aucune raison d'y chercher plus de vraie douleur que de véritable allégresse dans le transport dansé et chanté du cercueil, lui aussi obligé. Encore les porteurs du cercueil n'ont-ils guère à se forcer pour manifester du plaisir : tout au long des cérémonies, pour la quasi-totalité de l'assistance, c'est la gaieté qui prévaut librement devant le spectacle offert à tous.

Où chercher l'explication de ce comportement ?

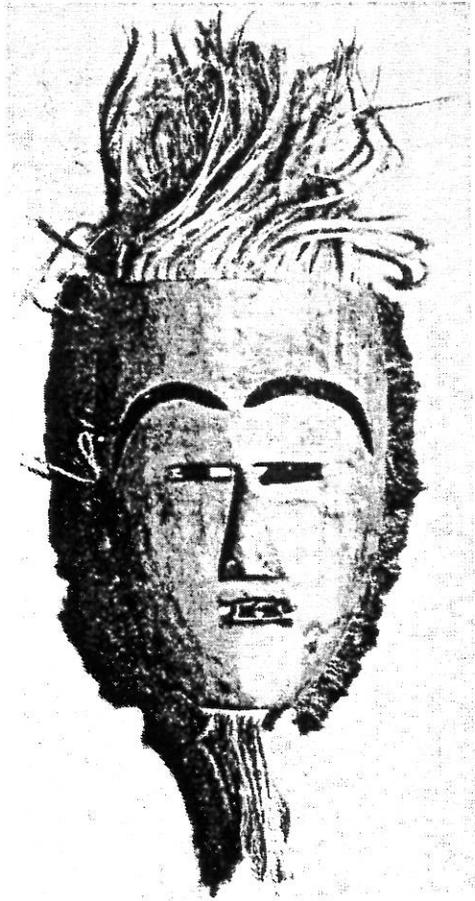
On peut remarquer d'abord que le Tandroy n'est pas démonstratif, et cela dans tous les domaines des sentiments. Devant la souffrance, c'est peu de dire qu'il ne connaît pas la sensiblerie. Surtout, ce qui est dans l'ordre des choses, est accepté sans révolte inutile ni hypocrisie : il n'est pas anormal, par exemple, d'évoquer devant une vieille personne l'éventualité de sa mort prochaine.

Mais la véritable clé de l'attitude devant la mort, est le sentiment qu'elle n'est pas un départ absolu, une coupure définitive. Le rite du fil de coton, le jour de l'inauguration du tombeau, l'interdiction de retourner vers ce tombeau, pourraient faire croire le contraire. Mais c'est la dépouille mortelle seulement qui est rejetée, la part humaine de celui qui est parti. Sa part immortelle, non seulement subsiste, mais reste toute proche. Car tout défunt, dès l'instant de sa mort, se fond dans la masse des "Ancêtres", elle-même confusément associée, sinon assimilée, à Zanahary, l'Etre Suprême. Toute la vie se déroule sous les yeux de Zanahary, des ancêtres. Non seulement on les invoque nommément au cours de diverses cérémonies, mais les règles, obligations, interdictions, qui jalonnent les activités de la vie quotidienne, sont un rappel constant de leur loi, de leur vigilance, de leur présence.

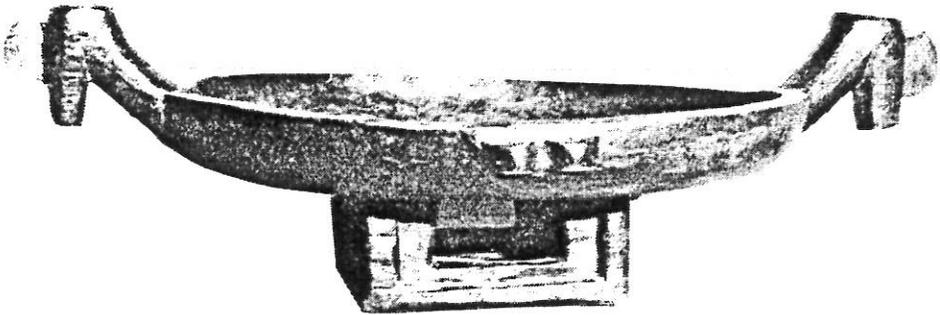
Une famille, un lignage patrilinéaire en particulier, n'est pas constitué que de ses seuls membres vivants. Tous ceux qui les ont précédés, autrefois ou plus récemment, en font toujours partie intégrante. Mourir n'est pas partir. Et si la mort n'est pas tragique, c'est qu'elle n'est pas une disparition, mais seulement une modification dans la nature de la présence.



n° 185 : planche décorée



n° 98 Masque Mahafaly



n° 35 Plat pour offrande aux ancêtres

LES ANCETRES ET LE MONDE CONTEMPORAIN

-----

Jean-Aimé RAKOTOARISOA  
Musée d'Art et d'Archéologie  
Université de Madagascar

Dans la hiérarchie sociale traditionnelle malgache, la mort ne constitue qu'un rite de passage supplémentaire pour accéder au rang de razana, ancêtres.

"En fait, il n'y a pas de coupure radicale entre vivants et morts, mais seulement des rites de passage d'un état dans un autre. Les morts, bien que disparus, poursuivent une nouvelle existence dans l'au-delà restant en rapport avec leurs descendants, contrôlant leur soumission aux règles de la tradition, leur donnant ordres et conseils, leur faisant part de leur mécontentement, au cours de leurs rêves. Ils sont invoqués au moyen de prières et de sacrifices : morts et vivants forment ainsi une sorte de société ségré-gative en constante interaction". (cf. Decary 1962; p.8) (1).

Les Malgaches ont toujours cru en l'existence d'un être surnaturel appelé Zanahary ou Andriamanitra, mais qui est trop éloigné pour s'occuper de leurs problèmes quotidiens. Aussi les Malgaches préfèrent-ils de beaucoup s'adresser à leurs ancêtres qu'ils vénèrent et craignent à la fois. En effet, les razana n'ont pas toujours la clémence de Zanahary. Il est nécessaire de ménager leurs colères et toute

-----

(1) DECARY R. La mort et les coutumes funéraires à Madagascar, Paris 1962, 304 p.

sa vie le Malgache évitera de les provoquer.

### 1- Les manifestations non visibles

Le rêve est d'abord le moyen le plus fréquemment utilisé par les ancêtres pour communiquer leurs volontés aux vivants. Chaque Malgache sait les interpréter.

ex. on rêve d'un parent défunt qui se plaint d'avoir froid. Ceci signifie qu'il demande à être enveloppé d'un nouveau lamba (linceul).

A Madagascar de nombreuses catégories d'hommes sont investies d'une charge qui en font les intermédiaires entre les mondes matériel et surnaturel. Ce sont eux qui, en cette circonstance, sont les plus sollicités. Les ancêtres leur font connaître par le biais du rêve leurs besoins ainsi que leurs directives concernant la société actuelle. Il n'y a pas de discussion possible et ces médiateurs doivent simplement transmettre les ordres à la communauté qui fera tout pour s'y plier. En cas d'impossibilité il est alors nécessaire d'organiser une cérémonie pour se prémunir contre d'éventuelles conséquences de la colère des ancêtres.

Mais des manifestations naturelles (inondation, sécheresse, cyclone, séisme, etc.) ou des épidémies sont aussi interprétées collectivement comme un mécontentement des ancêtres par rapport à une situation donnée.

Le ramanenjana, sorte d'hystérie qui s'empare de plusieurs personnes à Antananarivo en 1863, s'explique par le refus d'une politique d'ouverture aux étrangers. Les protagonistes du ramanenjana, qui se disaient commandés par l'ancienne reine défunte, déambulaient en ville comme des automates et brusquement se contorsionnaient dans tous les sens. Les crises pouvaient durer des heures et se renouveler plusieurs fois.

En 1897, des séries de légères secousses telluriques furent interprétées par la plupart des Malgaches comme l'expression du mécontentement des ancêtres contrariés par l'occupation française de

Madagascar.

Ces deux phénomènes montrent le caractère ambigu du rôle assigné aux ancêtres dans la société des vivants. Il est difficile d'établir la part qui revient effectivement aux croyances réelles de la population et celle qui relève d'une vaste manipulation politique. Dans quelle mesure l'individu est-il conscient du rôle exact qu'il joue dans un tel phénomène ?

Le Malgache actuel même le plus "éduqué" vit toujours dans ce monde intermédiaire où l'interprétation des faits prévaut sur leur explication logique. Les grandes étapes de l'existence du Malgache sont profondément marquées par ce désir de se référer constamment aux ancêtres. Nous nous proposons de rappeler quelques-uns de ces moments de la vie quotidienne où les ancêtres interviennent plus ou moins directement sur les décisions à prendre.

## 2- Les grandes étapes de la vie

### - La naissance

La naissance est immédiatement suivie d'un certain nombre d'obligations envers les ancêtres. Le nouveau-né ne portera pas forcément le nom de son père mais celui déterminé par ses aïeux et les astres. Si le jour est jugé néfaste, l'enfant doit subir un rite où il risque de perdre la vie, afin de conjurer le sort. Autrefois les enfants nés sous un jour particulièrement néfaste étaient simplement mis à mort pour ne pas nuire à l'ensemble du clan. Certains groupes considèrent la venue de jumeaux comme une véritable malédiction et les tuent.

Le cordon ombilical est conservé soigneusement pour être ensuite déposé à un endroit sacré réservé au clan. Dans le cas d'une naissance hors du territoire clanique, il faudra attendre le retour de quelqu'un de confiance au pays pour lui confier le précieux cordon ombilical.

Après la naissance la mère et l'enfant sont pendant plusieurs jours l'objet de mesures particulières par le clan. La mère est soustraite à la vie

communautaire habituelle, en une sorte de mise en quarantaine. L'enfant continue à subir tous les rites visant à parfaire son intégration au clan : première sortie de la maison, première coupe de cheveux, etc. Pour un garçon le stade final de ces rites d'appartenance au clan est la circoncision.

Cette dernière cérémonie peut être familiale ou collective. La signification reste la même : l'entrée du garçon dans le clan paternel. L'acte de circoncire doit se faire sous l'auspice des notables gardiens des traditions et près du hazomanga, poteau sacré du clan. Le plus âgé des oncles présents avale le prépuce qui en aucun cas ne doit être jeté. La circoncision fait l'objet de préparatifs importants. Le jour n'est fixé qu'après consultation des ancêtres par l'intermédiaire de l'ombiasy, astrologue guérisseur. Plusieurs jours et plusieurs nuits avant la circoncision qui doit se faire à l'aube, la communauté se livre à des rites où les chants, les danses et la consommation d'alcool tiennent une grande place. En effet les conditions optimales doivent être réunies pour l'opération finale. Il est donc nécessaire de faire plaisir à tous les intervenants et en particulier aux ancêtres dont la bénédiction est appelée avec ferveur dans les chants.

La circoncision est un rite de passage tellement important qu'un garçon non circoncis n'a pas droit au tombeau familial ou clanique, alors que cette interdiction est considérée comme la sanction suprême pour un individu ayant transgressé des fady, interdits. Dans certaines ethnies, en cas de décès, un enfant est circoncis post mortem pour avoir sa place auprès de ses ancêtres.

Le mariage ne lie pas seulement deux êtres mais concrétise une alliance entre deux groupes. Le choix du conjoint (ou de la conjointe) se fait à l'intérieur d'un cercle préférentiel imposé par des contraintes historiques et sociologiques. Encore une fois, la première précaution à prendre est de savoir si cette union ne transgresse aucune des règles établies par les ancêtres dans ce domaine. Le mariage coutumier est assez loin du concept "moderne" pour des raisons qui sont généralement les suivantes :

- il arrive qu'il soit célébré seulement après plusieurs années de vie commune et quelques naissances
- la polygynie est admise
- le divorce a rarement un caractère dramatique
- le remariage, même avec une ex-épouse, est couramment pratiqué.

Les cérémonies du mariage et tous les préparatifs sont toujours effectués avec beaucoup de solennité entre les deux familles contractantes. Il s'agit surtout pour les deux parties de s'acquitter d'un certain nombre d'obligations mutuelles, en particulier des dons en nature. A chaque réunion, les ancêtres sont invoqués comme témoins.

La mort est le dernier rite de passage de la vie sociale d'un Malgache. Il est promu au rang suprême de razana, titre qui lui confère une autorité beaucoup plus grande. Le défunt (ou la défunte) est particulièrement mis à l'honneur et doit être décentement préparé pour son entrée dans le monde des ancêtres. Les cérémonies d'un enterrement peuvent s'étendre sur plusieurs semaines ou même plusieurs mois. Chaque région de Madagascar a ses rites propres, mais on retrouve partout un mélange de manifestations de tristesse et de réjouissances. La contradiction n'est qu'apparente, car on est affligé par la séparation d'avec un être cher mais on doit aussi fêter son ascension sociale. Un allié de plus au pays des ancêtres n'est pas à dédaigner.

Tous les gestes accomplis durant les funérailles sont autant de témoignages d'attachement aux ancêtres. Cet autre extrait de Decary résume le comportement du Malgache face à la mort.

"L'homme, ainsi, sachant qu'après son décès il aura une retraite digne de lui, qu'il survivra avec le titre respecté de razana, d'ancêtre, et sera à demi divinisé, que son influence continuera à s'exercer sur sa famille, dépassant même celle du patriarche, voit donc surtout en la mort une fatalité, un pas à franchir, un changement, mais non une fin. Il la considère avec une sorte de solennité religieuse et les funérailles, comme aussi les sépultures, n'ont

pas, chez le Malgache, le caractère pénible qui les caractérise chez les populations européennes. Certes, lors des enterrements, les lamentations ne manquent pas, mais elles sont entrecoupées de chants et de festins". (op-cit p.14)

### 3- Limites et évolution du culte des ancêtres

Les Malgaches sont en contact étroit avec leurs ancêtres immédiats et leur ancêtre éponyme. En revanche, les ascendants intermédiaires sont souvent très mal connus, voire ignorés. Il en résulte un raccourcissement de la généalogie des lignages, par là même une transposition des faits historiques. Seuls les traditionnalistes ou les personnes spécialement affectées à cette tâche peuvent se rémémorer les noms des principaux personnages du clan. Ils sont obligés de les rappeler lors des grandes cérémonies traditionnelles. Il existe d'ailleurs une sorte de compétition entre ces traditionnalistes. Des sanctions sont prises en cas de faute durant cette véritable litanie de noms. Toute inexactitude est considérée comme une tentative de falsification dans un but politique. En effet une erreur peut remettre en question la légitimité du pouvoir de ces personnages importants.

Il existe des cas où des sites sacrés sont laissés à l'abandon. La collectivité locale actuelle ne se reconnaît aucune attache avec ces lieux longtemps sanctifiés. Ceci résulte des déplacements de population ou d'une volonté délibérée de renier certaines alliances compromettantes politiquement. Des sépultures importantes n'appartiennent pratiquement plus à aucun lignage et ne sont frappées d'aucun interdit. Leur profanation peut s'effectuer après une rapide aspersion d'alcool sur les tombes.

L'éloignement d'un individu de son groupe et de sa région tend à restreindre ses obligations envers les ancêtres. Certains groupes n'hésitent pas à créer de nouvelles sépultures près de leur lieu de résidence, coupant ainsi un lien important avec le reste de la famille.

Les multiples contraintes de la vie "moderne" obligent les personnes les mieux intentionnées à réduire les rites ancestraux à leur plus simple expression. Lors des "famadihana", réenveloppement des corps des défunts, il est d'usage d'organiser une importante festivité durant plusieurs jours. Plusieurs zébus, boeufs sont tués pour nourrir les centaines de convives. Il faut ajouter aux dépenses l'alcool et le riz. Les organisateurs des famadihana les préparent plusieurs années à l'avance et n'hésitent pas à s'endetter s'il le faut. Actuellement peu de familles sont encore capables de supporter de telles dépenses, en particulier dans les villes. Les grandes festivités du famadihana se réduisent à la distribution de quelques friandises à la fin de la journée. Souvent lors d'un décès on profite de l'ouverture du tombeau familial pour réenvelopper à la sauvette un parent disparu depuis quelques années.

Dans tout Madagascar il faut reconnaître que les manifestations extérieures du culte des ancêtres ont perdu de leur éclat depuis quelques décennies. L'explication peut être conjoncturelle. Les gens ne disposent plus des mêmes facilités matérielles. Cependant il y aurait aussi à considérer un certain relâchement de la structure sociale traditionnelle. La tendance générale est maintenant vers une unité familiale de plus en plus restreinte, sans encore atteindre l'individualisme. Le Malgache ne veut pas et ne peut pas s'isoler totalement du "fianakaviana", famille au sens large.

Pour certaines cérémonies traditionnelles très importantes mettant à contribution tout un groupe il y a superposition entre le culte des ancêtres et l'acte d'allégeance envers les classes dominantes : fitampoha (bain de reliques), fanompoana menaty (confection d'un enclos autour d'un lieu sacré), fandroana (bains royaux), tsangan-tsaina (érection d'un mât) etc.

## VIII

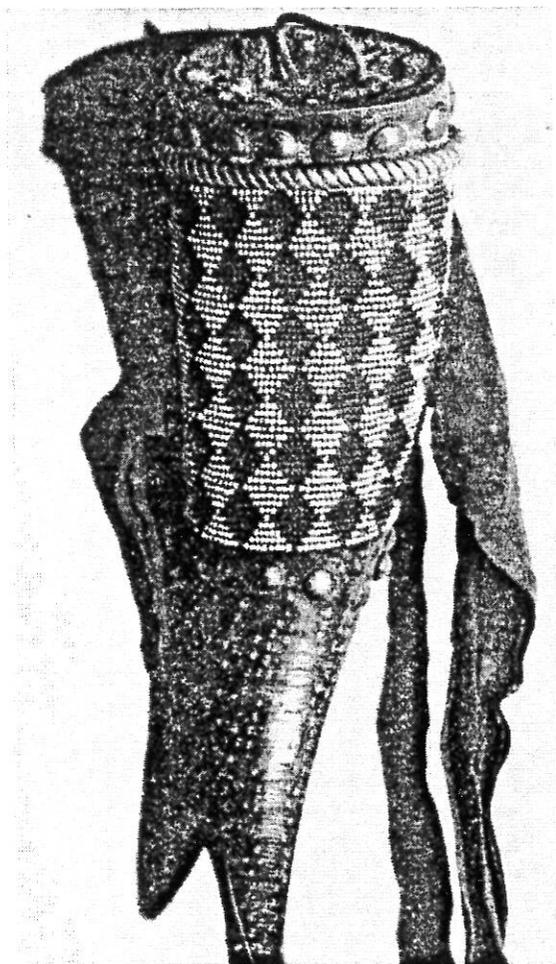
Toutes ces grandes cérémonies, suspendues dans un premier temps par le régime colonial, ont ensuite été réintroduites par lui-même en vue d'une éventuelle récupération politique, à l'exception du fandroana, bains royaux).

Ceci montre que, ouvertement ou d'une façon plus ou moins cachée, le culte des ancêtres peut aussi devenir le support de certains desseins politiques.

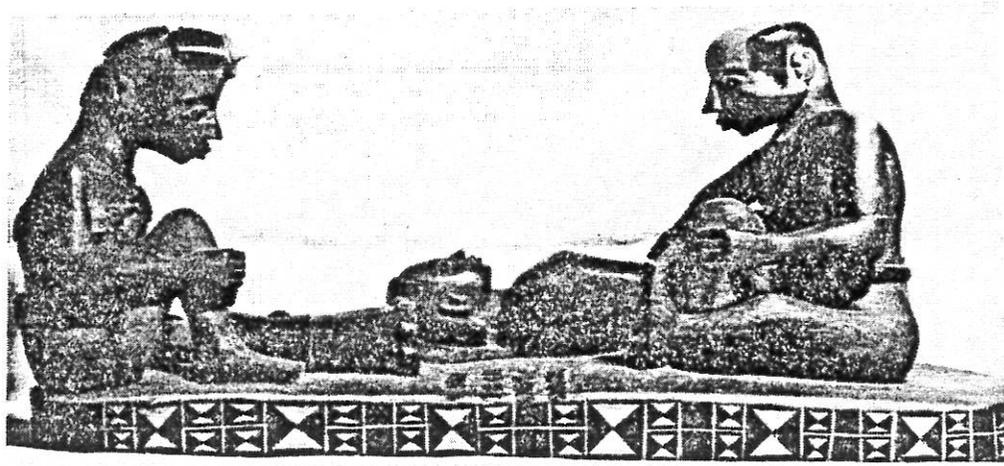
CATALOGUE DES OBJETS EXPOSES (1)

Collection du Musée d'Art et d'Archéologie de  
Tananarive.

- 1- Valiha vy (cithare en métal) Si
- 2- Valiha hazo (cithare en bois) Bsk
- 3- Valiha volo (cithare en bambou) Anta
- 4- Sodindava (flute longue)
- 5- Sodina (flute)
- 6- Sodina (flute)
- 7- Sodina (flute)
- 8- Sodina (flute)
- 9- Sodina (flute)
- 10- Korintsana (instrument de musique en coquillage)
- 11- Kaiamba (calebasse de rythme) Me
- 12- Jejolava (arc musical sur calabasse) MSK
- 13- Hazolahy (tambour mâle) Ba
- 14- Ampngatapaka (tambour en demi taille) Ba
- 15- Angalahy (tambour) Tsi
- 16- Antsiva (conque) Anta
- 17- Lokanga (violon) Ba
- 18- Korinstsana (pour le rythme)
- 19- Fanaovanjiro (lampe) SFMM
- 20- Fanaovanjiro vatodidy (lampe en pierre) Me
- 21- Fanaovanjiro vatodidy (lampe en pierre) Me
- 22- Fanaovanjiro vatodidy (lampe en pierre) Me
- 23- Fañavo (cruche à puiser)
- 24- Finga (assiette) MF
- 25- Siny tavo (cruche en courge) Tno
- 26- Siny tavo (cruche en courge)
- 27- Tavontsira (salière) SN Zfmx
- 28- Fingahoditra (assiette en peau) Sak
- 29- Fingatavo (assiette en calabasse) MSK
- 30- Zingahazo (écope en bois) Tno
- 31- Loviahazo (Ecuelle en bois) Zfmx
- 32- Kapi lahazo ( Ecuelle en bois) Tno
- 33- Tontamboalavo (piège à rat) Pz
- 34- Fandisa (pilon) TST
- 35- Fandinia SN (plat à offrandes)
- 36- Sotrohazo (cuillère en bois) Zfmx
- 37- Sotrohazo (cuillère en bois) Zfmx



n° 111 Corne mohara

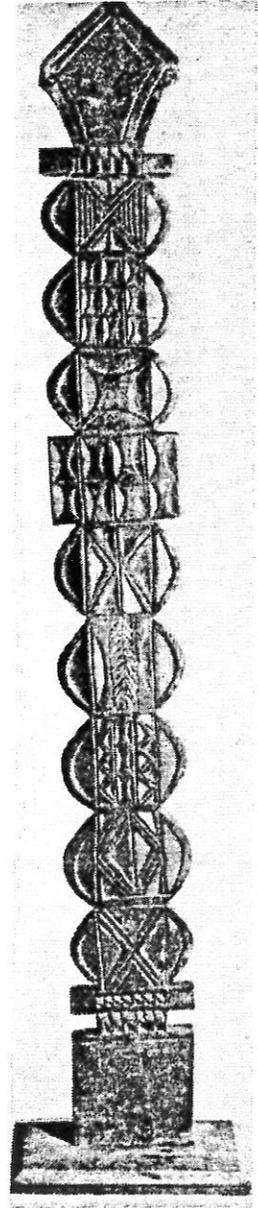


n° 122 Scène de sikidy

- 38- Fiteko MSK
- 39- Sotronody (cuillère spéciale pour les remèdes traditionnels) SN
- 40- Sotronody (cuillère spéciale pour les remèdes traditionnels) Sak
- 41- Sotrobe (louche) Zfmn
- 42- Sotrobe (louche) Bz
- 43- Fitahotoaka Bz
- 44- Sinitany (cruche en terre) Vz
- 45- Vilanitany (marmite en terre) TSI
- 46- Vilaninody (marmite en terre) Si
- 47- Nongo (marmite globulaire)
- 48- Tasitasy (bol) Bz
- 49- Takotra (couverture)
- 50- Sajoa (cruche en cuivre indienne d'importation)
- 51- Laontsakay (mortier à piment) Zfmn
- 52- Leo (mortier) SAK
- 53- Salaza (fourche) Zfmn
- 54- Kapagna Bz
- 55- Fositrafo (Briquet à enroulement) Zfmn
- 56- Tranonafo (four) Vz MF
- 57- Vatokapaika (briquet) Zfmn
- 58- Basitsirika (sarbacane) Bz
- 59- Zanatsirika (flèche) Bz
- 60- Tranonjanatsirika (carquois)
- 61- Longy
- 62- Volosy (harpon) Vz
- 63- Firombaka Vz
- 64- Lefo (lance)
- 65- Ampinga (bouclier) Zfmn
- 66- Lelandongy misy antsonga
- 67- Volosy roa lela (harpon à deux têtes) Vz
- 68- Volosy roatsonga (harpon à deux barbes) Vz
- 69- Tandroha (Nasse)
- 70- Tsipikely
- 71- Lombo
- 72- Vatatanately (boîte à miel) Bz
- 73- Vata misokitra (boîte sculptée) MF
- 74- Angolo (harpon) MV
- 75- Vata misokitra (boîte sculptée) Zfmn
- 76- Vata misokitra (boîte sculptée) Zfmn
- 77- Sihara
- 78- Sihara
- 79- Vilany hazo (marmite en bois) Zfmn
- 80- Vilany hazo misokitra (marmite en bois sculptée)

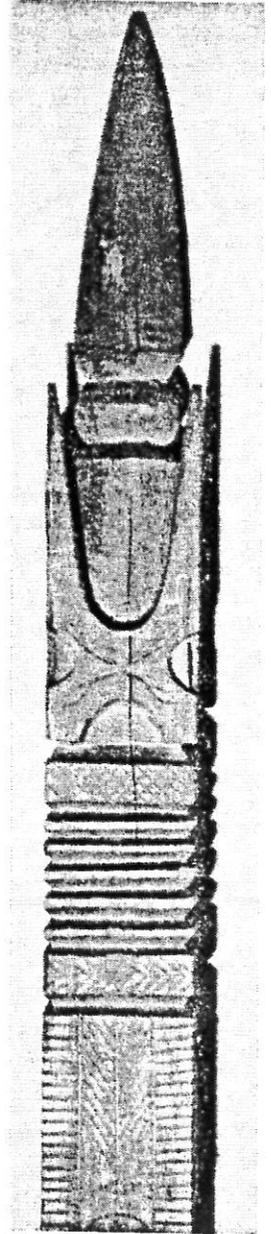


n° 131 Aloalo surmonté d'un  
oiseau



n° 135 Volihety (montant sculpté  
té sakalava)

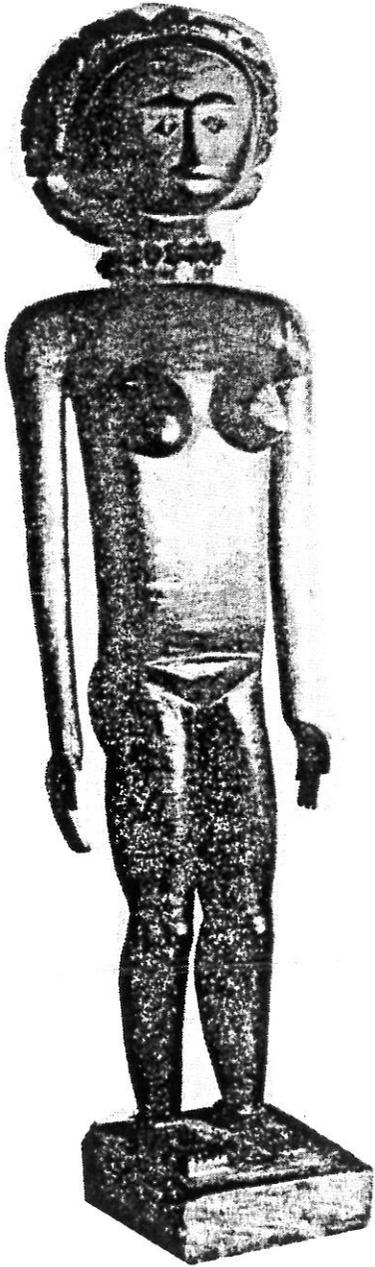
- 81- Sarikesy (cassette sculptée) MF
- 82- Sarikesy (cassette sculptée) MF
- 83- Sarikesy (cassette sculptée) MF
- 84- Sofin'omby (oreille de boeuf) BTS
- 85- Vilon'omby (fourrage) BTS
- 86- Avinomby
- 87- Piosy (pioche) Bz
- 88- Fañava (élément pour puiser) Bz
- 89- Pilotra (fronde)
- 90- Angady (bêche) Tno
- 91- Antsibe (sabre d'abattis) MF
- 92- Zioga (joug) Tno
- 93- Lakampkara (pirogue de mer) Vz
- 94- Lakanjilo (pirogue de rivière) Tm
- 95- Fivoy (pagaie)
- 96- Five (pagaie)
- 97- Mañova (masque) MF
- 98- Mañova (masque) MF
- 99- Ombiomby (petit boeuf en argile) Bz
- 100- Omby tanimanga (petit boeuf en argile) Me
- 101- Kiombiomby (petit boeuf en argile) Bz
- 102- Kothaka
- 103- Ringa (jeu de lutte) Sak
- 104- Toloña (jeu de lutte) MF
- 105- Toloñaomby (jeu de combat de taureau) Ba
- 106- Adin'omby (jeu de combat de zébu)
- 107- Kindriadriana (dinette) Vz
- 108- Kidongadonga (poupée) Bz
- 109- Fanorona (jeu à croisillons) Bz
- 110- Katra (jeu à trous) SAK
- 111- Mohara (corne de devin)
- 112- Mohara (corne de devin)
- 113- Mohara (corne de devin)
- 114- Dady (reliques)
- 115- Rapakazo (bout de bois bénéfique)
- 116- Aoly (charme magique)
- 117- Arivolahy (calebasse de circoncision) SAK
- 118- Fañemboa (brûle parfum) Vz
- 119- Fanembohana (brûle parfum) SAK
- 120- Meso (petit couteau) SAK
- 121- Viarara (divination par les graines)
- 122- Mpisikidy (divination par les graines) MF
- 123- Tehimasy (baton sacré)
- 124- Hazomasy (baton sacré)
- 125- Fafamasy (élément rituel) Vz



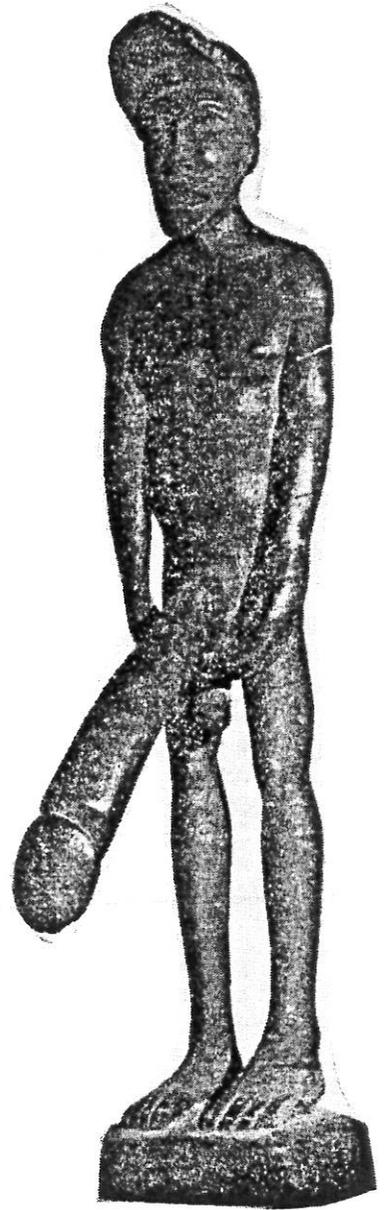
n° 139 Maternité - poteau funéraire  
sakalava

n° 160 Pignon de faitage

- 126- Hazomanga (poteau ancestral) MF
- 127- Fisoroñana (poteau de sacrifice) Ba
- 128- Ajiba (statue d'ancêtre) MF
- 129- Ajiba (statue d'ancêtre) MF
- 130- Aloalo (élément découpé symbolique) MF
- 131- Aloalo (élément découpé symbolique) MF
- 132- Aloalo (élément découpé symbolique) MF
- 133- Aloalo (élément découpé symbolique) MF
- 134- Aloalo (élément découpé symbolique) MF
- 135- Volihety (élément découpé sakalava) SAK
- 136- Volihety (élément découpé sakalava) SAK
- 137- Volihety (élément découpé sakalava) SAK
- 138- Lola (spectre) SAK
- 139- Ampela mibaby ajaha (fille qui porte un enfant  
sur le dos) SAK
- 140- Sajoha (cruche en cuivre indienne) SAK
- 141- Mijoa (oiseau sacré ibis) SAK
- 142- Ampela vorongola (femme à la coiffure à boule) Vz
- 143- Ampela vorongola (femme à la coiffure à boule) Vz
- 144- Nahoda (personnage mâle important) Vz
- 145- Nahoda mitondra ajaha (homme portant un enfant) SAK
- 146- Neny (maternité) Vz
- 147- Nahada (homme important) Vz
- 148- Ampela (jeune fille) Vz
- 149- Fafandolo (boite de décoration) SAK
- 150- Ringo (cercueil à ancêtre) Zfmn
- 151- Tafoforana (soufflet à double piston) MF
- 152- Hoaka (volet sculpté) Zfmn
- 153- Hoaka (volet sculpté) Zfmn
- 154- Hoaka (volet sculpté) Zfmn
- 155- Hoaka (volet sculpté) Zfmn
- 156- Varavarana (porte) Zfmn
- 157- Mason'omby (oeil de boeuf) Zfmn
- 158- Varavarankely (fenêtre) Zfmn
- 159- Varavarankely (fenêtre) Zfmn
- 160- Tananitsikitsika (pignon de faitage) Zfmn
- 161- Tananitsikatsika (pignon de faitage) Zfmn
- 162- Mpiarakandro (berger) MF
- 163- Mpialotra tantely (Ramasseur de miel) Zfmn
- 164- Mpamaky hazo (bucheron) Zfmn
- 165- Mpialy vavy (combattante) Ba
- 166- Mpialy lahy (combattant) Ba
- 167- Nahoda mitanjaka (nu)
- 168- Mpiasatany (cultivateur)
- 169- Ondaty mitanjaka (femme nue) MF



n° 165 Sculpture mahafaly



n° 166 Homme au sexe turgesc  
sculpteur de PASIDAM

- 170- Mpiarakandro (Berger) MF
- 171- Ampela mitanjaka (jeune fille nue) MF
- 172- Reny mampinono (maternité)
- 173- Bibiolona lahy (être fabuleux masculin) SAK
- 174- Bibiolona vavy (être fabuleux féminin) SAK
- 175- Mpiasa tany (cultivateur) SAK
- 176- Mpivady (époux accouplés)
- 177- Mpantsaka (chercheuse d'eau) SAK
- 178- Ampela vorongola mitanjaka (femme à coiffure à
- 179- Mijoa (oiseau sacré ibis) SAK boule) SAK
- 180- Mpiketrika (personnage cuisinant) MSK
- 181- Mpanenona (femme tissant) Zfmn
- 182- Fivoïn-tenona (élément de métier à tisser) Zfmn
- 183- Fivoïn-tenona (élément de métier à tisser) Zfmn
- 184- Fafa (planche décorée)
- 185- Fafa (planche décorée)
- 186- Fafa (planche décorée)
- 187- Seza (chaise) Zfmn
- 188- Seza (chaise) Zfmn
- 189- Seza (chaise) Zfmn
- 190- Tenona (nécessaire à filer) MF
- 191- Antova (van)
- 192- Fikopaka (éventail)
- 193- Fikopaka (éventail)
- 194- Lambanana natte pour nourriture) Td
- 195- Lambanana natte
- 196- Tanty (corbeille)
- 197- Tanty (corbeille)
- 198- Tañantsotro (porte-cuillères) Bz
- 199- Tavon-tsira (salière)
- 200- Satroka (chapeau) Zfmn
- 201- Satroka (chapeau) Zfmn
- 202- Satroka Takobody (chapeau-qui-couvre-le-corps) Tm
- 203- Satroka (chapeau) TFS
- 204- Satroka (chapeau) TBK
- 205- Tihy (natte)
- 206- Temotra (tapisserie) SH
- 207- Mandrosoa (tapisserie d'invitation) Tm
- 208- Lambanana (Petite natte) Td
- 209- Sahafatihy (van en nattes)
- 210- Satroka (chapeau)
- 211- Tanty (corbeille) MF
- 212- Saronankarona (couvercle de corbeille)
- 213- Panjy (chapeau) Bz
- 214- Karatsaka (panier) Bz

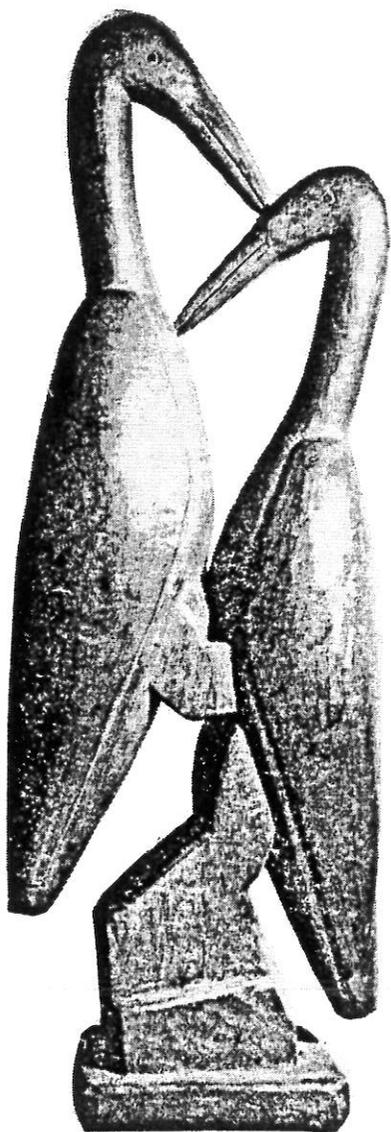


n° 173 Sculpteur de bibiolona  
(homme-bête) Région de  
Maintirana

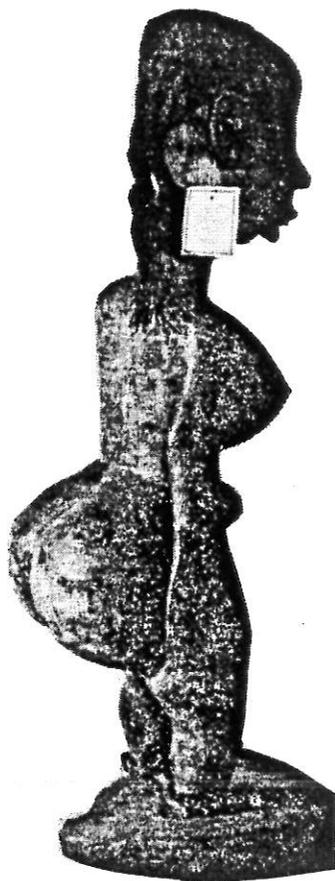


n° 176 Accouplement  
Statue de tombeau  
Sakalava

- 215- Gedragedra (collier)
- 216- Vakana (perles)
- 217- Vangavango (bracelet)
- 218- Vangovango (bracelet) MF
- 219- Bracelet
- 220- Vangovango (bracelet)
- 221- Vangovango (bracelet) Ant
- 222- Pipa (pipe) Vz
- 223- Pipa (pipe) Vz
- 224- Fitroka (série de pointe déméloir et peigne) MF
- 225- Fitraboka (série de pointe déméloir et peigne) Vz
- 226- Fofy (série de pointe déméloir et peigne) Tno
- 227- Fisilaka (série de pointe déméloir et peigne) MSK
- 228- Fitraboka (série de pointe déméloir et peigne) Vz
- 229- Fitraboka Kome (pointe déméloir et peigne) Td
- 230- Fitraboka (série de pointe déméloir et peigne) SAK
- 231- Fitraboka Kome (pointe déméloir et peigne) MSK
- 232- Kome (série de pointe déméloir et peigne) SAK
- 233- Fihogo (série de pointe déméloir et peigne) SAK
- 234- Fihogo (série de pointe déméloir et peigne) Zfmn
- 235- Siky (pagne)
- 236- Kisaly (pagne) Td
- 237- Salaka (pagne)
- 238- Lambampiraka (tissu décoré avec des perles de
- 239- Lambanbakana (lamba d'habillement de plomb)
- 240- Lamba kotofahana (différentes régions) Bts
- 241- Lamba landy (Lamba d'habillement de différentes
- 242- Lambarindrana (régions) Bts
- 243- Lambalandikely " " " "
- 244- Lambanpiraka " " " "
- 245- Lamba tongareny" " " "
- 246- Lamba tongareny" " " "
- 247- Akanjobe hafotra (camisole en tissu d'arbre tissé)
- 248- Akanjobe hafotra (camisole en tissu d'arbre tissé)
- 249- Akanjo jabo (tissu de rafia mélé) Bz
- 250- Akanjo orefo (tissu de rafia mélé) Tm
- 251- Laimasaka (tissu batik sakalava) SAK
- 252- Vilany vato (marmite en terre)
- 253- Sarombilany (couverture)
- 254- Vilany (marmite)
- 255- Loviamanga (assiette)
- 256- Tongodoviamanga Anosy (pied d'assiette)
- 257- Tongodoviamanga (pied d'assiette en terre cuite)
- 258- Molobilany tany (pourtour d'assiette)



n° 130 Oiseau mijoa



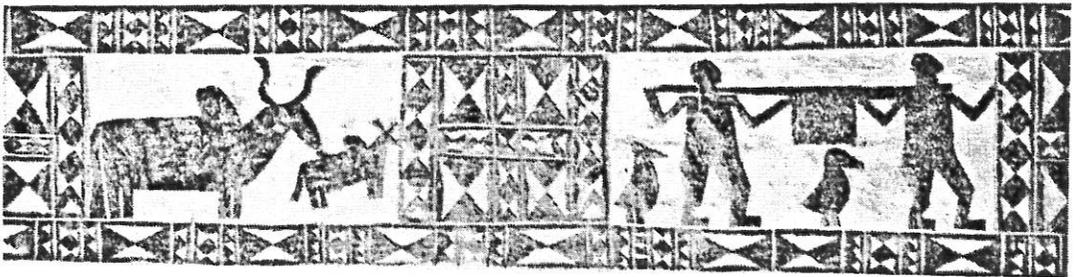
n° 260 Statue féminine

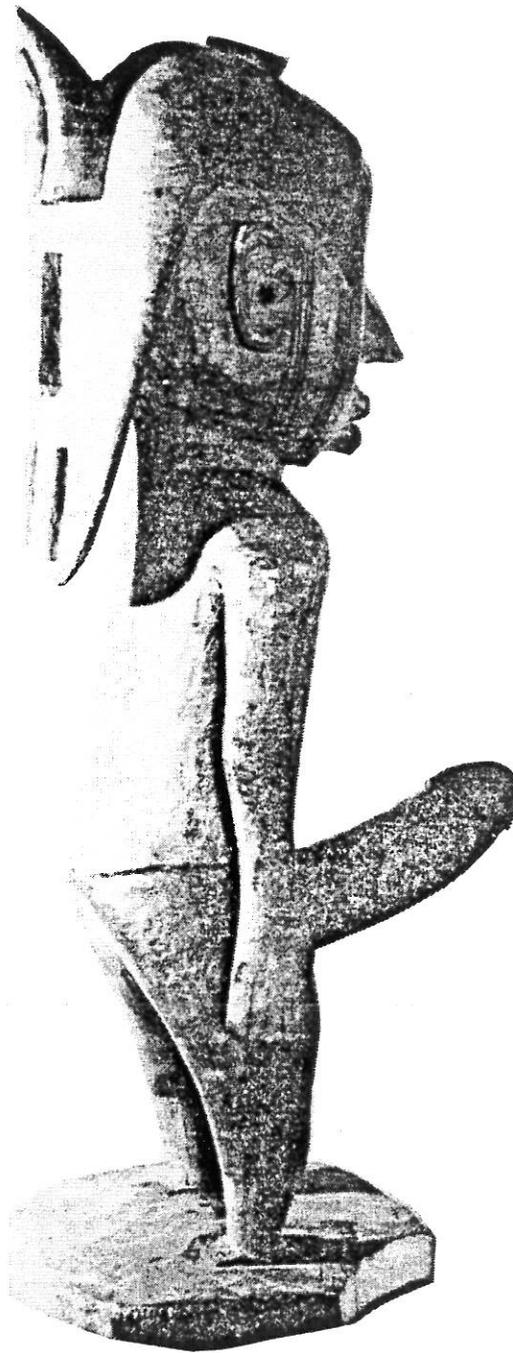
Collection du musée d'ethnographie d' l'Université  
de Bordeaux II

- 259- Statue masculine malgache
- 260- Statue féminine malgache
- 261- Valiha volo (cithare en bambou)
- 262- Poteau funéraire sakalava ?

Abréviations :

Ants : Antaisaka  
Ba : Bara  
Bsk : Betsimisaraka  
Bts : Betsileo  
Bz : Bezanozano  
MF : Mahafaly  
Me : Merina  
MSK : Masikoro  
SAK : Sakalava  
SI : Sihanaka  
SN : Sihanaka  
Td : Tandroy  
Tm : Antemozo  
Tno : Tanosy  
Tsi : Tsimihety  
Vz : Vezo  
SFmn : Zafimaniry





n° 259 Statue masculine

DIRECTEUR DE LA REVUE :

M. Christian MERIOT, Professeur à l'Université  
de BORDEAUX II.

COMITE DE LECTURE :

Jean-Michel CHARPENTIER, chargé de recherche  
au CNRS (Paris-Bordeaux II)

Elisabeth COPET-ROUGIER, chargé de recherche  
au CNRS (Collège de France)

Jacques GALINIER, chargé de recherche au CNRS  
(Nanterre)

J.C. LACHAL, chargé de recherche au CNRS  
(Bordeaux III)

Maurice ROBERT, chargé de recherche au CNRS  
(Limoges)

Pierre VERIN, professeur INCLC (Paris)

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES :

GURTVITCH (Moscou)

Gerry Mc Nulty (Laval-Québec)

Eugène MANGALAZA (Tuléar)

Asbjørn NESHEIM (Oslo)

Jean-Aimé RAKOTOARISOA (Tananarive)

Louis REY (Suisse)

Maggy PICHONNET-ANDRAL (A.T.P.)

PUBLICATION DE L'UNIVERSITE DE BORDEAUX II

3, ter PLACE DE LA VICTOIRE

BORDEAUX

Diffusé par les Presses Universitaires de Bordeaux

Imprimerie - Université de Bordeaux II

# INTER-NORD

REVUE INTERNATIONALE  
D'ETUDES ARCTIQUES

Inter-Nord est une revue interdisciplinaire et internationale. Toutes les disciplines — sciences physiques, sciences de la vie, sciences de la terre, sciences de l'ingénieur, sciences sociales — y participent pour une meilleure connaissance des problèmes. Un conseil de rédaction international permet de choisir parmi les meilleures études réalisées dans les pays concernés.

Inter-Nord est publiée, sous la direction du Professeur Jean Malaurie, par le Centre d'Etudes Arctiques du Centre National de la Recherche Scientifique et de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris). Revue annuelle de 300 pages environ, dans chaque volume, elle est divisée en 3 parties :

1. Etudes et débats,
2. Journal à plusieurs voix,
3. Cahier Spécial sur un problème thématique défini.

n° 16      21 x 29,7 / 428 p. / 15 pl. simili / 15 cartes  
1 carte en 6 couleurs / broché  
ISBN 2-222-03044-7 - 1983      400 F

n° 17 - 314 p. 1984.      400 F

## ARCTICA 1978

Compte-rendu du 7<sup>e</sup> Colloque des Bibliothèques Nordiques, qui s'est tenu à Paris du 19 au 23 septembre 1978 sous l'égide du Centre d'Etudes Arctiques et du Centre National de la Recherche Scientifique, *Arctica 78* fait le point sur l'ensemble des moyens d'information — documents écrits et audiovisuels, archives, collections ethnographiques — indispensables à tout spécialiste des questions arctiques.

21 x 29,7 / 566 p. + index, 2 dépl. h.-t. / br.  
ISBN 2-222-02823-X      430 F

## SIBÉRIANA

Siberiana, recueil annuel de traductions de publications scientifiques soviétiques, a pour but une meilleure connaissance de ces problèmes.

Cette collection, qui s'attachera plus particulièrement à la Sibirie du Nord — en raison des orientations de recherches du Centre d'Etudes Arctiques — répond à certaines des questions que les chercheurs francophones se posent sur cet immense espace, appelé à un grand avenir.

SIBERIANA 1983 : 15,7 x 24 / 252 p. / broché  
ISBN 2-222-03357-8      112 F

SIBERIANA 1984 : à paraître

 Tous ces ouvrages sont en vente aux

**Editions du CNRS** 

295, rue Saint-Jacques  
75005 PARIS

Tél. : (1) 326 56 11

Télex 26 00 34



## ERRATA

---

- p. 1, ligne 22 : lire : RAMISAHARISON
- p. 6, note (2) : lire : Angatra et razafña ...
- p. 7, ligne 23 : lire : ... et aux morts.
- p. 9, ligne 26 : lire : ... sont vouées ...  
note (1): ligne 2 : lire : Hautes Terres
- p. 10, ligne 20 : lire ... parcourt  
ligne 25 : lire : ... maty iray fasaña
- p. 11, ligne 23 : lire : (le tompo-tany)  
ligne 30 : lire : inaliénable  
note (1) ligne 2 : lire : ensemble
- p. 12, ligne 23 : lire : mânes  
ligne 31 : lire : bucranes  
ligne 35 : lire : pierres blanches  
note (1) ligne 5 : lire : bucranes
- p. 13, ligne 6 : lire : statues d'hommes  
ligne 34 : lire : qui a su
- p. 16, ligne 6 : lire : près du centième
- p. 17, ligne 28 : lire : réglées
- p. 21, ligne 8 : conclusion lire : Masikoro
- p. 31, ligne 2 : bibliographie : ... dans l'imaginaire.
- p. 35, ligne 18, lire : le fleuve
- p. 37, ligne 17 : lire : Betsimisaraka-Antavaratra  
ligne 21 : lire : De là  
note (2) ligne 7 : lire : des cercueils



- p. 39, II. Ligne 5 : lire : Et commettre
- p. 44, ligne 3 : lire ; Page 45
- p. 46, ligne 28 : lire : comme mes ascendants
- p. 48, ligne 33 : lire : mais ce qu'on se fait
- p. 49, note (1) ligne 2 : lire : betsimisaraka
- p. 65, ligne 24 : lire : an-joro firarazana
- p. 67, ligne 6 : lire : la cosmogonie
- p. 70, ligne 4 : lire : des pentes
- p. 73, ligne 22 : lire : par son apparence
- p. 75, la légende de la photo du bas correspond à celle du haut.

Légende de la photo du bas :

A Atsampia, sur la surface sommitale du site : vestiges de foyer, encore utilisé par la population pour griller des morceaux de viande provenant d'animaux de sacrifice. (vue du sud).

- p. 78, ligne 25 : lire : qui a créé
- p. 79, II ligne 1 : lire : se sont ...
- p. 80, ligne 15 : lire : Kokolampy
- p. 81, IV ligne 17 : lire : rêve
- p. 82, ligne 8 : lire : les maisons
- p. 85, ligne 11 : lire : bucranes
- p. 89, ligne 6 : lire : Andriamanaliñabetsileo  
ligne 15 : lire : mpamantatsa
- p. 91, note, ligne 2-3 : lire : qui sert de monuments culturels
- p. 99, ligne 30 : lire : petits groupes
- p. 100, ligne 10 : lire : bucrane  
ligne 27 : lire : peu à peu
- p. 101, ligne 11 : lire : pièces  
ligne 30 : lire : maintenant





